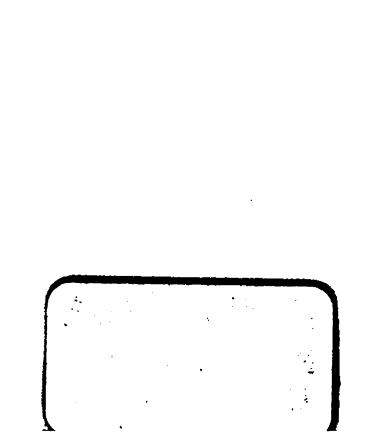


DV

Recuei

# RECUEIL
## *AMUSANT*
# DE VOYAGES,
## EN VERS ET EN PROSE;

*Faits par différens Auteurs, auquel on a joint un choix des Épîtres, Contes & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages.*

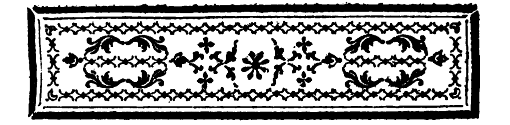
## TOME TROISIEME.



*A PARIS,*
Chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIII.
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

E. M. P.



*AVANT-PROPOS.*

# DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes ayent voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant sçavoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire des présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on ait lu tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins sçavant. De tous les pays de l'Europe, il n'y en

a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'y tient à ſon feuillet. Quand le mot *Peut-on être Perſan* me ſeroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux ſont le plus en regne, & du ſexe qui les propage le plus.

Un Pariſien croit connoître les hommes, & ne connoît que les François. Dans ſa ville toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande Ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'eſprit on puiſſe être auſſi ſtupide. Ce qu'il y a de bizarre, eſt que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la deſcription du pays dont un habitant va ſi fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de Voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'ayent donné la même idée du même peuple; en comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer là les Voyageurs, & regretter le temps que j'avois donné *pour m'inſtruire* à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpèce il ne faut pas lire, il faut voir. Cela feroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs feroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à

babiller de ce qu'on ne sçait pas. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans, à philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes sur la foi de Paul Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des Voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser.

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere ? faut-il aller au Japon pour étudier les Européens ? Pour connoître l'espèce, faut-il connoître tous les individus ? Non ; il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la

peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François, les a tous vu; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples, connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François, connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays, il faut sçavoir voyager. Pour observer, il faut avoir des yeux & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les Voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser; que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs Voyages ils ne sçavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point, parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent, que celui-là ne les frappe guere.

C'eſt grand haſard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus ; mais, plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui ayent voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage ; la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point. Le peuple François voyage ; le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, ſi ce n'eſt par le commerce & les mains pleines ; quand ils voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent,

non pour vivre d'induſtrie ; ils ſont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet dans la tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que perſonne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt vraiment utile. Je ne connois guere que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez un Artiſte d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelqu'antique, & qu'un Allemand porte ſon *Album* chez tous les ſçavans ;

l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'Histoire ancienne, connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses,

qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi que les caracteres originaux des peuples s'effacent de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les peuples se confondent, on voit peu à peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communication, moins de liaisons politiques ou civiles de peuple à peuple. Point tant de ces tracasseries royales appellées *négociations*; point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement. Les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le Prince même, qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a maintenant cent fois plus de liaisons entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y

en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne. L'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples, ſe regardant la plupart comme autochthones ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le temps au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que, parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois. Les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modèle à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel. Les Perſans originaires de la Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens,

Allobroges ; ils ne sont tous que des Scytes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des Rois, les qualités de l'air & du terroir marquoient plus fortement, de peuple à peuple, les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laisse plus, même au physique, la même différence de terre à terre & de pays à pays.

Peut-être, avec de semblables réflexions, se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays avec des traits originaux, & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures;

il faudroit que rien ne les eût changés pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal : c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des Voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le Voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils sçavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à sçavoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous

les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où *l'on peut vivre* le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de *s'étendre* pour subsister, il *fuit les lieux* habités par les hommes; *il* n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais, pour nous, à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous dispenser de manger des hommes, l'intérêt de chacun de *nous* est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres : c'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands peuples, & les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Sçavans qui

voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Sçavans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platon, les Pitagore ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Sçavans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraie, on les paie pour voir tel ou tel objet, qui, très-surement, n'est point moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puisse être, des Curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils, dans leurs Voyages, à secouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des Curieux; l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour

celui qui veut philosopher. L'Enfant observe les choses, avant qu'il puisse observer les hommes : l'Homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses, s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner, que de conclure que les Voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal : mais, l'utilité des Voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes pour écouter les leçons de l'erreur, sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice, sans se laisser entraîner. Les Voyages poussent le naturel vers sa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est à son retour ce qu'il sera toute sa vie. Il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs Voyages

tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit, pour être honorée, qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses regles : les Voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond. Voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague ; l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet

intérêt, bien choisi, fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à s'examiner par ses rapports civils avec ses Concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il *commence* à étudier la nature *du gouvernement* en général, les *diverses formes* de gouvernement, & enfin *le* gouvernement particulier sous lequel il est né, pour sçavoir s'il lui convient d'y vivre : car, par un droit que rien ne peut abroger, *chaque* homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le *séjour* qu'il y fait après l'âge de *raison*, qu'il est *censé* confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son pere : encore,

le lieu de ſa naiſſance étant un don de la nature, céde-t-on du ſien en y renonçant. Par le Droit rigoureux, chaque homme reſte libre à ſes riſques, en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux Loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple : Juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même : mais vous approchez de l'âge où les Loix, vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne; vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement; cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſçavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa princi-

pale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? Voulez-vous établir votre fortune, & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même? Là-deſſus, je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le Commerce, ſoit dans les Charges, ſoit dans la Finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon temps & ſa perſonne; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire, de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraor-

dinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous: la mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres; mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſçaurez encore que, dans ce métier même, il ne s'agit plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré; que ſi vous vous aviſiez de faire tout de bon votre métier, vous ſeriez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droit, & ſupplanté par tous vos Camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers

divers ne feront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée ? ne sçais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste ; je ne connois point d'autre gloire que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez, ne me touchent guere : je ne veux pour tout bien qu'une petite *métairie dans quelque* coin du monde ; je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude : Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon Ami, c'est assez pour le bonheur d'un Sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous, parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, mon cher Emile, & dans quel lieu le choisirez-vous? en quel coin de la terre pourrez-vous dire, je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On sçait en quels lieux il est aisé de se faire riche, mais qui peut se passer de l'être? Qui sçait où l'on peut vivre indépendant & libre sans avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête-homme soit facile à trouver? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance, c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui

dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin, qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement, vous n'ayez point à faire votre cour .......... à de puissans voisins, à des fripons de toute espèce, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez.

Mettez-vous sur-tout à l'abri de la vexation *des Grands* & des Riches; songez *que* par-tout leur terre peut confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumière, *répondez-vous* qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin. Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent

mutuellement, & l'un se soutient toujours mal sans l'autre. J'ai plus d'expérience que vous, mon cher Emile; je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asile en Europe, où vous puissiez vivre heureux avec votre famille, à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere. Vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de nécessité.

Je ne sçais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sçais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en

revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques & de maximes d'Etat de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence & l'autre de jugement.

Le Droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Sçavans en cette partie, n'est qu'un enfant, & qui pis est un *enfant de mauvaise foi* : quand *j'entends élever* Grotius jusqu'aux nues, & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que *leurs principes* sont exactement semblables. Ils différent aussi *par la* méthode. Hobbes s'appuie sur des sophismes, & Grotius sur des Poëtes; tout le reste leur est commun.

Le seul moderne en état de créer cette grande & utile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du Droit politique; il se contenta de traiter du Droit positif dans les

gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſçavoir ce qui doit être pour bien juger de ce qui eſt : la plus grande difficulté pour éclaircir cette importante matiere, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de répondre à ces deux queſtions : que m'importe ? qu'y puis-je ſaire ? Nous avons mis notre Emile en état de répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs qui, parlant toujours de la vérité, dont ils ne ſe ſoucient guere, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni place d'Académie ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là. J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A

peine sçait-il ce que c'est que gouvernement; la seule chose qui lui importe, est de trouver *le* meilleur. Son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre ni proposer. Il me suffit qu'elle n'effraie point mon zèle; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice, & un vrai respect pour la verité. Si donc les matieres des gouvernemens peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il se faut faire des regles pour ses observations. Il se faut faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on y prend. Nos principes du droit de politique sont cette échelle, nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues..........

Alors je lui fais lire Télémaque, & pourſuivre ſa route: nous cherchons l'heureuſe Salente & le bon Idomenée rendu ſage à force de malheurs. Chemin faiſant nous trouverons beaucoup de Proteſilas & point de Philoclès. Adraſte, Roi des Dauniens, n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place, un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes. Perſonne ne ſçait mieux que nous ſe tenir à ſa place, & ne déſire moins d'en ſortir.

Nous sçavons que la même tâche est donnée à *tous*, que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous sçavons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage point en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions, sans le sçavoir, mille maux *réels*, pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les gouverneurs plus curieux de son amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de palais en palais, de cercle en cercle; ou s'ils sont sçavans & gens de Lettres, ils lui font passer son temps à

courir les bibliotheques, à viſiter des Antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſtructions. Dans chaque pays, ils s'occupent d'un autre ſiecle, c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays. En ſorte qu'après avoir parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent, tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas-là qu'il faut aller étudier les nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Les habitans ont quelques préjugés différens ; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſçait quelle eſpece d'hommes doivent ſe raſſembler dans les cours. On ſçait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville compoſée de deux cent mille

ames, je sçais d'avance comme on y vit. Ce que je sçaurois de plus sur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer *au loin le pays*. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine. Les Anglois sont plus Anglois en Murcie qu'à Londres, & les Espagnols, plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange. C'est-là que les bons ou mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le Livre de l'esprit des Loix, qu'on ne

peut mieux faire que de recourir à cet Ouvrage pour étudier ces rapports ; mais en général, il y a deux regles simples & faciles pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'État tend à sa ruine, & le pays qui se peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs ; car si elle se faisoit par des colonies ou par d'autres voies accidentelles passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des Loix contre le célibat, ces Loix montroient deja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la Loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, c'est la Loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente natu-

relle du gouvernement ; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de St. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne pouvoit les guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere, c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux États égaux en grandeur & en nombre d'hommes, peuvent être inégaux en force, & le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire. Celui qui n'a pas de si

grandes villes, & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes villes qui épuisent un État, & font sa foiblesse. La richesse qu'elles produisent est une richesse apparente & illusoire. C'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une province au Roi de France; mais je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les provinces, & que la plupart de leurs revenus se versent dans cette Ville, & y restent sans jamais retourner ni au peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sçache voir que la France seroit beaucoup plus puissante si Paris étoit anéanti. Non-seulement le peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'État, mais il est plus ruineux que la dépopulation même; en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul; & que la consommation, mal entendue, donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tous

fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux lequel de Paris ou de *Londres contient le plus* d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudier un peuple hors de ses villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'*administration* & *par le jargon* des *Administrateurs*, si l'on n'en étudie aussi que la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au *fond, se trouvant* partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en *les* embrassant tous qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les Membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que

qui n'a vu que les villes, connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville & pour la campagne : or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Cette étude des divers peuples dans leurs provinces reculées, & dans la simplicité de leur génie originel, donne une observation bien favorable à mon épigraphe, & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les nations, ainsi observées, paroissent en valoir beaucoup mieux. Plus elles se rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere. Ce n'est qu'en se renfermant dans les villes; ce n'est qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes villes où

regne une horrible corruption, sont moins exposés à la *contracter*, & conservent, parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais, au reste, cette contagion n'est guere à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises, *je compte pour beaucoup l'attachement* qu'il a dans le cœur.

On ne sçait plus ce que peut le véritable amour sur l'inclination des jeunes gens, parce que, ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime, ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences: on me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour: mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir passé ainsi sa jeunesse, & qui soit de bonne foi, dans toutes les vertus, dans tous les devoirs. On ne

cherche que l'apparence, moi je cherche la réalité; & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne. L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver; nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses lettres de la poste: il les lit, & puis en relit une tout haut à son Eleve. Elle étoit en Anglois, je n'y compris rien; mais, durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jeter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas. Surpris de ce caprice, je le regarde au visage, & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales sur lesquelles il est facile de se tromper: les

peuples ont divers langage sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture; & puis montrant au Gouverneur les poignets nus de son Eleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis: peut-on sçavoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction; & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'*explication* que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette ville lui a fait, il n'y a pas long-temps.

Or, vous sçaurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mere de sa Maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes » du Lord John. Miss Betti Roldham vint

» hier passer l'après-midi avec elle, & » voulut à toute force travailler à son ou» vrage. Sçachant que Luci s'étoit levée » plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir » ce qu'elle faisoit, & je l'ai trouvée oc» cupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier » Miss Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait » dans son présent un seul point d'une » autre main que la sienne. »....

M. John sortit un moment après, pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur : Vous avez un Eleve d'un caractere excellent ; mais parlez-moi vrai : la lettre de la mere de Miss Luci n'est-elle point arrangée ? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle. Je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt temps de finir. Ramenons Lord John à *Miſſ Luci*, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte, avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ, un eſprit éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque *nation* avec quelqu'homme de mérite *par un Traité d'hoſpitalité* à la *maniere des Anciens*, & je ne ſerois pas fâché qu'il cultivât ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile, & qu'il eſt toujours agréable d'avoir des *correſpondances* dans les pays éloignés, c'eſt une *excellente précaution* contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce *déſintéreſſé* des gens *ſenſés* qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés, & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux

qui joignent à une origine illustre l'avantage précieux d'être nés à Rome ! Les Dieux se plaisent à y rassembler tous les talens & toutes les vertus ; ils ne pouvoient les mieux placer. Heureux encore ceux qui, moins favorisés du Ciel, ont cependant pris naissance dans des Villes Romaines ! Sont-ils dignes du Sénat, il leur est ouvert. Il ne regarde point comme étrangers ceux qui sont faits pour lui. Admis aux Charges & aux Dignités, une partie des respects qu'ils rendent, avec tout l'Univers, à cette Ville leur maîtresse, rejaillit sur eux comme Romains. Tels les Dieux du second ordre sont associés par Jupiter, leur Souverain, au suprême Gouvernement du Monde....

Mais la Fortune m'arrache enfin de ces climats chéris. Né Gaulois, les champs paternels me redemandent. Pays autrefois si beau, si fertile, aujourd'hui défiguré par les ravages de la guerre, & par-là plus digne de pitié ! Ce peut être un léger inconvénient de négliger des Citoyens heureux & tranquilles ; mais, dans le trouble &

& dans l'infortune, ils reprennent leurs droits ſur nous. Ce *n'eſt pas* de loin qu'*il* faut plaindre ſa Patrie : avertis de ſes périls, nous devons les partager. Il ne m'eſt plus permis d'ignorer des malheurs qui ſe ſont multipliés faute de ſecours. Il eſt temps de réparer les ruines de nos campagnes, de rebâtir au moins les cabanes de nos Bergers. Hélas ! les fontaines, *ſi* elles parloient, les arbres même m'euſſent reproché *ma lenteur. Tout*, enfin, m'appelloit dans *ma* Patrie. Elle a vaincu : j'ai ſacrifié les plaiſirs de Rome, & je me ſuis repenti d'avoir tardé ſi long-temps.

J'ai préféré pour mon voyage, la mer à *la* terre, parce *que les plaines* étoient inondées par le débordement des rivieres, & que les chemins des montagnes ſont hériſſés de rochers. D'ailleurs, la Toſcane & la voie Aurelienne ſont impraticables depuis *les courſes* des *Goths*, qui ont tout mis à feu & à ſang. Plus de maiſons ſûres pour les Voyageurs, plus de ponts pour traverſer les fleuves. Cette route m'a plus

effrayé que les inconvéniens de la navigation.

Je baisai mille fois les portes de Rome : j'offris mes regrets, mes pleurs & mes vœux à cette Ville sacrée, que je quittois malgré moi, & je lui adressai ce discours, qu'interrompirent souvent mes larmes.

Ecoute-moi, Reine du Monde, Divinité assise sur les astres ! Ecoute-moi, Mere des Hommes & des Dieux ; toi qui nous rapproches du Ciel par tes Temples !

Je chante tes louanges, & je ne cesserai de les chanter tant que la Parque filera pour moi. Il suffit de t'avoir vu, pour ne t'oublier jamais. Je refuserois au soleil le tribut de ma reconnoissance, plutôt que d'étouffer dans mon cœur les sentimens que je te dois. Les bienfaits du Dieu du jour ne surpassent point les dons que tu répands sur toute la terre, jusqu'à ses dernieres bornes, qui se perdent dans le vaste océan. L'astre qui contient toutes choses, ne roule que pour toi : il se leve dans ton Empire, il se couche dans tes mers. Les sables brûlans de la

Libie, les climats glacés de l'Ours n'ont opposé à ta valeur que de vains obstacles; elle a pénétré jusqu'aux lieux inanimés, où la Nature même expire. Sous tes loix, toutes les Nations de l'Univers n'ont qu'une même patrie : les Barbares s'estiment heureux d'avoir été soumis par tes armes. En accordant aux vaincus les priviléges des vainqueurs, tu n'as fait qu'une seule Ville du Monde entier. Vénus, mere d'Enée, & *Mars*, pere de Romulus, sont les auteurs de ton origine : on les reconnoît l'un & l'autre au mélange de force & de douceur qui éclate dans tes actions. Le caractere de ces deux Divinités forme le tien; tu te plais autant à pardonner qu'à combattre. Tu domptes ceux que tu craignois; ceux que tu as domptés, te deviennent chers. Nous admirons Minerve & Bacchus, pour avoir donné aux hommes l'olive & la vigne; nous rendons les honneurs divins à l'Enfant qui traça les premiers sillons. L'art de Paeon a mérité des autels; Alcide s'est élevé par ses travaux au rang des Dieux.

Et toi, Rome, Déesse adorable, après avoir rempli la terre de tes triomphes, tu as obligé les peuples qui l'habitent, de vivre sous de communes loix. Par-tout ils en célebrent l'équité; ils jouissent, sous ton autorité paisible, de la liberté que tu leur laisses. Les astres n'ont jamais éclairé de si bel Empire que le tien. Les Assyriens, les Medes, les Parthes, les Macédoniens ont formé successivement des Etats qui n'ont pas duré. Foible de Soldats & de Citoyens dans ta naissance, tu fus cependant redoutable dès-lors par ta prudence & par ta sagesse. C'est par des guerres justes, c'est par des Traités de paix équitables, que tu es enfin parvenue à ce comble de puissance & d'honneur. Tu regnes; mais tu mérites de régner, & c'est en cela que consiste ta gloire. Tes exploits sont encore plus grands que ta fortune. Eh! qui pourroit les parcourir? Ils surpassent en nombre les étoiles qui peuplent le ciel. Les yeux sont éblouis de l'éclat surprenant de tes Temples; on croit être au milieu de l'Olympe. Que dirai-je de ces eaux

que l'art entraîne sur des voûtes si élevées, *qu'elles touchent presqu'aux lieux où se forme le Trône éclatant d'Iris ?* Que la Grece, à l'aspect de ces travaux, ne nous parle plus des monts entassés des géans ; des fleuves, des lacs entiers se perdent dans ton enceinte, ou sont consumés par tes bains. Tes jardins sont arrosés d'eaux vives qui leur appartiennent, & l'on entend partout le *bruit des sources qui naissent dans tes murs*. Les chaleurs de l'été y sont tempérées par des vents frais ; on s'y désaltere dans des fontaines toujours pures. Ce fut pour te sauver que la terre fit sortir brusquement de *son* sein ces torrens d'eaux brûlantes, qui rompirent les chemins du Capitole sous les pas de tes ennemis. Si elles couloient encore, je croirois que le hasard les eût fait naître ; mais elles rentrerent dans leur gouffre après t'avoir secourue. Oublierai-je ces bois immenses qui accompagnent tes Palais, & qui retentissent du chant de mille oiseaux ? L'année n'est pour toi qu'un printemps

continuel, qui défend tes jardins des ouvrages de l'hiver.

Leve ta tête triomphante, ô divine Rome! entrelace de lauriers tes cheveux blanchis par une vieilleſſe mâle & vigoureuſe. Secoue fiérement les tours qui forment ton diadême; que ton bouclier d'or répande des feux étincelans: étouffe le ſouvenir de tes dernieres pertes; que tes plaies cicatriſées ne te cauſent plus de douleur. Tu as perdu des batailles, mais jamais le courage ni l'eſpoir; tes défaites même t'enrichiſſent. C'eſt ainſi que les aſtres ne diſparoiſſent à nos yeux que pour rentrer plus brillans dans la carriere; que la lune ne finit ſon cours que pour le recommencer avec un nouvel éclat. La victoire d'Allia devint fatale à Brennus; l'eſclavage des Samnites vengea le joug des légions; Pyrrhus n'eut l'honneur de te vaincre que pour fuir enſuite devant toi; Annibal pleura ſur ſes triomphes. Semblable à ces corps qui remontent toujours ſur l'eau, victorieux des efforts qu'on fait en vain pour

les submerger, ou telle qu'un flambeau qui s'allume davantage à mesure qu'on l'incline, tu te releves plus glorieuse que jamais de l'abaissement où l'on t'avoit réduite. Tes loix régleront le sort de l'Univers jusqu'aux derniers âges. Toi seule es à l'abri du ciseau des Parques, quoique tu touches presqu'à ton douzieme siecle; ta durée égalera celle de la terre & du ciel. Ce qui détruit les autres Empires sert à fortifier le tien : on diroit que tu reçois de tes malheurs une naissance nouvelle. Il en est temps : immole à ta gloire une Nation sacrilege : que les perfides Goths fléchissent enfin sous le joug ; que leurs terres conquises te paient d'abondans tributs, & remplis ton trésor auguste des richesses de ces barbares. Que le Germain cultive pour toi ses plaines fertiles; que le Nil inonde en ta faveur les plaines de l'Egypte. Mere & Bienfaitrice de tous les peuples, accepte les bienfaits de tes enfans. Que l'Afrique entasse à tes pieds ses moissons, qu'elle doit moins aux chaleurs de son climat,

qu'aux vapeurs fécondes que tu lui envoies. Remplis cependant tes Villes & tes Provinces d'inépuiſables greniers. Que tous les preſſoirs de l'Italie regorgent de tes vins délicieux. Que le Tibre commande à ſes ondes d'obéir à tes vaiſſeaux : qu'il t'apporte d'un côté les tréſors de la campagne, & de l'autre, les richeſſes de-la mer. Protege-moi dans le Voyage que j'entreprends ; appelle à mon ſecours Caſtor & Pollux, & que la divine Cythérée aplaniſſe les flots. Si je n'ai pas déplu aux Romains dans les Emplois qui m'ont été confiés, ſi j'ai mérité l'eſtime des Sénateurs ; car je compte pour rien de n'avoir jamais trempé dans le ſang le glaive de la Juſtice, puiſque c'eſt moins l'éloge de ma clémence, que du peuple dont je fus le Magiſtrat ; ſoit que je doive finir mes jours dans les pays qui m'ont vu naître, ſoit que je puiſſe eſpérer de revoir encore tes murs, ô Rome ! ô ma Divinité ! je ſerai au comble de mes vœux, je ſerai le plus fortuné des hommes, ſi tu daignes te ſouvenir de moi.

A ces mots, je partis : mes Amis m'accompagnerent ; je ne pouvois leur dire adieu ſans verſer des pleurs. Ils retournerent enfin à Rome, excepté Ruſſius, cet ami qui m'eſt ſi cher, ce digne héritier des vertus & de la gloire de ſon Pere Albinus ; qui voit remonter ſes Aieux juſqu'à Voluſus & aux anciens Rois des Rutules ; & dont l'antique nobleſſe eſt conſacrée par l'autorité de Virgile. Son éloquence lui a mérité, dans un âge encore tendre, un des plus brillans Emplois du Palais de l'Empereur : c'eſt lui qui parle & qui écrit au nom du Prince. Il étoit à peine ſorti de l'enfance, qu'il fut envoyé à Carthage en *qualité de Proconſul.* Les Africains l'aimoient & le craignoient. Digne imitateur de ſon pere, tant de vertus lui préſagent le Conſulat.

Il vouloit me ſuivre plus loin, je l'en empêchai. Nous nous ſéparâmes ; mais nos cœurs & nos eſprits revolent toujours l'un vers l'autre. Je gagnai nos vaiſſeaux qui étoient à l'embouchure droite du Tibre :

les sables qui embarrassent la gauche, l'ont rendue inaccessible. Elle reçut autrefois Enée, c'est là seule gloire qui lui reste.

Déjà le soleil s'approchoit du scorpion, les chaleurs diminuoient, les nuits devenoient plus longues; nous fûmes contraints de différer notre départ, & de rentrer dans le Port. Ce délai me fit plaisir. Pendant que nous laissions passer les tempêtes violentes, causées en automne par le coucher des Pléïades, je tournois souvent mes regards du côté de Rome; ils suivoient de loin les montagnes renfermées dans son enceinte. Mes yeux, tout pleins de cette image, croient toujours voir ce qu'ils désirent, & ce n'est pas à des nuages de fumée que je reconnois l'emplacement de la Capitale du Monde. Toutefois le Chantre d'Ulisse vante ce signal, quand il s'éleve d'un lieu chéri: mais un horizon plus pur, un ciel plus serein annoncent visiblement aux Mortels les sept fameuses Collines. Là, le soleil est toujours radieux; Rome semble briller d'un éclat qui lui est

propre, & ne devoir qu'à elle-même les beaux jours. Je crois entendre le bruit du Cirque, les applaudissemens du Théâtre. Des voix qui me sont connues frappent mon oreille, soit qu'elles y parviennent en effet, soit que l'amour me les persuade.

Nous attendîmes quinze jours pour nous assurer de la mer, & pour que la nouvelle Lune nous ramenât un vent favorable. Enfin, prêt à partir, je renvoyai à Rome, pour y continuer ses études, le jeune *Palladius*, l'espoir & la gloire de ma Maison. On l'avoit fait venir depuis peu des Gaules, pour apprendre le Droit Romain à sa source. Il me seroit cher comme mon *parent, mais je l'aime* comme mon fils. Son pere Exupérance fait goûter aux peuples Armoriques les douceurs de la paix. Restaurateur des Loix, protecteur de la liberté, il ne souffre pas que ses domestiques ni ses Officiers traitent en esclaves les peuples qu'il gouverne.

Nous levâmes l'ancre à la pointe du jour, dans l'instant que les campagnes com-

mencent à se colorer. Les petits bâtimens où nous étions cotoyoient la terre. Ils abordent vîte en cas de besoin. Que les gros navires s'exposent l'été aux hasards de la pleine mer, en automne, il est plus prudent de ne pas s'éloigner de la côte. Nous passâmes assez près d'Alsium, & nous laissâmes bientôt derriere nous Pirges. C'étoit autrefois une petite ville, ce ne sont plus aujourd'hui que de grandes métairies. Nous apperçûmes aussi Cœre, qui s'appelloit anciennement Agylla, & nous rasâmes Castronovo que les eaux & le temps ont détruits. Il n'en reste qu'une vieille porte & quelques murailles délabrées. On y voit encore une petite statue du Dieu tutélaire de l'endroit, avec son habit de berger & ses cornes. On croit que ce lieu est l'antique Bourg d'Innus, quoiqu'il en ait perdu le nom depuis long-temps.

« Au surplus, que cet Innus soit le Dieu » Pan, qui auroit quitté le Ménale pour » les montagnes d'Etrurie, ou, si l'on veut, » le Dieu Faune, dont la lubricité n'est

» que trop connue, il n'eſt pas moins vrai » que les habitans du lieu s'étoient mis ſous » la protection d'une Divinité peu chaſte. »

Un furieux vent de midi nous obligea de relâcher à Centum-Celler. Ce port eſt ſûr; nos vaiſſeaux y furent à l'abri de tout danger. Son enceinte, formée par de grands moles, reſſemble à un Amphithéâtre. L'ouverture en eſt reſſerrée & eſt défendue par une île faite de main d'homme. On entre par deux paſſages étroits qui ſe trouvent entre les côtes de l'île & les pointes des deux moles, & qui ſont commandés par deux tours extrêmement hautes. Outre les magaſins & les arſénaux dont le port eſt environné, & qui ne permettent pas aux vents d'y donner la moindre ſecouſſe aux vaiſſeaux, on a pratiqué dans l'intérieur de ces vaſtes édifices d'immenſes réſervoirs où l'eau n'eſt jamais agitée par aucun ſouffle. Tels ſont ces baſſins voluptueux de Naples, où l'on joint le plaiſir de nager ſans riſque, à l'agrément du bain.

J'eus la curioſité d'aller voir les Thermes

du Taureau ; il ne falloit faire pour cela que trois milles. Les eaux n'en sont point ameres ; des vapeurs de soufre n'en alterent pas la couleur. Elles flattent le goût & l'odorat de ceux qui s'y baignent. S'il faut croire ce qu'on en publie, ce fut un taureau qui, donnant des cornes contre un vieux tronc, & frappant la terre de ses pieds pour s'animer au combat, découvrit par hasard la fontaine dont on a formé ces bains chauds. Il se peut aussi que Jupiter, ne voulant pas qu'une source si précieuse fût ignorée, se revêtit pour la faire jaillir, de la figure d'un taureau, déguisement dont il s'étoit servi autrefois pour enlever, à travers les flots, la jeune Fille d'Agenor. Messala à qui ce lieu appartient, & qui l'a illustré par ses vers, le compare à l'Hyppocrène. On a gravé sur la porte l'inscription suivante, qu'il a composée, & qui fixe l'attention de tous ceux que ces bains attirent : — la Grece n'est pas le seul pays des prodiges. Nous avons ici notre Hyppocrène sortie miraculeusement

de la terre, comme la fontaine des Muses. Ce que Pégase fit pour elles, un taureau l'a fait pour nous.

Il descend du fameux Valerius Publicola, qui fut honoré du Consulat quand on institua, pour la premiere fois, cette dignité. Il a été Préfet du Prétoire; mais il est moins respectable par le rang qu'il occupe que par ses talens. Il nous a appris, par son exemple, que la véritable éloquence est inséparable d'un cœur droit, & que pour être un parfait orateur, il faut être un parfait honnête homme.

Le crépuscule du matin doroit les nuages; la rosée tomboit quand nous remîmes à la voile. Nous nous éloignâmes un peu du rivage pour éviter l'embouchure du Minio. Le bouillonnement & la crispation des ondes nous avertissoient qu'il y avoit là des écueils & des bancs de sable. Nous apperçûmes Gravisques, où il y a peu de maisons & peu d'habitans, à cause d'un marais dont l'odeur pestilentielle infecte cette Ville pendant tout l'été; mais la cam-

pagne des environs paroît riante : elle est couverte de bois épais & de sapins qui portent leur ombre jusque dans les flots de la mer.

Nous vîmes les antiques ruines & les masures désertes de Cosa. J'ai honte de rapporter l'histoire ridicule du malheur de cette Ville, mais je ne puis m'empêcher d'en rire. On prétend que ses citoyens furent chassés de leurs maisons par une armée de rats. J'aime autant croire les combats des grues & des Pymées.

On gagna le Port d'Hercule ; le vent nous étoit devenu très-favorable sur la fin du jour. Des vestiges de vieux camps nous rappellérent dans la conversation les désordres des guerres civiles, & la fuite précipitée du premier Lepidus dans l'île de Corse, quand il fut chassé par Catulus du rivage de Cosa; moins coupable cependant que le Triumvir, cet indigne citoyen qui s'associa avec les destructeurs de la République, & qui porta le dernier coup à la liberté de Rome, dont la bataille de Modene

avoit relevé l'espérance. Le troisieme de ce nom essaya de troubler la paix de l'Empire par une affreuse conspiration. Il reçut le salaire que méritoit cet attentat. Le quatrieme Lepidus vouloit usurper le trône des Césars, & fut puni de mort pour ses amours adulteres. Enfin, de nos jours..... mais laissons à la renommée la punition des Lepidus nos contemporains. Le jugement de la postérité nous vengera des dignes rejetons d'une *famille odieuse où les forfaits se perpétuent.* Fatalité singuliere! Est-ce le nom qui mene au crime, ou le crime qui suit le nom? Quoiqu'il en soit, c'est une chose étonnante, que nos annales parlent si souvent de crimes commis par des Lepidus.

Nous nous rembarquâmes pendant la nuit avec un vent qui nous venoit des hauteurs voisines. Nous passâmes sous l'Argentarus qui s'avance au milieu des ondes en forme de péninsule. Cette montagne a trente-six milles de circuit. Elle tient à la terre par une branche étroite de côteaux qui a six milles de longueur. Cet isthme a quelque ressem-

blancé avec celui de Corinthe, qui sépare la mer Ægée d'avec la mer d'Ionie. Nous fûmes contraints de faire plusieurs tours & détours pour éviter les rochers épars çà & là dans ce parage; ce qui n'abrege pas le chemin. Comme dans une navigation aussi oblique, nous changions sans cesse de vent, pour en profiter, nous étions obligés à chaque instant d'orienter différemment nos voiles.

J'admirai de loin les montagnes d'Igilium, couvertes d'arbres épais. Ce seroit un crime de ne pas parler ici de cette île distinguée, qui a eu le bonheur de conserver ses forêts, grace aux avantages de sa situation, ou plutôt au génie du Prince qui nous gouverne. Le petit espace d'eau qui la sépare de la terre, fut pour elle une barriere aussi sure contre les armes du vainqueur, qu'auroit pût l'être un long trajet de mer. Elle reçut plusieurs citoyens de Rome, fugitifs de leur Ville depuis qu'elle avoit été prise & ravagée, leur fournit une retraite commode & inaccessible aux en-

nemis. Les Goths qui jusque-là n'avoient combattu qu'à cheval & en pleine campagne, s'étoient rendus formidables sur la mer. Igilium seule leur a échappé : chose étrange & remarquable, qu'à une égale distance le même port se soit trouvé si près des Romains, & si loin des barbares.

Nous arrivâmes à l'embouchure du l'Umbro, fleuve assez grand, qui sert d'asile aux Navigateurs effrayés. L'entrée en est si sure & si facile que les vaisseaux menacés ou battus de la tempête, s'y réfugient sans peine & risque. J'eusse été fort aise de m'y arrêter. Il fallut céder à nos matelots qui vouloient aller plus loin. Cependant le jour & le vent nous manquerent à la fois, ensorte qu'on ne pouvoit avancer ni reculer. Nous descendîmes sur le rivage pour y passer la nuit. Un bois de myrthe nous fournit de quoi nous échauffer ; nous construisîmes comme nous pûmes de petites cabanes avec nos rames & nos avirons.

Le jour parut. Nous reprîmes notre route, & l'on se mit à ramer. Il ne paroissoit pas

que nous changeassions de place ; l'éloignement seul de la terre nous avertissoit du chemin que nous faisions. Ilva s'offrit à nos yeux. Cette île est célebre par ses mines de fer. Elles sont aussi abondantes & aussi bonnes que celles de la Norique, du Berry & de la Sardaigne. Ce métal est plus utile aux hommes, que le gravier précieux du Tage. L'or est le pere des vices, l'auteur de tous les forfaits : il viole l'hymen, il corrompt la virginité. C'est l'or qui prend les Villes, l'or qui donne les emplois. Mais c'est avec le fer qu'on embellit & qu'on fertilise les campagnes. L'homme lui doit sa meilleure nourriture. Dans le siecle des demi-Dieux, temps où les armes meurtrieres étoient encore inconnues, le fer servoit de défense contre les bêtes féroces, nos foibles mains ont besoin de ce secours étranger.

Ces réflexions me faisoient oublier la lenteur ennuyeuse de notre course, pendant que nos rameurs s'excitoient entr'eux par des cris indécens & des chansons très-discordantes. Enfin, le calme nous força d'ar-

rêter à Saleria, quoique le Soleil fût à peine au milieu de sa carriere. Les habitans de ce lieu maritime, répandus dans la campagne, se délassoient de leurs travaux champêtres par des jeux solemnels. Ils célébroient l'anniversaire d'Osiris. C'étoit le jour où l'on offre à ce Dieu, des sacrifices pour le prier d'être favorable à la naissance des fruits.

Nous allâmes à une ferme voisine, ornée d'un joli bois où nous nous promenâmes, & d'un bel étang entouré de murs. Il étoit si spacieux, qu'on y voyoit les poissons jouer de toutes parts. Mais nous fûmes bientôt relancés par le fermier de ce lieu charmant, homme plus intraitable que le Roi des Læstrigons. C'étoit un Juif hargneux, une espèce de bête féroce, incapable de commercer avec les hommes. L'eau, la mousse que nous agitions, de petites branches d'arbrisseaux que nous avions coupés pour ce badinage, lui arracherent de grands cris sur les dégâts énormes que nous faisions. Nous l'acca-

blâmes de toutes les injures qu'il méritoit. La Circoncision ne fut pas oubliée, ni l'infamie de sa nation, de ces Peuples insensés que leur Religion entretient dans la haine du travail, & qui passent dans l'oisiveté le septieme jour de la semaine, en mémoire du repos que prit leur Dieu, après avoir achevé son ouvrage. Les autres rêveries de ces imposteurs, trouveroient à peine créance chez des enfans. Plût au Ciel que la Judée n'eût jamais été soumise par les armes de Pompée, ni par celles de Titus ? Les superstitions contagieuses des Juifs, n'en ont fait que plus de progrès. Cette Nation vaincue a été funeste à ses Vainqueurs.

Il s'éleva tout à coup un grand vent de Nord; Nous tachâmes de le vaincre à force de rames; les astres de la nuit commençoient alors à disparoître, & le Soleil s'approchoit. Le jour nous découvrit le rivage de Populonia, d'où nous n'étions pas fort éloignés. Nous entrâmes dans le port fait par la nature au milieu des terres. On

n'y voit point de phare qui, s'élevant jusqu'aux nues, éclaire pendant la nuit les abymes de la mer. Au lieu de ce secours, il y avoit autrefois, dans l'endroit où la montagne s'avançant en pointe dans les flots, les contraint & les resserre, un château très-fort, bâti sur des roches escarpées, qui servoient de défense à la côte, & de signal aux navigateurs. Cette ancienne forteresse ne subsiste plus; le temps qui consume tout en a ruiné les murs. Il n'en paroît que des vestiges d'espace en espace. Ces hautes tours sont ensevelies sous un amas confus de décombres & de débris. Ne murmurons plus de la dissolution de nos corps; consolons-nous de cette disgrace, à la vue de tant d'édifices détruits, de tant de Villes renversées.

Une nouvelle intéressante nous attendoit à Populonia. La joie que j'en ressentis fut sur le point de me ramener à Rome. Nous apprîmes, mon cher Ami, que l'Empereur venoit de vous nommer à la Préfecture de cette Capitale du monde. Vos talens &

vos vertus méritoient cette récompenſe. Que ne puis-je faire entrer dans mes Vers, votre véritable nom ! Mais les fâcheuſes regles dont nous ſommes eſclaves, ne ſçauroient ſe concilier avec de certains mots. Le ſurnom que vous portez, quoiqu'il reſſemble au nom de Vénus, eſt incomparable avec la meſure dont je me ſers. Je renouvellerai pour vous la fête qui fut célébrée pour moi en pareille occaſion. Ma maiſon ſera ornée des mêmes feſtons de verdure. Mes vœux ſont exaucés; la moitié de moi-même eſt au comble des honneurs. Oui, je me crois continué dans la dignité de Préfet, puiſque j'y vois un homme à qui je l'euſſe volontiers cédée quand on me fit la grace de m'en revêtir.

Le vent de Nord ſouffla de nouveau; nous déployâmes toutes nos voiles, & nous partîmes au lever de l'aurore. La Corſe nous montroit de loin ſes montagnes obſcures, dont les ſommets ſe perdent dans les nues qui les environnent. C'eſt ainſi que la clarté de la Lune s'évanouit quand le

le jour renaît, & que les extrémités de son croissant se dérobent peu à peu à l'œil fatigué qui les suit. Le court trajet qui sépare la Corse de l'Italie, a donné lieu sans doute à l'Histoire fabuleuse du troupeau de bœufs, qui passa, dit-on, à la nage, dans cette île, autrefois appellée Cyrnus, & dont on changea le nom depuis que la femme nommée Corsa, y eut abordé à la suite de ses bœufs fugitifs.

*Nous* apperçûmes, en continuant notre route, *l'île* de Capraria, qui est peuplée d'une sorte d'hommes qu'on peut comparer à des hiboux; ils s'appellent Moines, nom tiré du grec, parce qu'ils vivent seuls & sans *témoins.* Ces *insensés* fuient les faveurs de la fortune, pendant qu'ils craignent ses rigueurs. Est-il possible qu'on se rende volontairement pauvre, pour éviter la pauvreté! Quelle folie, ou quelle rage de ne pouvoir supporter les biens de la vie, & d'en redouter les maux! Ils se renferment donc en eux-mêmes, comme de vils esclaves dans leurs cachots, soit par ordre

du destin, soit par un effet de leur tempérament noir & atrabilaire. Vous sçavez qu'Homere attribue à l'humeur bilieuse de Bellérophon, la retraite & la vie mélancolique de ce Prince, à qui le ressentiment de ses injures passées rendit odieux le genre humain.

Nous entrâmes dans le Canal dangereux de Vadi, dont les eaux sont fort basses, & dont nous tînmes toujours le milieu. Le Pilote qui étoit à la proue, eut besoin de toute son attention ; il regardoit continuellement à droite & à gauche, conduisant le gouvernail, & avertissant de la voix ceux qui étoient à la poupe, de la manœuvre qu'il falloit faire. Le chemin que doivent tenir les vaisseaux & les barques, pour éviter des bancs de sable cachés aux yeux des Pilotes, est marqué par deux gros arbres qu'on a plantés à l'entrée du courant qu'il faut suivre, & auxquels sont attachées des branches de laurier, remarquables de loin par leur hauteur, & par un feuillage touffu, afin que l'amas d'écume & de

mousse, qui se forme autour des deux arbres, ne dérobe pas aux Mariniers la vue de ces signaux.

Un de ces ouragans terribles qui brisent jusqu'aux arbres des forêts, nous obligea d'aborder bien vîte. A peine eûmes-nous le temps de gagner les maisons voisines, pour nous mettre à l'abri de la pluie violente qui survint. Je me réfugiai dans une ferme d'*Albinus, de cet Ami si cher*, qui m'a *succédé dans la* Charge que j'ai ci-devant remplie, ou plutôt par qui j'en continue encore les fonctions. Il a suppléé par son mérite à ce qui lui manque du côté des *années : au printemps* de son âge, il a la maturité de la vieillesse. La conformité de nos moeurs nous lia d'abord par des égards mutuels, & nous unit ensuite par les noeuds de la plus étroite amitié. Il pouvoit obtenir la dignité de Préfet, quand elle me fut accordée; il trouva moins glorieux pour lui d'en être revêtu, que de la céder à son Ami.

Nous eûmes le temps de considérer les

ſalines qui ſont dominées par cette ferme; car c'eſt ainſi qu'on appelle les marais ſalans. On détourne l'eau de la mer dans des canaux que l'on a creuſés exprès dans les terres, & on la conduit par de petites rigoles dans des réſervoirs formés en compartimens : mais dès que la canicule fait ſentir ſes ardeurs brûlantes, que les herbes pâliſſent, & que la terre altérée ſe fend de toutes parts, alors on ferme les écluſes, afin que le fond échauffé durciſſe l'eau, devenue fixe & immobile. Les rayons du ſoleil pénetrent les parties propres à ſe coaguler; il s'en forme bientôt une croûte dure & raboteuſe. Telle paroît à peu près la ſurface glacée du Danube, quand on voit les peſans chariots des Germains rouler tranquillement ſur ſon onde enchaînée par les hivers. Que les Phyſiciens s'exercent ſur ces opérations de la Nature, & qu'ils nous apprennent comment la même cauſe peut produire des effets ſi oppoſés. Ici, les rayons du ſoleil fondent la glace; là, ces mêmes rayons glacent les eaux.

Souvent le malheur eſt utile ; le retardement cauſé par la tempête qui m'avoit tant chagriné, me devint bien agréable. J'eus la conſolation d'embraſſer Victorin, que j'ai toujours regardé comme un autre moi-même, & qui fut charmé à ſon tour de me revoir. Errant & ſans patrie, après que la ville de Toulouſe eut été priſe par les Barbares, il avoit fixé ſon ſéjour dans la Province de *Toſcane. Sa ſageſſe*, que la *proſpérité n'avoit* point altérée, ne brilla pas moins dans l'infortune. Les Peuples que l'océan environne, les Habitans de Thule, & les Bretons féroces, ſont autant de témoins de ſes vertus. Le temps limité de la Magiſtrature qu'il a exercée dans ces pays lointains, comme Vicaire du Préfet des Gaules, a ſuffi pour lui gagner tous les cœurs, & rendre ſon ſouvenir à jamais précieux aux Nations de ces contrées. Elles ſont aux extrémités du monde ; mais il s'y eſt conduit, comme ſi les yeux de tout l'Univers l'euſſent éclairé de près. Il eſt beau de rechercher les ſuffrages de ceux

même à qui l'on pourroit déplaire impunément. Nommé depuis peu à la Dignité de Comte du Palais, il a préféré les plaisirs de la campagne aux honneurs de la Cour. En revoyant ce cher Compatriote, je me croyois presque de retour dans ma Patrie, malgré les vents contraires qui m'arrêtoient.

Cependant l'aurore, par son lever pur & serein, nous annonçoit un beau jour. Nous hissâmes nos antennes à la faveur du vent qui nous venoit du rivage. Les flammes, soutenues par un souffle égal & tranquille, fendoient l'air sans s'agiter; nos voiles, mollement enflées, ne fatiguoient point les cordages. Nous vîmes, en passant, l'île de Gorgone, qui est au milieu de la mer, entre la côte du Pisan & celle de Corse. A la vue des écueils dont elle est entourée, je m'y rappellai le Citoyen infortuné qui venoit de s'y enterrer tout vivant. Ce jeune homme de nos amis, distingué par sa naissance, par sa fortune, & par une alliance brillante, entraîné sans doute par

les furies, avoit abandonné les Dieux & les Hommes; il s'étoit lui-même exilé dans cette honteuſe retraite. Malheureux! qui croit que la Divinité ſe paie des auſtérités ridicules & de la malpropreté des Moines, & qui ſe punit plus cruellement que ne le puniroient les Dieux mêmes qu'il a offenſés. Sa Secte n'eſt-elle pas mille fois plus dangereuſe que les poiſons de Circé? Ceux-ci ne *changeoient que les corps*; ceux-là *changent les eſprits*.

Nous abordâmes à Triturrita. C'eſt ainſi qu'on appelle une maiſon de campagne ſituée ſur une péninſule artificielle: car, à *force de rochers & de pierres*, on a reculé au loin les flots; & celui qui a bâti la maiſon, en a conſtruit auparavant le ſol. J'admirai le Port voiſin: il eſt célebre par le grand commerce & par les richeſſes des Piſans; mais il eſt plus remarquable par ſa ſingularité. Nu, découvert, & ſans moles avancés qui le défendent, les flots le battent de tous côtés. Il n'en eſt garanti que par une ſorte d'herbe qui, dans ce lieu,

croît en grande quantité au fond de la mer; & qui s'éleve si haut, sans nuire aux bâtimens dont le poids la fait plier, qu'elle arrête, pour ainsi dire, les ondes agitées, & qu'elle rompt ces prodigieuses lames d'eau que la tempête & la pleine mer poussent avec fureur contre le rivage.

Un vent d'orient, très-favorable, nous dédommageoit des commencemens fâcheux de notre navigation. Je m'arrêtai pour rendre visite à Protade. Si je voulois qu'on reconnût à des signes certains cet homme si respectable, je dirois : Figurez-vous la Vertu elle-même; cette idée vous le représentera mieux que le portrait le plus ressemblant. Ses traits, sa physionomie, son maintien, annoncent d'abord sa prudence & son équité. Si l'on soupçonne de partialité les louanges qu'un Gaulois donne à son Compatriote, le témoignage de tout Rome, où il à rempli une des premieres Magistratures, ne sera pas suspect. Privé des biens paternels, il vit dans un héritage médiocre qu'il possede en Ombrie. Sa vertu

lui fait voir du même œil la bonne & la mauvaise fortune. Supérieur aux richesses & à la pauvreté, il vécut dans l'opulence en homme qui la méprise; il est pauvre en homme qui ne croit pas l'être. Autrefois un petit champ suffisoit à des Dictateurs & à des Consuls; une métairie de peu d'arpens produisoit des Cincinnatus: pour moi, j'estime autant le courage & le désintéressement de Protade, que la charrue de *Serranus* & *la cabane de Fabricius.*

*Je laissai* donc nos vaisseaux dans un lieu sûr, & j'allai par terre à Pise. Le Tribun me donna des chevaux; il m'offrit aussi des voitures. C'étoit mon Ami, & mon ancien *Camarade* : nous avions servi ensemble dans le Palais de l'Empereur, quand j'y étois chargé du soin de la discipline & des Ecoles Militaires, & que je commandois la Garde Impériale.

Je vis cette Cité que des Grecs, venus des bords de l'Alphée, ont autrefois bâtie, & que l'Arne & l'Auser environnent de leurs eaux. Ces deux fleuves décrivent, le

long de ſes murs, comme deux côtés de pyramides, dont la pointe eſt formée par leur confluent. Le côté libre par où l'on entre eſt fort étroit; l'Auſer perd ſon nom dans les flots de l'Arne, qui conſerve le ſien juſqu'à la mer. Long-temps avant que la deſtinée eût conduit les Troyens dans le Latium, l'antique Etrurie avoit reçu dans ſon ſein les Habitans de Piſe en Elide. Le nom de la Ville dont je fais ici la deſcription, eſt une preuve inconteſtable de ſon origine.

Là s'offrit à mes yeux la Statue de mon Pere, que les Piſans ont érigée dans leur Place publique. Les Inſcriptions dont ils l'ont ornée, m'arracherent des larmes de joie. Mon Pere avoit gouverné la Toſcane en qualité de Proconſul. Il nous diſoit ſouvent que, de toutes les Charges qu'il avoit remplies, c'étoit celle qui l'avoit le plus flatté; il la préféroit à la Queſture, à l'Adminiſtration des Finances, &c. & ſi je l'oſe ajouter, à la Préfecture même, tant il avoit d'eſtime & d'amitié pour les Toſcans. Ils le

payoient bien de retour. Leur vénération & leur attachement pour lui font consacrés par le Monument éternel qu'ils ont érigé à sa gloire. Les vieillards parlent tous les jours à leurs enfans, de son égalité, de sa justice, de sa douceur. Ils voient avec plaisir que je marche sur ses pas dans la carriere des honneurs : ils respectent en moi ses vertus & mes dignités. J'ai trouvé dans toute la Voie Flaminia les mêmes sentimens de la part du peuple, *les mêmes témoignages* rendus à la mémoire de mon Pere : Oui, le vertueux Lachanius vit encore dans le souvenir des Toscans ; ils l'honorent à l'égal d'un Dieu.

Les mœurs de ces bons peuples ont retenu *la franchise* & *la* pureté des mœurs antiques. Puissent-ils n'avoir jamais que des Magistrats qui leur ressemblent ! Tel est aujourd'hui Decius, ce digne Rejeton du fameux Lucilius, qui revit avec tant de gloire dans le plus illustre de ses Descendans. Les Satyres de cet Ecrivain moderne, aussi enjouées que mordantes, ne le cedent point à celles de Turnus & de Juvenal. Malgré l'effronterie de notre

ſiecle, ſon utile cenſure a couvert de honte & de confuſion ceux qui en étoient l'objet. En décriant le vice, il apprend à aimer la vertu. Jadis Adminiſtrateur du Tréſor Impérial, avec quel courage ne repouſſoit-il pas les harpies qui aſſiégeoient nuit & jour ce dépôt ſacré, ces harpies cruelles qui déchirent impitoyablement l'Univers, qui entraînent tout ce qu'elles touchent, qui tromperoient la vigilance d'Argus, & les regards perçans de Lyncée! Gardiens auſſi infideles qu'exacteurs inhumains, ils volent le Prince, après avoir pillé les ſujets. Ces enfans de Briarée n'ont pu réſiſter à Lucilius; leurs cent mains n'ont jamais vaincu la ſienne.

Revenu de Piſe à Triturrita, je me diſpoſois à partir à la faveur d'un vent de Midi, & par un jour fort ſerein, quand tout-à-coup le ciel ſe couvrit de nuages épais, d'où ſortoient de fréquens éclairs. Nous ſuſpendîmes notre départ. Qui ſeroit aſſez fou pour s'embarquer au commencement d'une tempête? Nous employâmes ce temps à chaſſer. Notre Hôte nous fournit pour cela tout l'attirail

néceſſaire & d'excellens chiens. Après plu-ſieurs ruſes, ils jetterent dans nos toiles un ſanglier terrible, que Méleagre n'eût oſé at-taquer, & qui ſe ſeroit échappé des bras d'Hercule. Cette priſe fut célébrée par le bruit des fanfares. Les côteaux voiſins en re-tentirent; nos gens porterent à la maiſon cet effroyable animal, que les chanſons & la joie leur firent trouver moins lourd.

Le vent qui nous avoit amené la pluie, duroit encore; & le temps ne s'éclairciſſoit point. Le coucher des Hyades étoit toujours humide. De ſombres vapeurs cachoient le Lievre, Aſtre d'une fort petite grandeur, mais redouté ſur les flots, & dont la pré-ſence ne permet point aux Pilotes prudens de quitter la terre, tant que la ſaiſon eſt plu-vieuſe. Il eſt voiſin des étoiles orageuſes d'Orion, & l'on diroit qu'il fuit le Chien brûlant de l'été.

La mer obſcurcie par le ſable qui bouil-lonnoit parmi ſes ondes, rouloit de noirs tourbillons juſqu'au milieu des champs; comme nous voyons l'Océan ſe répandre

dans les campagnes, & se retirer ensuite; soit que les flots s'éloignent de notre continent pour inonder d'autres terres, ou qu'ils soient attirés par les astres dont ils entretiennent la matiere & la clarté.

---

## LIVRE SECOND.

Cet Ouvrage n'est pas si étendu, que je n'eusse pu le continuer sans l'interrompre. Un repas trop long fatigue, on boit plus agréablement à petits coups. Les Cippermilliaires, en marquant les intervalles & les distances, abregent le chemin, & délassent le Voyageur. Je divise donc en deux parties un Ecrit qui ne méritoit pas tant de précaution.

Enfin, la mer n'étant plus assiégée par les tempêtes, nous sortîmes du port de Pise. L'onde tranquille réfléchissoit le rayon tremblant du Soleil, & s'ouvroit avec un léger murmure sous le tranchant de l'éperon. Nous commençâmes alors à voir le Mont Appe-

nin, dont la tête ſe perd dans les nues, & qui enchaîne à ſes pieds l'impétuoſité des flots.

Si l'on pouvoit découvrir des yeux toute l'Italie, cette Maîtreſſe du monde, ou ſi l'on vouloit en repréſenter exactement la figure, il ſe trouveroit qu'elle reſſemble à une feuille de chêne, beaucoup plus longue que large. Sa longueur, depuis le pays des *Liguriens*, juſqu'au Détroit de Sicile, eſt de quatre *cents lieues. Ses deux* côtes ſont bordées des Mers Adriatique & Thyrrene, qui pénetrent ſouvent dans ſes campagnes par la ſinuoſité de ſes rivages. Dans l'endroit où elle eſt la plus reſſerrée, ſa largeur n'eſt que *de cinquante-deux lieues.*

L'Appenin s'étend *obliquement* entre les deux mers, bornées par le Levant & par le Couchant : un de ſes ſommets tourné vers l'aurore, commande la Dalmatie, & l'autre domine vers l'Occident, ſur la mer de Toſcane. *Si nous* avouons qu'on a obſervé quelqu'ordre dans la conſtruction du monde; & que ce vaſte édifice eſt l'Ouvrage d'une

Divinité sage & prudente, nous devons croire qu'elle a voulu que l'Appenin servît de garde à l'Italie, & que cette montagne fût, en quelque sorte, impraticable. La nature a craint de paroître imparfaite, & qu'on ne lui reprochât que les Alpes n'étoient pas une barriere suffisante contre les nations du Nord. C'est ainsi que dans le corps humain, elle environne de plusieurs membres les parties essentielles, & ne se contente pas d'une seule enveloppe pour assurer leur conservation. La Capitale du monde méritoit qu'on lui préparât d'avance de si redoutables boulevards; & Rome, avant sa fondation, occupoit déjà les Dieux.

Tout cela rend mille fois plus coupable ce malheureux Stilicon, qui a trahi la gloire & la majesté de l'Empire. Lâche qui, s'efforçant de survivre au peuple Romain, a porté partout le trouble & la confusion. Objet de terreur, mais redoutant lui-même ceux qui le craignoient. Il a introduit les Barbares dans le sein de sa patrie, il l'a livrée sans défense à des ennemis armés. Par cette indigne

perfidie, il s'eſt aſſuré des moyens de la perdre. Rome étoit ouverte à des ſoldats étrangers, dont les vêtemens bizarres l'effrayoient; & ſans être encore priſe, elle étoit déjà captive. Non content d'employer contr'elle les armes des Goths, il a brûlé les Ouvrages ſacrés des Sybilles. Nous déteſtons la mémoire d'Althée, qui conſuma le tiſon d'où dépendoit la vie de *ſon fils*. Les oiſeaux même ſont *touchés du crime que* Sylla commit *contre ſon* pere. Stilicon, plus criminel encore que les plus grands ſcélérats, a voulu abréger d'un ſeul coup la durée glorieuſe d'un empire éternel. Furies Vengereſſes, laiſſez reſpirer le cruel Néron; employez les feux du Styx à tourmenter une ombre plus odieuſe; celui-là n'a frappé qu'une mortelle; celui-ci a porté ſes mains ſacriléges ſur une Divinité. L'un n'a ôté la vie qu'à ſa propre mere; l'autre menaçoit les jours de la Mere du *monde*.

Mais je m'emporte. Reprenons mon Voyage interrompu. Nous arrivâmes dans cette Ville, à qui la Sœur du Soleil a donné

ſon nom. Ses murs éblouiſſans par leur blancheur, ſont bâtis de pierres polies & brillantes, qui ſurpaſſent l'éclat des Lys. On trouve dans cette contrée pluſieurs carrieres de marbre rare, & plus blanc que la neige.

☛ *Le reſte eſt perdu.*



# LETTRE

## DU ROI DE POLOGNE, STANISLAS I,

### *Sur son Départ de Dantzic.*

## AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que l'on donne ici au Public n'a ſans doute beſoin d'aucune Préface pour en faire *ſentir* tout le prix.

C'eſt le recit ingénu qu'un Prince fait à la Reine ſa fille, de la maniere dont il s'eſt dérobé à la pourſuite de ſes ennemis: Aſſiégé dans une Ville qui n'avoit plus de reſſources, & à qui il ne reſtoit même pas l'eſpérance, qui les fait trouver quelquefois, il ſe voyoit forcé à une évaſion, dont l'idée ſeule étoit capable de décourager le cœur le plus intrépide.

Il n'ignoroit pas qu'on venoit de mettre ſa tête à prix. Il lui falloit tromper la vigilance de deux armées qui l'environnoient, &, dans une route qu'il ne connoiſſoit pas, échapper à l'avide attention d'une infinité d'ames viles & intéreſſées, qu'une récompenſe promiſe, qu'une haine de parti, que la crainte même, d'une punition injuſte pouvoient engager à une infâme trahiſon.

Tout rendoit preſqu'impoſſible l'évaſion projettée; c'étoit un prodige de courage de s'y réſoudre. C'en étoit un bien plus grand de l'exécuter.

N'ayant pour lui que ſon nom, & n'oſant même s'en ſervir, Staniſlas ſe vit long-temps réduit à ne prendre conſeil que de l'occaſion, & à n'attendre ſon repos, ſa liberté, ſa vie même, que d'un aſſemblage de conjectures qui ne dépendoient ni de ſa prudence ni de ſa fermeté. Chaque pas lui offroit un danger, & le moindre danger, une perte preſqu'infaillible; car telle étoit ſon entrepriſe, qu'elle ne pouvoit manquer un moment ſans manquer pour toujours.

On sçait à présent quel en fut le succès : l'on voit avec plaisir que les disgraces, à qui seules il appartient de mettre un caractere dans tout son jour, & qui souvent ne dévoilent que trop de foiblesse, ne servirent qu'à faire éclater dans ce Monarque la constante vigueur d'une ame maîtresse d'elle-même ; il s'y montra plus grand, en effet, qu'il ne l'avoit peut-être jamais été dans les plus beaux jours de sa gloire.

---

JE sens, Madame, que ce n'est pas assez pour vous d'avoir appris ma sortie de Dantzic : un reste d'alarmes vous fait souhaiter de sçavoir jusqu'aux moindres circonstances de cet événement. Je vais vous satisfaire & remplir en même temps deux devoirs qu'une juste reconnoissance m'inspire, celui de vous dédommager, en quelque sorte, de vos peines passées ; & celui de rendre à la divine Providence l'honneur que je lui dois. C'est-elle, en effet, qui m'a soutenu au défaut de tout secours.

Vous la verrez, dans ce récit, me conduire, pour ainsi dire, par la main, veiller sur tous mes pas, régler les sentimens de ceux que l'intérêt avoit fait résoudre à me servir de guides, & qu'un plus grand intérêt, toujours présent à leurs yeux, pouvoit engager à me trahir ; vous la verrez, tout applanir devant moi, jusqu'à me rendre comme invisible à ceux-mêmes qui étoient envoyés pour me reconnoître ; en un mot, vous la remarquerez cette Providence, jusque dans les moindres détails que je vais vous faire ; & vous m'aiderez à la bénir comme l'unique source de mon bonheur & de votre joie.

Je ne doute point que bien des gens ne m'ayent blamé, & vous peut-être avec eux, d'avoir attendu si tard à sortir de Dantzic ; mais quand la conscience, l'honneur, la Patrie réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers personnels ? Pour moi, je pensois alors, & je pense encore qu'il est du devoir de l'honnête-homme de s'oublier en ces momens. D'ailleurs, comme j'attendois de jour à autre de

puiſſans ſecours, cette eſpérance me retenoit; & qu'aurois-je fait par une retraite précipitée, *qu'ouvrir* à l'ennemi les portes d'une Ville qui ne ſoutenoit le ſiége que par l'extrême affection qu'elle avoit pour moi? Ainſi, tout ſentiment de courage & de fermeté à part, il falloit tenir bon juſqu'à l'arrivée du ſecours; & à ſon défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves Citoyens qui s'immoloient pour ma gloire, & avec cette foule de Polonois qui étoient venus partager mon ſort, & qui aimoient autant perir que de manquer à la fidélité qu'ils m'avoient jurée.

Je perſiſtai dans cette réſolution juſqu'à l'*indigne reddition du Fort* Wechſelmande; ſa lâche Capitulation obligea la Ville de ſonger, avec mon agrément, à faire la ſienne. Je fus le premier à l'y porter; & à ce ſujet, il arriva une choſe aſſez extraordinaire. J'avois nommé le Prince Czartorinski, Palatin de Ruſſie, & le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, pour aſſiſter de ma part à toutes les délibérations du Magiſtrat. Le lendemain

de la reddition dont je viens de parler, je les chargeai l'un & l'autre de repréſenter à cette Aſſemblée les raiſons que je croyois devoir leur donner pour les engager à ne point différer de ſe rendre; je leur ordonnai même expreſſément de dire à ces Meſſieurs que, les tenant quittes eux & les habitans des ſermens qu'ils m'avoient faits, je conſentois de bon cœur qu'ils ne s'occupaſſent que de leur ſureté; & qu'au reſte, pénétré des marques qu'ils m'avoient données de leur zèle, j'en emporterois avec moi le plus tendre ſouvenir.

Ce fut le Comte Poniatowski qui porta la parole. Il parloit avec affection, & de ce ton de perſuaſion qui lui eſt propre, lorſqu'un des Centumvirs * (c'eſt ainſi qu'ils appellent les Députés de la Bourgeoiſie) ſe levant de ſa place, s'approche du Palatin, & lui dit: Eh! Monſieur, parlez-vous ſincerement? Sont-ce-là les vrais ſentimens du Roi notre Maître? Oui, lui répondit Poniatowski, c'eſt de ſa propre bouche que je tiens tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. Mais quoi! ajouta

(*) Le ſieur Humrubert.

le

le Centumvir, eſt-ce le Roi lui-même qui nous exhorte à ſubir *la loi* du Vainqueur? Le Palatin répliquant encore que cela étoit ainſi: O Dieu! s'écria de nouveau cet homme, notre Roi nous quitte donc? Que va-t-il devenir lui-même? Dans ce même inſtant, il chancelle, il bégaye, il ceſſe de parler, & tombe mort ſur les genoux de Poniatowski.

Je fus d'autant plus touché de ce funeſte accident, que *mon cœur étoit ouvert* à la douleur. *C'eſt* particuliérement dans un temps d'affliction qu'on ſent plus particuliérement les malheurs des autres.

J'ai déjà dit que la Ville s'étoit déterminée à capituler. *Voyant* alors qu'elle changeoit de Maître, & que je n'avois *plus lieu* de me ſacrifier pour elle, je pris le parti d'en ſortir. J'y étois fortement ſollicité par les Seigneurs de mon parti qui mettoient encore en moi toute l'eſpérance de leur ſalut & celui de la République. Mes ennemis m'y forcerent eux-mêmes; ils demandoient, pour premier article, que je fuſſe remis en leurs mains. Ce n'étoit peut-être pas le moindre malheur

que je devois en attendre, mais c'en étoit assez pour mettre le comble à ceux de ma Patrie, à qui il ne restoit plus de ressources qu'en ma liberté. C'est en cette occasion que je reconnus mieux que jamais le zèle de ceux qui me sont attachés. Chacun formoit des projets pour assurer ma retraite; une Dame Polonoise, sçachant l'Allemand, & se fiant à un homme qu'elle connoissoit, qui connoissoit lui-même parfaitement le pays, vouloit partager les risques de mon voyage, se travestir en paysanne, & me faire passer pour son mari.

On me proposa un autre expédient, c'étoit de me mettre à la tête de cent hommes déterminés, & de percer avec eux à travers des ennemis. Ma peine n'étoit point de trouver des gens propres à une pareille expédition : il s'en présentoit assez qui tenoient à gloire d'y être employés; mais ce projet qui flattoit assez mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux qui s'étendoient d'un côté jusqu'à trois lieues de pays, qu'à cause des lignes de cir-

convallation qui bouchoient tous les autres passages, & qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, & le hasard même n'en offroit point.

Je m'en tins au moyen que me fournit le Marquis de Monti, Ambassadeur de France; ce moyen me parut le plus praticable : je me rendis chez lui le Dimanche 27 Juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recommençoient à tomber dans mon quartier, & à dix heures du soir, déguisé en paysan, je sortis de son Hôtel & de la Ville.

Le Marquis de Monti, que j'ai eu le temps de connoître, est un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le Ministere dont la France l'a chargé. Fertile en expédiens & en ressources, il est presque toujours sûr dans le choix de ses moyens. Jamais la présomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paroît aisé, ni la défiance n'abat son courage dans ce qui est difficile. Génie supérieur & simple tout à la fois, il sçait,

sans user d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adresse nécessaire à un Homme d'État.

Une des choses cependant qui l'embarrassa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajustement. Le dessein de ma retraite, si bien concerté dans tout le reste, faillit à manquer par cela seul; & nous apprîmes (ce qui n'arrive néanmoins que trop souvent) qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

Un habit usé, & tel qu'il convenoit au rôle que j'étois obligé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts; l'on n'attendoit que des bottes dont je pusse me servir pour me faire mieux ressembler aux paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. L'Ambassadeur qui n'osoit en employer de neuves, qu'il auroit trouvées aisément, s'occupoit depuis depuis deux jours à mesurer de l'œil

toutes les jambes des Officiers de la Garnison, qui venoient me faire la cour, & à qui je permettois, durant le siege, de paroître ainsi devant moi. Celles d'un Officier François lui parurent à peu près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il les souhaitoit; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie? Et dans la situation où j'étois, n'auroient-elles pas aidé à découvrir mon dessein? Le *Ministre prit le parti* de faire corrompre par un de ses gens le valet de cet Officier, qui vola les bottes & les vendit.

Une heure avant mon départ, elles furent apportées, ce vol important qui avoit mérité *la négociation d'un Ambassadeur*, n'avoit pu s'exécuter plutôt; mais, prêt à sortir, je ne pus point les mettre. Il fallut sur nouveaux frais songer à en avoir d'autres. Le temps pressoit; il étoit neuf heures & demie; je ne pouvois différer de me mettre en route; une sage précaution ne me permettoit de marcher qu'à la faveur de la nuit, & le jour alloit paroître dès les deux heures du matin.

L'embarras de l'Ambassadeur étoit extrême, lorsque, dans le secret & le silence qu'on observoit chez lui, dans le temps qu'il craignoit que les moindres ordres qu'il pourroit donner, ne fussent estimés avoir quelque rapport à ma sortie, il se trouva sous sa main, &, je ne sçais comment, des bottes d'un de ses domestiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuse aventure le rassura, & je lui reprochai en badinant, d'avoir si long-temps médité une espèce de crime pour amener de bien loin ce qu'il pouvoit trouver tout naturellement auprès de lui.

Tout étant prêt de la sorte, je sortis de la maison de l'Ambassadeur par un degré dérobé; je n'eus pas plutôt descendu quelques marches, que l'idée me venant de le rassurer sur les craintes qu'il avoit à mon sujet, & d'essuyer les larmes que je lui avois vu répandre, je remontai & frappai à la porte, qu'il avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre; &, par des prieres ferventes, il demandoit au Seigneur qu'il vou-

lût bien être mon guide dans un voyage aussi dangereux que celui que j'allois entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se leve enfin, & m'ouvrant la porte : Qu'est-ce donc, Sire, me dit-il, malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont votre Majesté eût encore besoin ? Oui, Monsieur, repris-je, d'un air aussi sérieux qu'il me fut possible ; un chose très-importante & très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon *Cordon bleu : est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion* comme celle-ci ? Reprenant aussitôt mon enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié : Je viens, lui dis-je, vous em-*brasser de nouveau*, & vous prier de vous résigner, autant que je le fais, à la Providence, à laquelle je me remets entiérement de mon sort.

Je descendis aussitôt, & trouvai à quelques pas de la maison le Général Steinflicht qui m'attendoit déguisé aussi en paysan. J'allai avec lui joindre le Major de la Place, Suédois de naissance, qui s'étoit engagé à

favoriſer ma retraite, & qui devoit ſe trouver à certain endroit du rempart. Il y avoit au bas deux nacelles qui nous ſervirent à traverſer le foſſé : elles étoient gardées par les trois hommes deſtinés à me conduire dans les Etats de Pruſſe, qui, de tous les lieux du voiſinage où je pouvois être à l'abri des inſultes de mes ennemis, étoient les plus proches & les plus ſûrs.

Le Major, ſortant du bateau, alla quelques pas avant nous, pour nous faire paſſer un poſte occupé par quelques Soldats & un Bas-Officier de la Garniſon. A peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec vivacité, & le ton d'un homme en colere. Je courus à ce bruit; & étant à portée de diſtinguer les objets, je vis le Bas-Officier le coucher en joue, & le menacer de tirer ſur lui s'il ne retournoit ſur ſes pas. Deux fois le Major, qui avoit prévu la difficulté du paſſage, porta la main à un piſtolet de poche, dont il s'étoit muni à tout événement. Il étoit

résolu de se défaire de cet homme qu'il ne pouvoit persuader par ses discours : mais réfléchissant en homme sage, qu'il n'avanceroit rien par sa mort, & que les Soldats, également exacts à la consigne qui étoit donnée par le Commandant, ne manqueroient pas de venger le sort de leur Officier, il garda quelque temps le silence, & prit enfin le parti de révéler le dessein qui m'amenoit en ce lieu.

A ces mots, le Sergent demande à me voir & à me parler : je m'avançois durant ce temps ; il m'examine de près, & me reconnoissant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence, & ordonne à ses gens de me laisser passer.

Cette premiere aventure me fit mal augurer du reste de mon Voyage : je ne pouvois croire que mon secret pût longtemps séjourner dans les mains où on l'avoit confié. Je me trompois toutefois : mais la Providence, qui disposoit à son gré de ceux qui devoient contribuer à l'exécution de mon projet, me laissoit en proie à mes

craintes, pour me faire mieux connoître dans la ſuite la force & l'importance de ſes ſecours.

Je renvoyai le Major: remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'eſpoir de gagner inceſſamment la Viſtule, & de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, & au-delà des poſtes des ennemis.

Mais quel fut mon étonnement, lorſqu'après un quart de lieue de chemin, mes Conducteurs me menerent au pied d'une méchante cabane ſituée au milieu de ces marais! Sous prétexte qu'il étoit trop tard pour le paſſage de la riviere, ils m'annoncerent qu'il falloit s'arrêter en cet endroit, & y paſſer le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. J'eus beau leur repréſenter les riſques d'un abri qui étoit à la vue de mes ennemis, & la perte que nous allions faire d'un temps ſi précieux à ma ſureté, leur conſeil étoit pris. Peut-être, pour ne pas manquer de réuſſir au rôle d'égalité

qu'ils devoient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang & ma personne, c'étoit alors leur dessein de le répéter tête-à-tête avec moi. Si cela est, il faut avouer qu'ils s'en tirerent assez bien, & qu'ils n'abuserent pas mal de la permission qu'ils avoient d'en user à mon égard comme avec un de leurs semblables.

Cependant quel parti avois-je à *prendre* avec des gens de cette espece, & que la moindre *contradiction pouvoit irriter?* Mon *sort étoit* entre leurs mains: je l'y abandonnai. Descendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maison, d'un air aussi assuré que si ç'avoit été une Place de guerre propre à *résister à tous les* efforts des Russes & des Saxons.

Cette cabane ne formoit qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me reposer, mais je ne cherchois pas le sommeil, &, à dire vrai, je l'aurois cherché en vain. Je m'avisai, pour tromper mes inquiétudes, & l'affreux ennui de tout le temps que je devois passer en ce lieu, de

faire connoissance avec mon illustre Compagnie. Un quatrieme s'étoit joint à nous dès les remparts de la Ville, quoiqu'on m'eût assuré que mes Conducteurs ne devoient être qu'au nombre de trois : j'étois bien aise de démêler ce Personnage en même temps que les autres.

Le premier, qui étoit le Chef de la Troupe, me parut d'abord une tête démontée, & qui joignoit à beaucoup de suffisance beaucoup de légéreté : je connus dans la suite que je ne m'étois pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-sérieusement un air d'autorité, prendre un ton élevé & décisif, ne point souffrir qu'on raisonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une espece de rebellion.

Je me serois volontiers amusé de la singularité de ce caractere, qui pouvoit fort bien compatir avec la probité, si je n'avois réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même, & si, à à travers sa brusque pétulance, je n'eusse reconnu que c'étoit l'homme de tout le

pays le moins capable de me conduire surement. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendoit rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrois rencontrer : malheureusement encore il n'étoit informé d'aucun des postes qu'occupoient les ennemis. L'espoir d'une grosse récompense l'avoit engagé à se donner au Marquis de Monti pour plus *habile en ce* point qu'il ne *l'étoit*; & ce Ministre, pour qui *l'occasion n'avoit qu'un moment qu'il importoit* de saisir, n'en avoit point eu pour l'approfondir & le bien connoître. D'ailleurs, le secret demandoit qu'il *s'en* tînt aux premiers hommes que le hasard *lui offroit : ceux-ci rejetés*, tout autre choix seroit devenu aussi dangereux qu'inutile. La suite a justifié celui que l'Ambassadeur avoit fait, & il n'est plus temps de discuter s'il devoit croire le Chef de mes Conducteurs aussi habile qu'il prétendoit l'être, & ne point faire difficulté de me confier à lui.

Le Surnuméraire m'inquiétoit plus encore;

je lui demandai qui il étoit : il n'eut pas la complaiſance de me laiſſer croire que je n'en fuſſe point connu ; & d'un ton auſſi ingénu que reſpectueux , il me répondit qu'il s'enfuyoit de Dantzic à cauſe d'une banqueroute qu'il venoit d'y faire : il ajouta que mes Conducteurs lui avoient promis de le mener en Pruſſe, où il eſpéroit être à l'abri de la pourſuite de ſes créanciers.

Un Banqueroutier, dis-je auſſitôt en moi-même, un Marchand ruiné, que rien n'engage à mon ſecret, & qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis, il peut recevoir à une ſeule fois, non-ſeulement de quoi réparer ſes pertes, mais de quoi ſe mettre dans un état à n'avoir jamais beſoin de commerce ni de travail ! Quel Compagnon de Voyage ai-je-là !

Je n'eus pourtant garde de rien laiſſer tranſpirer de mes craintes ; un ſimple ſoupçon a ſouvent fait des traîtres, & plus ſouvent une apparence de confiance a étouffé des deſſeins de trahiſon ; mais cette précaution étoit inutile avec ce bon homme.

Son zèle pour moi lui donnoit des sentimens qui auroient dû me rassurer, si j'avois pu les voir dans le fond de son ame.

Les deux autres étoient ce qu'on appelle en Allemagne des *Szapans*. Ils étoient mieux instruits que le premier des routes du pays; mais si jamais la nature avoit fait germer en eux des sentimens d'honneur, il n'étoit pas possible de les démêler à travers la brutalité de leur instinct, & la férocité de leurs manieres.

Je passai le reste de la nuit couché sur un banc, & la tête appuyée sur le Marchand, qui étoit le seul à qui il me fût le plus aisé de parler, à cause qu'il entendoit le Polonois parfaitement.

Le Lundi matin 28, je sortis de la chambre, & je fixai mes regards sur Dantzic, qu'on ne cessoit de bombarder. Mes entrailles, depuis long-temps émues sur cette Ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue d'où je la considérois. Voilà donc, disois-je en moi-même, voilà la récompense de sa fidélité : peut-

être, dès ce jour, elle va paſſer aux mains de mes ennemis, & ſe racheter des malheurs qu'elle ne peut plus ſoutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à ſa miſere.

Le triſte ſort des Amis que j'y avois laiſſés, qu'on alloit forcer, le glaive à la main, de ſe déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur ſi vive, que je me vis prêt d'y ſuccomber. En vain je rappellai mes forces, elles m'avoient abandonné : je n'étois plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux diſgraces : heureuſement mes larmes me déroberent un objet ſi ſenſible ; & revenant un peu à moi, j'élevai les mains au Ciel, & le priai de ne me point abandonner dans cet état de langueur & d'affoibliſſement dont je n'étois plus le maître.

Je rentrois dans la cabane, lorſque tout-à-coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du camp & de la flotte des ennemis. Je crus auſſitôt que c'étoit en réjouiſſance de la réſolution que la Ville

avoit prise de se rendre, & qu'elle avoit dû annoncer la veille au Comte de Munik, Général des *Moscovites*; mais mon cœur se serra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers, que des malheurs que ces marques de joie annonçoient à ma Patrie, & dont elles étoient comme le signal, je restai quelque temps immobile, & presque privé de sentiment. Le Général *Steinflicht* fit tous ses efforts pour me rappeller à moi; il venoit de préparer un dîner fort peu propre, comme l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui auroit pu du moins appaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu, c'est que, ce même jour & à la même heure, les Seigneurs Polonois vinrent chez l'Ambassadeur, où ils croyoient que j'avois passé la nuit. Ne me voyant point paroître, ils s'imaginerent que j'étois malade; car ils sçavoient que j'étois dans l'habitude de me lever de fort grand matin. L'Ambassadeur ne cessoit de leur dire que j'avois commencé

fort tard à reposer. Pour les tromper plus surement, il les prioit de faire le moins de bruit qu'ils pourroient dans les appartemens. Il leur parloit de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit d'Artillerie dont je viens de parler : n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un de la perte de ma liberté ; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'écria : O Dieu ! le Roi est donc pris ! Ces mots, qu'il auroit voulu un moment après n'avoir pas prononcés, révélerent le secret dont il étoit seul dépositaire. Je n'étois cependant qu'à un quart de lieue de la Ville, & malheureusement encore sous les yeux, &, pour ainsi dire, sous la main de mes ennemis.

Je ne puis assez louer la prudence ordinaire de ce Ministre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avoit pareillement celui de rester toujours lui-même impénétrable ; mais ce pourroit être ici une leçon pour les Personnes revêtues de son caractere,

d'être plus en garde qu'il ne le fut contre la vivacité du tempérament, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zèle; car, dans le fond, ce n'étoit que du zèle. De quelque part que vînt cette faute, c'en étoit une néanmoins: aussi, peu de momens après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la Ville, & jusque dans le Camp des Russes & des Saxons.

Les Dantzicois furent extrêmement alarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entr'eux qui étoient au fait des réjouissances militaires, s'apperçurent bientôt que c'en étoit une, mais ils étoient en petit nombre, & ils n'en sçavoient pas le sujet. Les uns croyoient que c'étoit à l'occasion d'une victoire remportée par les Impériaux sur les Francois & leurs Alliés en Italie; d'autres, que les Russes avoient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultawa, arrivée à pareil jour; quelques-uns, que la fête de St. Pierre, qui étoit le lendemain, pouvoit y donner lieu, ou que peut-être on annonçoit l'arrivée de l'Electeur de Saxe au Camp des Mosco-

vites, qui l'attendoient depuis long-temps. La populace penſoit différemment ; elle s'imagina que c'étoit un aſſaut général que les Ruſſes, ſecondés des Saxons, donnoient à la Place. J'ai ſçu qu'à ce moment la conſternation fut générale. On ne voyoit que femmes échevelées jettant des cris affreux dans les rues, & des hommes déſeſpérés, qui, ne voyant le danger que pour le craindre & ſe le groſſir, ne ſçavoient s'ils devoient faire un dernier effort pour repouſſer l'ennemi, ou attendre de le voir dans les maïſons ou les Places publiques aſſouvir ſa fureur, & paſſer tout au fil de l'épée. Le Magiſtrat ne faiſoit que de s'aſſembler pour délibérer ſur la réponſe aux propoſitions du Comte de Munik. Il fut auſſi ſurpris que le peuple. Il envoya de tous côtés ſur les remparts, pour ſçavoir ſi effectivement les Ruſſes faiſoient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troiſieme ſalve que les Députés qui étoient allés au Camp rentrerent dans l'Aſſemblée, & dirent qu'ayant annoncé au Général Moſcovite leur diſpoſition à reconnoître l'Elec-

teur de Saxe, ce Général leur avoit répondu que cette nouvelle lui étoit si agréable, qu'il alloit sur l'heure le témoigner par une réjouissance générale de tout son Camp.

L'émotion qu'il excita dans la Ville, pouvoit bien surement faire excuser la surprise de l'Ambassadeur qui n'étoit pas plus instruit que le Magistrat, du motif de ce bruit si extraordinaire.

Mais quelles craintes ne m'auroit pas causé l'inattention *presqu'inévitable* de ce Ministre, si je l'avois sçu dans le temps ! Je pouvois l'apprendre presqu'aussitôt par un Sznapan qui aborda à la cabane avec son petit bateau. Il vint remettre au Général Steinflicht deux langues fumées, & un billet fort poli, mais qui ne contenoit que des souhaits heureux pour notre voyage ; ce message si peu attendu nous intrigua beaucoup. Le billet étoit anonyme ; & nous ne pûmes comprendre de quelle part il venoit, ni comment celui qui en étoit chargé avoit pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de son secret ; mais

il nous laissa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

Je l'ai déjà dit, & je ne puis à mon gré le dire assez : ces sinistres augures, Dieu les permettoit, ou les faisoit naître pour m'engager à n'attendre que de lui seul l'heureuse sureté qui faisoit tout le sujet de mes espérances.

Je passai tout le reste de la journée dans une impatience extrême de la voir finir ; la nuit vint enfin, & nous nous embarquâmes de nouveau.

Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avoit d'abord été en sortant de Dantzic : ce n'étoit que roseaux épais qui résistoient au bateau. Ils ne plioient sous lui qu'avec une espece de sifflemens qui se répandant au loin, pouvoient déceler notre marche. Leur courbure même marquoit notre passage, & nous laissoit craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de descendre du bateau, &, enfoncés dans la vase, de le tirer à force de bras pour

le transporter dans les endroits où il y avoit plus d'eau.

Vers le minuit, nous arrivâmes à la chaussée d'une riviere que je crus être la Vistule. Nos Conducteurs se mirent aussitôt à tenir conseil entr'eux. Le Général ni moi n'y fûmes point appellés. Leur résolution fut que leur Chef, avec Steinflicht & le Banqueroutier, remonteroient à pied la chaussée, tandis que je me rembarquerois avec les deux autres pour côtoyer cette même chaussée par le marais. Tous ensemble me firent espérer que nous ne tarderions pas à nous rejoindre. Je me conformai à leur arrêt, sans pourtant me fier trop à leurs promesses. Je ne voyois cette séparation qu'avec douleur; & plût à Dieu que j'eusse écouté plus sérieusement je ne sais quel pressentiment qui m'annonçoit que je ne reverrois plus Steinflicht durant tout le reste de mon voyage.

L'opinion où j'étois que nous avions enfin gagné la Vistule, m'avoit fait penser jusqu'alors que c'étoit-là l'endroit où nous devions la passer, mais c'étoit le Nering; & quand

je l'appris, je me consolai plus aisément de l'éloignement du Général. Je lui sçus même gré d'être allé lui-même à la découverte des routes les plus sures que nous avions à prendre pour arriver enfin à ce Fleuve si desiré.

Je ne laissois pourtant pas de demander souvent à nos gens où, & en quel temps à peu près nous pouvions le trouver. Le voilà, disoit-il; il est devant nous; nous ne sçaurions le perdre. Nous ne quittons point la chaussée qu'il suit lui-même exactement. Ils la quittoient néanmoins, je ne sçais dans quel dessein; je ne m'en apperçus que lorsqu'il n'étoit plus temps de voyager, & que le point du jour nous avertissoit de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avoient intérêt de me découvrir, & peut-être déjà ordre de me suivre.

Notre embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes Conducteurs n'ignoroient point que toutes les maisons d'alentour étoient pleines de Russes & de Cosaques, il ne nous restoit qu'à en choisir une

une dans laquelle on voulût, au besoin, se prêter à nos vues, ou par intérêt ou par amitié.

Ils se rappellerent qu'il y avoit dans leur voisinage un homme de leur connoissance. Nous abordâmes chez lui; c'étoit un Paysan dont toute la cabane ne valoit guere plus que la cabane d'où j'étois parti le soir auparavant. Avez-vous ici des Moscovites, lui demanderent d'abord nos Conducteurs? *Actuellement, répondit-il, il n'y* en a point; mais si vous en avez à faire, il en vient assez souvent dans le jour. Notre parti étoit pris. De tous les maux qui nous environnoient, nous avions jugé celui-ci le moindre; nous *nous y fixâmes, quoiqu'à regret.*

Cependant, pour que je ne fusse point reconnu de cet homme dont nous ignorions les sentimens, les deux Sznapans, sans lui donner le temps de m'envisager & de m'entretenir, comme il auroit fait, sans doute, me menerent au-dessus de la petite chambre qui faisoit toute l'étendue de cette maison. Ils m'offrirent un botte de paille qui s'y

trouva par hasard, & me prierent de me reposer pendant qu'ils feroient sentinelle en bas, & iroient même au loin dans la campagne chercher le Général que je ne cessois de demander.

Il y avoit déjà deux nuits que je n'avois dormi : j'essayai de reposer, & je ne le pus point; mes bottes pleines d'eau & de fange, la perte de Steinflicht, ce dessein marqué de mes Conducteurs de s'éloigner de la route qu'ils étoient convenus de suivre, les dangers que je courois dans le lieu où ils m'avoient amené; que sçais-je? Mille idées funestes me rouloient dans l'esprit; elles me privoient du bonheur même que je pouvois espérer de l'accablement de fatigue où j'étois; naturellement il devoit appesantir mes sens, & m'ôter, du moins pour quelque temps, le sentiment de mes peines.

Je me levai, & mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un Officier Russe qui se promenoit gravement dans la prairie, & deux soldats qui y faisoient paître des chevaux. Cette vue me saisit. L'air rêveur de

cet homme qui sembloit méditer quelque dessein ; ces chevaux auprès desquels il revenoit sans cesse, comme s'il eût eu impatience de s'en servir au plutôt ; ces soldats avec leurs armes ; leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp ; tout me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piege que je prenois tant de soin d'éviter. Il est quelque chose de plus précieux que le courage, & que je faillis à perdre alors, je veux dire, l'espérance qui le soutient, & qui souvent l'inspire.

Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsqu'à cent pas de là je vis passer plusieurs Cosaques courant à bride abattue à travers les champs ; ils venoient à ce misérable abri où je m'étois flatté de plus de sureté que dans tout autre. Ce spectacle si peu attendu me fit retirer de la fenêtre d'où je les avois apperçus. Je me remis sur ma botte de paille, où je ne songeai qu'aux moyens d'échapper, s'il étoit possible, aux recherches de cette troupe qui m'environnoit.

Je croyois voir sur l'heure investir la mai-

ſon. Ils firent plus, ſans s'amuſer à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres; preſqu'auſſitôt j'entends monter à mon grenier : c'étoit mon Hôteſſe qui, députée par mes Conducteurs, venoit m'avertir de leur arrivée, & me prier en même temps de ne point faire de bruit : ce conſeil étant bon à ſuivre, je l'avois déjà prévenu; mais ces Coſaques ſi dangereux, & qui, je penſe, avoient ordre de courir après moi, n'étoient entrés dans cette maiſon que pour s'y rafraîchir : ils ſe firent donner à déjeûner, & leur alte dura plus de deux heures.

J'entendois de mon galetas tous leurs diſcours; c'étoit des récits infâmes dont l'*un* renchériſſoit ſur l'autre, & dont le moins affreux n'étoit digne que de gens de cette eſpece qui n'ont ni honneur ni religion ; le Siege de Dantzic ne fut point oublié, non plus que la plupart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

Dès qu'ils furent partis, l'Hôteſſe vint me retrouver. Les voilà dehors, me dit-elle,

mais, dites-moi, qui vous oblige si fort à les éviter? Que n'êtes-vous venu boire & vous amuser avec vos camarades? Qui êtes-vous, enfin, & d'où venez-vous? Surement vous n'êtes point de ce pays, je le connois à votre langage; & puis votre physionomie annonce en vous quelque chose qui dément l'habit que vous portez. Parlez, expliquez-vous, je ne veux point vous trahir : & à votre air qui me touche infiniment, je me sens portée à vous rendre service. A des discours si pressans, je ne sçavois que répondre; mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il m'étoit trop dangereux de la laisser maîtresse de mon sort. J'accordai quelque chose aux soupçons de cette femme, dont aucun n'approchoit de la vérité; je fis semblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureusement elle n'eut pas assez d'esprit pour sentir toutes les contradictions qu'elle mettoit en avant, & auxquelles je me prêtois par complaisance. Sur-tout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je

prononçois. Hélas ! la vérité se déceloit sur mon visage, par le seul effort que je faisois pour la cacher.

Echappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes; mais si cela est ainsi, ajouta-t-elle, que vous soyez si brouillé avec les Moscovites, je vous prie de sortir de chez moi : s'ils vous y découvroient, je serois perdue; peut-être en viendroient-ils jusqu'à brûler ma maison. Elle étoit sur le point de me mettre à la porte, si je n'avois trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avoit rien à craindre; ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étois-là à l'abri de leurs hostilités; mais je n'en étois pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvois les dissiper. J'avois le courage de les combattre, &, malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on

évalue ; il n'eſt que le plaiſir qui ne ſe calcule pas.

En vain je chercherois ici à donner une peinture de mon état. Il n'eſt point d'homme qui, ſe mettant à ma place, ne trouve auſſitôt dans le fond de ſon cœur tous les divers ſentimens qui s'élevoient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'eſt de ne pouvoir agir quand on eſt le plus agité, & d'être forcé d'attendre dans l'*inaction*, tout ce qui peut arriver de plus déſolant & de plus funeſte.

Deux réflexions ſervirent toutefois à me conſoler ; la premiere, c'eſt que Dieu ne m'avoit ôté Steinflicht, le ſeul homme de qui je pouvois attendre du ſecours, qu'afin que je ne miſſe ma confiance qu'en lui ſeul. La ſeconde, c'eſt que je ne pus douter par une choſe que je me rappellai, & que je vais dire, que Dieu ne prît un ſoin tout particulier de moi juſque dans les moindres circonſtances de mon voyage.

L'Ambaſſadeur, à mon départ de Dantzic, m'avoit remis deux cents ducats. Déſaccou-

tumé depuis bien des années de porter de l'argent ſur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour je priai Steinflicht de m'en décharger; il rebutoit cette propoſition, & me faiſant ſentir l'importance d'un ſecours ſi puiſſant, il me prioit auſſi très-ſérieuſement de ne pas m'en déſaiſir. Je goûtois ce diſcours; & un moment après, ſentant l'incommodité de cet or qui ballottoit dans ma poche, je redoublois mes inſtances qui m'attiroient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différend, il fut décidé que Steinflicht prendroit la moitié de cette ſomme, & que je garderois l'autre; & c'eſt-là le bonheur que la Providence m'avoit menagé, & dont je veux parler. En effet, ſeul & réduit à moi-même, comme je l'étois alors, (car je comptois peu ſur mes gens) qu'aurois-je fait, ſi je n'avois eu de quoi acheter dans le chemin qui me reſtoit à faire, ou les commodités dont je pouvois avoir beſoin pour me le rendre plus ſupportable, ou le ſilence des perſonnes qui pouvoient me le rendre plus aſſuré.

Sur la fin du jour, ennuyé de ma ſituation, je deſcendis pour prendre langue de mes Conducteurs. Ils ſçavoient, me dirent-ils, que le Général Steinflicht n'étoit qu'à un quart de lieue, & qu'il ſe propoſoit de nous joindre dans la nuit à un endroit de la Viſtule, dont ils étoient convenus, & où étoit un bateau tout prêt à nous paſſer : mais ils doutoient qu'on pût riſquer le trajet par le vent qu'il faiſoit alors, qui étoit des plus violens, & à l'aide d'un bateau auſſi petit & auſſi mauvais que celui qu'ils s'étoient procurés. Allons toujours, leur dis-je, je ne vois pas de plus grand danger que de reſter plus long-temps où nous *ſommes.*

Il ne convenoit plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu & mangé avec mes ennemis, avoient préféré mon ſalut à leurs intérêts, & parmi les fumées même du tabac & d'une bierre capable de leur troubler les ſens, avoient eu aſſez de courage & d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avoient promiſe. Ils prirent auſſi

de bon cœur la réſolution que je leur inſpirai. A nuit cloſe, nous nous remîmes dans le bateau, que nous laiſſâmes à un quart de lieue, où les inondations finiſſoient.

Nous marchâmes pluſieurs heures à pied, preſque toujours dans des terres molles & bourbeuſes, où, enfonçant juſqu'aux genoux, nous avions beſoin à tout moment de nous prêter du ſecours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne ſervoient qu'à nous plonger davantage dans ce terrein fangeux, & à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point ſortir.

Nous gagnâmes enfin la chauſſée de la Viſtule. Un de mes Sznapans me prie d'y reſter un moment avec ſon Camarade, tandis qu'il iroit voir ſi le bateau étoit à l'endroit de la riviere où l'on avoit promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à l'attendre. Il parut enfin, & nous dit que ce bateau n'y étoit plus, & qu'apparemment les Moſcovites l'avoient enlevé.

Il fallut rentrer dans le marais d'où nous ſortions : nous prîmes une autre route; &

après une lieue de chemin aussi pénible que celui que nous avions déjà fait, nous choisîmes pour asile une maison où je fus aussitôt reconnu.

Que vois-je, s'écria l'Hôte dès qu'il m'eut apperçu ? Tu vois un de nos Camarades, répondirent mes Conducteurs : que trouves-tu dans son air de si extraordinaire ? Vraiment je ne me trompe point, ajouta cet homme; c'est le Roi Stanislas. Oui, mon Ami, lui dis-je aussitôt d'un air ferme & assuré, c'est lui-même; mais, à votre physionomie, je connois que vous êtes trop honnête homme pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin dans l'état où je parois à vos yeux.

Cet aveu simple & naturel eut le succès du monde le plus heureux, & ce n'est pas par ses suites que je l'approuve : n'eût-il point réussi, je l'estimerois encore le parti le plus sage que je pouvois prendre en cette occasion. Ce n'étoit point ici cette femme du jour précédent, esprit foible & léger, & dans qui la curiosité me faisoit

soupçonner de ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler & de tout redire. Je saisis d'abord mon homme : c'étoit un de ces caracteres francs & ingénus, brusque à la vérité, mais solide, raisonnable, actif & résolu, tel, enfin, qu'il n'auroit pu me pardonner, si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre & décidé m'annonçoit, ou un ennemi, peut-être même dangereux, si je lui refusois ma confiance, ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnois avec autant de bonne foi qu'il en montroit lui-même dans ses manieres. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, & lui montrai adroitement ce qu'il devoit faire pour me servir en cette occasion.

Il me promit de me faire passer la Vistule, & il me tint parole. Il sort de chez lui, & plein de zèle, il se hâte d'aller chercher un bateau, & d'examiner, de tous les bords de la riviere, celui où je pourrois la passer avec moins de danger.

C'étoit le Mercredi 30. Comme il ne m'étoit pas possible de dormir, & que l'expérience m'avoit appris que mes idées n'étoient jamais plus tristes que lorsque j'étois dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

Quoiqu'au lieu de ces Cosaques, qui, le jour auparavant, m'avoient causé d'assez vives alarmes, je ne visse plus, de la fenêtre d'un grenier où je m'étois retiré, que des objets indifférens, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est pas par effort qu'on se distrait de ses peines, & les yeux ne voient rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

Je ne fus pourtant pas long-temps sans prendre intérêt à ce qui s'offroit à ma vue. J'apperçus le Chef de mes Conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étois.

Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du Général Steinflicht. Nous étions, la nuit derniere, me dit-il, sur la Chaussée de la Vistule, où le rendez-vous

étoit donné. Nous vous y attendions avec une impatience extrême, lorsque nous avons apperçu une troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant leur faire tête, & ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le parti de la fuite, & je crois que le Général & le Banqueroutier en ont fait autant chacun de son côté. Ah! Malheureux, lui dis-je, pourquoi m'abandonner Steinflicht? N'avois-tu pas des prétextes à couvrir ta marche & la sienne? Ses airs empruntés l'auront décelé, & il lui suffisoit de ta compagnie, pour n'être cru qu'un paysan comme toi: sans doute il est déjà entre les mains des ennemis.

Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée, & je m'en fis le sujet d'un nouveau chagrin. Je le surmontai toutefois, en pensant que si c'étoit pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étois, c'en seroit un bien plus grand, si je venois, pour ainsi dire, à me manquer à moi-même, & si je ne me tenois lieu de tous les secours que je pouvois tirer

d'ailleurs. Je rappellai ma fermeté, & je crus l'avoir mise au point qu'elle dût me suffire dans quelqu'événement fâcheux qui pût encore m'arriver.

Je raisonnois ainsi avec moi-même, lorsque, sur les cinq heures du soir, je vis arriver mon Hôte. Il m'annonça qu'il avoit bien trouvé un bateau chez un Pêcheur où logeoient deux Moscovites, mais qu'il n'étoit pas d'avis de hasarder sitôt le passage, à cause du grand nombre des Cosaques répandus aux environs, dont les uns gardoient leurs chevaux au pâturage, & les autres battoient la campagne, avec ordre de suivre mes traces, & de m'arrêter partout où *ils me trouveroient*. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenoient indifféremment à tous les Passans, les fouilloient, les interrogeoient, en exigeoient du voisinage, & qu'ils s'attachoient plus particuliérement à examiner ceux qui étoient à peu près de mon âge, de ma taille, de ma figure, sous quelque décoration, & en quelqu'état qu'ils parussent à leurs yeux.

Heureuſement je venois de me raſſurer, & de me convaincre que mon courage devoit être mon unique appui. Sans cela, cette triſte nouvelle m'auroit abattu au point de m'ôter l'eſpérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conſeil avec mes Payſans; &, après bien des réflexions, il fut décidé que je paſſerois la nuit & le jour ſuivant dans la maiſon où j'étois, en continuant la ſage précaution de me dérober à la vue de quiconque pourroit y aborder.

Le lendemain Jeudi, I^er. Juillet, je raſſemblai tous les gens pour prendre leur avis ſur l'importante affaire de ce paſſage de la Viſtule, qui me tenoit ſi fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pourroit le tenter avec quelque ſureté. Les ſentimens de mes Conducteurs étoient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins ſenſées, ſelon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui étoit au milieu d'eux, étoit plus ou moins pleine; car c'eſt elle qui préſidoit à l'Aſſemblée, & qui régloit les délibérations. Ce n'étoit, dans

les commencemens, que des propos timides : on ne voyoit plus de moyens de passer outre; l'espoir des grandes récompenses promises disparoissoit, & , à leur place, les prisons, les tortures, les gibets, étoient le seul objet qui se présentoit devant les yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevoit insensiblement ces courages abattus, & je vis le moment où ils alloient affronter tout le Camp des Russes, & me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité, par le soin que j'eus de me saisir de la bouteille, & de proportionner à chacun les doses du courage qui lui étoit inspiré.

Les esprits étoient à peu près dans l'état où je les souhaitois, & il étoit environ six heures du soir, lorsque l'Hôte de la maison, plus actif & plus sensé que tous ces donneurs d'avis ensemble, arriva plein de joie. Il m'assura que les Cosaques s'étoient retirés des environs; que le passage étoit libre, & que le bateau étoit prêt

sur le bord de la Vistule, à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendis impatiemment que la nuit fût venue pour me mettre en chemin.

Je montai à cheval, & mon Hôte aussi. Il marchoit devant moi, & me précédoit d'une cinquantaine de pas : les trois Paysans suivoient à pied, & faisoient mon arriere-garde. Ces graves Sénateurs du jour précédent étoient devenus mes Soldats ; & c'étoit-là toute l'armée que j'avois à opposer à celle dont la force ne se tournoit plus que contre moi seul. Nous traversâmes des bourbiers très-profonds, où mon cheval, qui étoit mal sur ses jambes, s'abattoit à chaque pas. De tous côtés paroissoient les feux de divers camps-volans des ennemis, qui n'étoient pas aussi éloignés que mon Hôte l'avoit pensé. La clarté que ces feux répandoient sur ma route, m'étoit favorable : & qui eût dit alors aux Russes que c'étoit eux-mêmes qui m'éclairoient pour m'aider à les éviter !

Nous fûmes obligés de passer tout auprès

du rivage de Keiſmag, où ils avoient un poſte conſidérable. C'eſt-là qu'ils avoient fait le parc de leur artillerie dès le commencement du ſiége, & ils en avoient fait depuis l'entrepôt général de toutes les munitions de bouche. Nous avions déjà fait une eſpece de demi-lieue, ſans rencontrer perſonne, lòrſque mon Hôte, revenant ſur ſes pas, me dit d'arrêter, pendant qu'il iroit encore examiner certain endroit dont il craignoit que le paſſage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avoit d'abord eſpéré.

Je n'attendis pas long-temps: il revint, tout alarmé, m'annoncer que tout étoit plein de nouveaux Coſaques. Il ne leur avoit échappé, qu'en diſant qu'au retour de leur armée, où il avoit amené des vivres, il avoit perdu ſes chevaux au pâturage, & qu'il les cherchoit avec ſoin de toutes parts.

Ce récit mit la conſternation dans ma troupe, &, ſans mon aveu, on en vint au conſeil, où il fut décidé qu'il falloit

inceſſamment tourner ſur ſes pas. Vous n'en ferez rien, leur dis-je, & je ferai une fois le maître à mon tour : & quel ſi grand ſujet avons-nous de craindre une poignée de Malheureux qui, ſans doute, nous craindroient eux-mêmes, ſi nous oſions les approcher ? Croyez-moi, armons-nous de gros bâtons qui, avec du courage, nous ſuffiront pour les forcer dans leur poſte, s'ils ne ſont pas en plus grand nombre que nous.

Ce diſcours ne les ébranla pas; & comme je voyois autant de riſque à rebrouſſer qu'à aller en avant: Eh bien! repris-je, ſi mon projet vous paroît téméraire, ſubſtituons la ruſe à la violence : uſons du même expédient qui a réuſſi à notre Hôte, diſons, comme lui, que nous cherchons des chevaux égarés. Cette propoſition ne les toucha pas plus que la premiere, & je ne m'en étonnai point : la peur ne prend conſeil que d'elle ſeule, & malheureuſement elle ne ſe propoſe d'autre reſſource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne ſert d'ordinaire qu'à l'augmenter.

Faisons mieux, dit mon Hôte, qui voyoit avec douleur qu'il n'étoit pas possible de réchauffer ces cœurs glacés : attendez-moi, je vais encore à la découverte. Peut-être à droite ou à gauche trouverai-je un chemin détourné & aussi sûr que nous le souhaitons; il part. Mes trois Conducteurs se couchent aussitôt ventre à terre. Je les considérois dans cet état, & les voyant presque privés de sentimens, je ne pouvois concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la défendre, soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

Cependant leur Chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se releve un moment après, & excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que, ne pouvant plus retenir mon indignation : Quoi ! lâches, leur dis-je, vous voulez donc m'abandonner ? Mais, mon Dieu, reprenoient-ils tous ensemble, & comme de concert, voulez-vous que nous nous exposions à être pendus pour vous menager une sureté qui ne dépend pas de nous ? Pendus ou non,

repris-je avec un emportement affecté, il n'eſt plus temps de délibérer ; vous vous êtes engagés à m'accompagner, & vous ne me quitterez qu'au moment où je croirai pouvoir me paſſer de votre indigne préſence. Ecoutez-moi, & tremblez de la réſolution que vous me forcez de prendre. Si vos promeſſes, ſi vos ſermens, la récompenſe qui vous attend, ſi le reſpect que vous me devez, ſi rien ne peut vous arrêter, j'appelle dans ce même inſtant les Coſaques ; & s'il faut périr par votre fuite, j'aime autant périr par mon indiſcrétion, & me venger en même temps de votre perfidie.

Il n'y avoit qu'une pareille fermeté qui pût retenir auprès de moi ces miſerables. Je trouvai le remede à un mal qu'on dit être incurable; mais tel eſt le malheur de ces cœurs bas, que tout épouvante, c'eſt qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le ſentiment plus vif d'une autre crainte qui acheve de les alarmer ; c'étoit auſſi le ſeul moyen que j'avois de me dérober aux riſques où m'alloit expoſer la déſertion de ces hommes

sans honneur, qui surement se seroient rachetés à mes dépens des moindres hasards qu'ils auroient rencontré dans leur marche.

Heureusement mon Hôte ne tarda pas à revenir. Il m'assura que les Cosaques s'étoient retirés. Je vis dans ce moment mes trois poltrons debout, & leur chef qui, reprenant son air ordinaire, me dit d'un ton d'autant plus effronté, qu'il paroissoit plus soumis & plus modeste, avez-vous pu croire que nous *eussions* envie de vous quitter? Vous n'ignorez pas vous-même, par tout ce qui s'est déjà passé, combien nous vous sommes fideles. Montrez-le donc, lui dis-je, en lui jettant un regard plein de mépris, & qu'on *ne parle plus de retourner* en arriere.

Je prononçois ces mots en montant à cheval, & je m'apperçus bientôt que ce même Chef & ces deux camarades ne me suivoient que de loin, apparemment dans le dessein de me laisser dans le premier danger qui s'offriroit sur ma route.

Je marchai avec mon Hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous ren-

contrâmes la chauſſée, & peu de temps après un Chariot Moſcovite qui venoit à nous ; & où étoient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derriere une haie épaiſſe où nous ne fûmes point apperçus. A cent pas de là, nous laiſſâmes nos chevaux ; & avançant toujours ſur cette même chauſſée, nous fîmes près d'un quart de lieue à pied. C'eſt ici, me dit mon Hôte, l'endroit deſtiné à votre paſſage : je vous laiſſe pour un moment ; mais accordez-moi une grace ; cachez-vous dans ces brouſſailles en attendant que je vous amene le bateau.

Il ne me laiſſa pas long-temps dans cette poſture où je me déplaiſois fort. Je conviens que dans la crainte d'une ſurpriſe, elle m'étoit auſſi néceſſaire que l'intrépidité me l'auroit été dans une rencontre que je n'euſſe pu éviter ; mais toutefois elle me parut humiliante ; & ce n'a point été une des moindres peines de mon voyage que la contrainte où j'étois ſi ſouvent de me cacher. Je ne m'en conſolois que par l'idée des efforts que je faiſois alors pour me vaincre, & qui, par la répugnance

que

que j'éprouvois, ſuppoſoient peut-être autant de réſolution & de force que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'eſt-ce pas une eſpece de courage de n'en point faire paroître où il eſt inutile, & ſouvent dangereux d'en montrer ?

Mes gens entendirent plutôt que moi le bruit des rames : ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes, & fîmes enfin ce trajet ſi long-temps déſiré & acheté par tant de périls & de peines.

Nous étions déjà prêts d'aborder, lorſque, tirant mon Hôte à l'écart, & le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je lui mis dans la main autant de Ducats que la mienne étendue avec ſoin en avoit pu ramaſſer dans ma poche. C'étoit la vraie occaſion de me ſoulager du poids de cet argent qui m'incommodoit ſans ceſſe; mais d'ailleurs, je croyois moins faire un plaiſir que m'acquitter d'une dette. Cet honnête Payſan ſurpris, & preſque honteux, ſe retire, & cherche à m'échapper : non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez ce préſent : c'eſt un

nouveau ſervice que je vous demande, & que je regarde même comme une des plus grandes preuves de votre attachement pour moi.

Comme je le preſſois plus fortement, & qu'il redoubloit ſes efforts pour ſe dérober à ma reconnoiſſance, les autres s'imaginerent que j'avois pris querelle avec lui. Ils accouroient déjà pour m'appaiſer. Ce mouvement qu'il apperçut, l'obligea à me dire précipitamment, que ſi pour me ſatisfaire il falloit abſolument recevoir quelque choſe de moi, il vouloit bien accepter deux Ducats, ſeulement pour un reſſouvenir éternel du bonheur qu'il avoit eu de me voir & de me connoître.

Ce noble déſintéreſſement me charma d'autant plus, que je n'avois pas lieu de l'attendre d'un homme de ſa ſorte. Il prit deux Ducats dans ma main avec des façons & des ſentimens que je ne puis exprimer ; il m'en remercia autant que l'aurois remercié moi-même, s'il avoit reçu, je ne dis pas le modique préſent que j'avois deſſein de lui

faire, mais toute la récompense dont j'aurois voulu payer les services qu'il m'avoit rendus.

A quelques cents pas au-delà de la Vistule, nous apperçûmes un gros village. Nous y arrivâmes à la pointe du jour ; c'étoit le Vendredi 2 Juillet. Il m'étoit important de ne point tarder à poursuivre ma route. J'appris que les Russes avoient même de ce côté-là des postes avancés, & que souvent les Cosaques venoient faire le dégât aux environs. Je demandai aussitôt des chevaux, mais il ne m'étoit pas possible de m'en procurer sans le secours de mes Paysans. Ces lâches coquins s'imaginoient n'avoir plus rien à craindre ; ils ne daignoient pas m'écouter ; ils entrerent dans une Auberge ; j'y arrivai un moment après, & les trouvai qui s'endormoient, enfoncés tous les trois dans un méchant lit de plume. Durant ce temps je fis ce qu'ils auroient du faire eux-mêmes, si j'avois pris comme eux le parti de me reposer. Je rodai autour de cette maison, faisant comme une espece de patrouille, pour n'être pas surpris par mes ennemis.

Ennuyé toutefois de ces promenades qui me ramenoient sans cesse au même endroit, & plus encore du séjour que je faisois inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre, & éveillant doucement un de ces paysans, je fis tant que je lui persuadai de m'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, & à quel prix qu'elle pût être.

Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il emmenoit cependant avec lui un homme qui vouloit bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettions en argent comptant à quelqu'un du Village le prix des effets qu'il consentoit nous confier. Il craignoit que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitoit ce qui étoit juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenoit, & à qui il en avoit répondu lui-même.

N'ayant aucune envie de retourner sur mes pas, & encore moins de temps à perdre,

au lieu de remettre l'argent, je m'avisai d'acheter tout ce bagage ; il fut évalué vingt-cinq Duçats, que je donnai avec autant d'empressement que si j'avois craint un dédit où l'on craignoit au contraire de ma part un rabais considérable.

Cependant ce marché fait à la hâte, & par un homme qu'on n'estimoit qu'un paysan fort mal-aisé, excita l'attention des paysans. Leur nombre s'accrut en peu de temps ; ils m'examinoient avec soin, lorsque mon ivrogne, ébloui sans doute par le reste de l'argent qu'il m'avoit vu remettre dans ma poche, commença, d'un air insolent, à faire valoir les services qu'il m'avoit rendus. Il vanta sa *fidélité*, & *même son courage* ; il rappella les hasards qu'il avoit courus ; il dit enfin qu'il ne vouloit point être la dupe du sacrifice qu'il en avoit fait de son loisir, & que sur l'heure il prétendoit sçavoir ce qu'il auroit pour sa part de la récompense que je lui devois.

De tous les dangers que j'avois courus jusqu'alors, c'étoit peut-être ici le plus grand.

Cet indigne Orateur ne faiſoit que balbutier; mais il parloit à des gens aiſés à ébranler, & qui, pour l'ordinaire, ſans être capables de vrais ſentimens de pitié, ne manquent point de s'émouvoir aux triſtes dehors qui la réclament. Je reconnus que les tons plaintifs ſont d'infaillibles reſſorts auprès de la populace, & que les plus groſſiers de ces tons ſont même toujours les plus propres à lui donner le mouvement qu'on déſire. J'euſſe pourtant regardé avec indifférence l'attendriſſement qu'elle paroiſſoit accorder au prétendu malheureux, ſi la vivacité de celui-ci, augmentant à proportion de la compaſſion qu'il faiſoit naître, je n'euſſe appréhendé qu'elle ne le menât au point de violer tout le myſtere qui lui étoit confié.

Je craignois ſur-tout que le Chef de ma Troupe, naturellement inſolent, n'appuyât ſes injuſtes remontrances par de nouvelles remontrances de ſa façon, & qu'animant ſon autre camarade, dont la vertu m'étoit également ſuſpecte, ils ne s'élevaſſent tous contre moi. A quels malheurs ne devois-je

pas m'attendre, & qu'eussé-je fait, si mon secret avoit été confié à une foule de paysans, qu'aucun motif n'engageoit à épouser mes intérêts ? La Majesté du Trône n'impose guere que par l'éclat dont elle est revêtue, & sur-tout à des yeux qui n'accordent qu'à ce seul éclat les honneurs qui lui sont dus.

Il en arriva tout autrement. Ce Chef fit une action dont je ne le croyois pas capable; il s'éleva contre l'ivrogne, & prenant la parole de ce ton de Maître qu'il affectoit toujours : tais-toi, misérable, lui dit-il, quel sujet as-tu de te plaindre ? N'avons-nous pas partagé tes peines & tes dangers, & nous vois-tu former des prétentions comme les tiennes ? Puis, s'adressant à tout ce peuple : ne croyez point à cet homme, ajouta-t-il, c'est sa folie dans le vin de se croire en compagnie de Rois & de Princes; si vous l'écoutez, je serai bientôt quelque grand Personnage, pour qui cependant il n'aura guere plus de respect, que s'il ne me croyoit que ce que je suis, aussi pauvre & aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

Ces paroles détournerent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il alloit exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquoient qu'on n'étoit pas généralement convaincu que je fusse, en effet, ce que je voulois paroître. Rien n'étoit plus flatteur, je l'avoue; on aime à être démêlé, & l'on s'imagine que c'est moins l'effet de la pénétration des autres, que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous desirons le couvrir; mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre, m'embarrassoit fort en celle-ci.

Je pris le parti de quitter au plutôt ce Village, j'y aurois abandonné ce Paysan ivrogne, dont je n'avois plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il étoit, il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avoit commencé à développer. Cette trace de lumiere laissée après moi, pouvoit, en un moment, s'étendre au loin, & devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture; & pour le garantir

des chutes dont il étoit menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui ſervir de barriere & d'appui. Le Chef de mes Conducteurs ſe mit devant pour mener les chevaux, & je renvoyai le troiſieme, en le chargeant d'aller annoncer à l'Ambaſſadeur, mon heureux paſſage de la Viſtule.

Nous partîmes de ce Village, ſans oſer demander le chemin, afin qu'en cas de pourſuite, on ne pût dire quelle route nous aurions priſe. Auſſi nous ne ſçavions où nous allions. Je me réglai par conjectures, connoiſſant un peu, par la carte, la ſituation du pays. Comme il s'agiſſoit de paſſer le Nogat, je faiſois toujour gagner la pointe où il ſe ſépare de la Viſtule, en laiſſant ſur la gauche la Ville de Marienbourg, où il y avoit garniſon des ennemis.

Nous traversâmes pluſieurs Villages occupés par des Saxons & des Moſcovites, ſans que perſonne nous dît mot. Quelque beſoin que nous euſſions de nous y arrêter, nous n'osâmes mettre pied à terre. Il n'étoit pourtant pas poſſible de mener nos chevaux

plus loin. La chaleur étoit excessive, & à force d'avoir été pressés, ils étoient déjà rendus.

Heureusement à cent pas du chemin nous découvrîmes une maison abandonnée où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laisser pâturer.

Sur les huit heures du soir nous arrivâmes au bord d'une riviere. Un Cabaret étoit auprès, & à quelques pas dans le sable une vieille Nacelle presqu'ouverte de toute part. Quel bonheur ! s'écrierent mes gens; voici enfin le Nogat, & un bateau que la Providence semble avoit mis exprès sur les bords pour nous servir à le passer; cette opinion ne s'accordoit point avec mes idées; mais elle étoit agréable, & je n'osai la contredire; ils commençoient déjà à faire rouler les ais demi-pourris de ce bateau, lorsqu'un paysan vint à paroître, à qui je demandai si c'étoit-là le Nogat. Non vraiment, répondit-il, c'est la Vistule; le Nogat est à une lieue & demie d'ici.

Cet éclaircissement ne pouvoit venir plus

à propos. Nous étions perdus sans ressource, si nous eussions repassé ce fleuve que nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le Cabaret, & nous nous dîmes des Bouchers de Marienbourg, qui souhaitoient passer le Nogat, pour aller au-delà faire des achats de bétail. Ce trajet n'est pas facile, nous répondit l'Hôte; tous les bateaux de cette riviere, jusqu'aux plus petits, ont été enlevés par les Russes, & conduits à Marienbourg, à cause des Partis Polonois qui battent la campagne de l'autre côté.

Quoi, toujours des obstacles, me dis-je en moi-même, & dans le temps que j'ai le plus d'espérance de n'en plus trouver! Autant valloit-il échouer dès les premiers pas, & ne point acheter par tant de peines un accident que je ne puis éviter. Cependant le bonheur que j'avois déjà éprouvé, ranimoit mon courage, & servoit dans mon cœur de garant à la Providence de celui qu'elle daignoit encore me préparer.

Je passai la nuit dans la grange, sans pouvoir

repoſer. Dès la pointe du jour, mes Sznapans opinerent qu'il ne nous reſtoit d'autre moyen de traverſer cette riviere, que de gagner le Pont de Marienbourg. En vérité, m'écriai-je en leur adreſſant la parole, je ne vous reconnois plus: eſt-ce bien vous qui marquez tant de courage? Quoi, vous oſez affronter une nombreuſe garniſon de troupes réglées, vous, qui avez pâli aux approches d'une petite troupe de gens ſans diſcipline, & qui ne méritent pas même le nom de ſoldats! Ignorez-vous que le danger que je fuis m'attend en cette Ville, & que vous y trouverez ſurement les fers & le gibet que vous craignez. J'aurois cru qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire abandonner un avis ſi haſardeux. Je me trompai; ils y perſiſterent, & voulurent m'obliger à m'y rendre, juſqu'à me menacer de me quitter, ſi je ne le ſuivois. Etoit-ce folie ou déſeſpoir? Je n'en ſçais rien; mais ce ne fut qu'à force de prieres, & j'oſe dire, à force de ſupplications, qu'ils me laiſſerent maître de ma deſtinée & de la leur.

Ce que je leur propoſois étoit aſſurément raiſonnable. Allons au moins juſqu'aux bords du Nogat, leur diſois-je : ſi nous ne trouvons aucun moyen de le paſſer, nous irons à Marienbourg, quels que ſoient les motifs qui devroient nous détourner d'une route ſi périlleuſe.

Nous nous remîmes en chemin par la Chauſſée, &, peu de temps après, par des bois & des chemins affreux. Aſſez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un Village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce deſſein à mes Conducteurs, qui le déſapprouverent. Ils trouvoient dangereux de demander le chemin à des payſans, de qui naturellement nous n'avions rien à craindre; &, un peu auparavant, ils ne voyoient aucun riſque à ſe préſenter aux portes d'une Ville dont nos ennemis avoient fait une des plus fortes places du pays. Auſſi me diſoient-ils encore, dans toute leur bonne foi, qu'il étoit inutile de s'informer des routes, puiſqu'ils étoient ſûrs qu'il ne nous en reſtoit

d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

Je ne concevois plus ces gens que je m'étois flatté de connoître : mais j'eus recours aux prieres qui m'avoient déjà assez bien réussi. Mon Ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'étoit peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles, & entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'étoit adressé, ne parloient que Polonois, & qu'il n'avoit pu leur faire entendre ce qu'il souhaitoit. A la bonne heure, lui dis-je, je sçais heureusement leur langue ; je vous servirai d'interprete avec plaisir.

Je me disposai en même temps à descendre du chariot ; mais c'étoit pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposerent à cette résolution, craignant que je ne me fisse connoître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, & mis, malgré eux, pied à terre. Je marchois déjà vers cette maison, lorsqu'essayant de barrer le

chemin, ils se mirent de front devant moi, & jurerent qu'ils mourroient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'impudence, & je courus à eux, comme dans le dessein de leur marcher sur le corps, pour me faire passage. Un moment après, je ris en moi-même de ma vivacité : mais en étois-je le maître dans le premier feu de mon ressentiment ? &, au fond, n'étoit-ce pas plutôt un sage emportement de la raison, qu'un aveugle transport de colere ? Cet air d'assurance les intimida, & les fit recourir à d'autres menaces. Eh bien ! me dirent-ils, en s'ouvrant à la hâte devant moi, si tel est votre dessein de nous faire pendre, dès ce moment nous vous quittons. Ah ! très-volontiers, répartis-je sur le champ : allez, partez quand vous voudrez. Je vous souhaite un heureux Voyage.

Ce fut dans cette occasion que je sentis, plus que je n'avois fait encore, combien j'étois à plaindre d'avoir affaire à des gens de cette espece, qui ne sont jamais plus

inſolens, que lorſqu'ils ſentent que l'on a intérêt de les ménager & de les craindre. Auſſi je ne puis comprendre que, ſans y être contraint comme je l'étois, on oſe en faire les confidens & les miniſtres des deſſeins que l'on ſçait ne pouvoir réuſſir que dans le ſecret & le ſilence. J'entrai dans la maiſon, &, du ton le plus poli que me put permettre mon air villageois que je n'oſois démentir, je dis à l'Hôteſſe que je ſouhaitois aller au-delà du Nogat acheter du bétail, & que je la priois de m'indiquer l'endroit le plus aiſé pour ce paſſage. Vraiment, répondit-elle, vous venez fort à propos; je puis vous épargner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile. J'ai du bétail à vous vendre, &, à votre air, je connois que nous nous accommoderons aiſément du prix. J'affectai de paroître ravi de ce qu'elle m'apprenoit; mais je répliquai que je ne pouvois prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offroit, parce que j'allois chercher une ſomme d'argent qui m'étoit due, & dont j'emploierois volontiers une

partie au marché qu'elle me propoſoit. Mais il n'y a pas un ſeul bateau, reprit-elle : comment ferez-vous ? Tout ce que vous voudrez, lui dis-je d'un air ouvert & plein de confiance ; j'aime mieux recevoir ce ſervice de vous que de tout autre, & je ſens que je ne puis vous déplaire par la préférence que je vous donne à cet égard ; car enfin, ajoutai-je, je connois le pays ; il n'eſt pas poſſible qu'obligés d'avoir un commerce continuel de l'autre côté de la riviere, vous n'ayez, malgré toutes les précautions des Moſcovites, quelque moyen de la paſſer. Je vois bien, continua-t-elle, que vous êtes un bon homme : tenez, je vais vous donner mon fils, qui vous menera à un quart de lieue d'ici. Il y a à l'autre bord un Pêcheur de ſes amis, qui garde dans ſa maiſon un petit bateau. A un certain ſignal, cet homme viendra vous prendre, & vous ne ſçauriez avoir un moyen plus ſûr & plus aiſé de vous tirer de l'embarras où je vous vois. Je remerciai cette femme dans les termes les plus tou-

chans & les plus tendres de ma langue, & je ſortis d'auprès d'elle avec ſon fils.

Je fis monter celui-ci dans mon chariot, & je partois déjà, lorſque mes Payſans, qui étoient encore là, & que je n'avois pas fait ſemblant d'appercevoir, ſe préſenterent pour y monter auſſi. Mon air content, & la vue de ce nouveau Conducteur, les avoit comme pétrifiés. Ce n'étoit pas le temps de leur faire des reproches; je devois même encore les ménager. Peut-être étoient-ils diſpoſés plus que jamais à me trahir; un ſecret ne peſe jamais tant que lorſqu'on eſt le plus prêt à s'en décharger. Auſſi, ſans daigner leur parler, je les laiſſai faire.

Arrivés au bord du Nogat, le jeune homme donne le ſignal. A l'inſtant, un Pêcheur ſort de ſa cabane, traîne, le long du rivage, une petite nacelle, la met à l'eau, & vient à nous. J'y entrai avec un de mes Payſans, & je laiſſai l'autre à l'équipage qu'on ne pouvoit tranſporter, en lui ordonnant d'attendre là ſon Cama-

rade, que j'avois dessein de renvoyer le même jour.

Je ne fus pas plutôt à l'autre bord, que je levai les yeux au Ciel, pour le remercier de m'avoir conduit dans cette espece de terre promise, où j'étois enfin à l'abri de tout danger.

A un Village près de là, nommé *Biata Gora*, j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux. Mon plus grand soin fut alors de congédier mon Paysan : je le chargeai d'un billet pour l'Ambassadeur, qui ne contenoit que deux mots en chiffre, dont j'étois convenu avec ce Ministre. Enfin, je partis seul, & pris le chemin de Marienwerder, petite Ville des Etats du Roi de Prusse.

Quel n'étoit pas mon contentement d'être délivré de ces Brigands qui m'avoient fait compagnie jusqu'alors ! Le plaisir que je ressentois d'être hors de la portée des traits de mes ennemis, n'égaloit point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes Conducteurs, dont j'avois eu à me gar-

der preſqu'autant que de mes ennemis même.

Arrivé aux portes de Marienwerder, j'échappai aiſément aux queſtions d'un Factionnaire, qui me demanda qui j'étois. Je traverſai cette Ville, aſſis ſur mon chariot, & je ris plus d'une fois du triſte appareil de mon équipage. L'entrée que *j'y* faiſois n'étoit point magnifique; mais un vain éclat n'auroit point augmenté la joie que je reſſentois en ce moment. Je portois avec moi la juſtice de ma cauſe; l'amour de mes Sujets, le repos de ma conſcience, & ſans doute l'eſtime de mes ennemis. Quels plus grands motifs d'oublier mes diſgraces! Ce n'eſt qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la ſoutenir avec courage, qu'il eſt permis de ſe la rappeller avec douleur.



# LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, SUR L'ITALIE ET SUR LA VIE RELIGIEUSE.

## PREMIERE LETTRE.

*A M. DE CABANE, CHEVALIER DE MALTHE.*

MONSIEUR,

La ſolitude que vous vous êtes faite au fond de votre cœur, vous diſpenſe d'en chercher une autre. Les cloîtres ne ſont eſtimables qu'autant qu'on y a l'eſprit recueilli : ce ne

sent pas les murs d'un Monastere qui en font le mérite.

La Maison de la Trappe que nous avons en Italie, & où vous voulez vous *retirer*, n'est pas moins réguliere que celle qu'on voit en France; mais pourquoi quitter le monde lorsqu'on l'édifie? Il sera toujours pervers, si tous les gens de bien l'abandonnent.

D'ailleurs, l'Ordre de *Malthe*, dans lequel vous vivez, n'est-*il* pas un état *religieux* & capable de vous sanctifier, si vous en remplissez tous les devoirs?

Je n'aime pas qu'on se surcharge d'obligations; l'Evangile est la véritable regle du *Chrétien*; & *il* faut une éducation bien éprouvée pour s'enterrer dans la solitude.

C'est une voie extraordinaire que celle qui nous tire de la vie commune; & quand on embrasse la vie Cénobitique, on doit craindre que ce ne soit une illusion. J'honore parfaitement les Solitaires qui suivent l'Institut de la Chartreuse & de la Trappe; mais il n'en faut qu'une petite quantité. Outre

qu'il eſt difficile de trouver un grand nombre de Religieux fervens, on doit appréhender d'appauvrir l'État, en ſe rendant inutile à la ſociété. Nous ne naiſſons pas Moines, & nous naiſſons Citoyens. Le monde a beſoin de ſujets qui concourent à ſon harmonie, & qui faſſent fleurir les Empires par leurs talens, par leurs travaux & leurs mœurs.

Ces ſolitudes profondes, où l'on ne donne extérieurement aucun ſigne de vie, ſont exactement des tombeaux.

Saint Antoine qui vécut ſi long-temps dans les déſerts, n'avoit pas fait vœu d'y toujours demeurer. Il quitta ſa retraite, & vint au milieu d'Alexandrie pour combattre & diſſiper les Ariens; parce qu'il étoit convaincu qu'on doit ſervir la Religion & l'État par des actions, encore plus que par des prieres. Auſſi quand il eut rempli ſa Miſſion, retourna-t-il dans ſon Hermitage, fâché d'y reporter le peu de ſang que la vieilleſſe laiſſoit dans ſes veines, & de n'avoir pas ſouffert le martyre.

Quand vous ſerez à la Trappe, vous

prierez Dieu jour & nuit, il eſt vrai, mais ne pouvez-vous élever continuellement votre cœur vers lui, quoiqu'au milieu du monde? Ce ne ſont pas les prieres vocales qui ſont le mérite de l'Oraiſon. Le Souverain Légiſlateur nous avertit lui-même que la multiplicité des mots, ne nous obtient pas des ſecours du Ciel.

Pluſieurs Ecrivains reſpectables ne ſont pas difficulté de dire que le relâchement des Monaſteres eſt venu en partie de ce qu'on a trop multiplié les Offices. Ils penſoient, avec raiſon, que l'attention ne peut ſuffire à de trop longues prieres, & que le travail des mains eſt plus avantageux qu'une continuelle Pſalmodie.

Le monde n'auroit pas tant crié contre les moines, s'il les eût vus appliqués à des travaux utiles. On bénit encore la mémoire de ceux qui défricherent les campagnes, & qui enrichirent les Villes de ſçavantes productions, tant ſur les faits hiſtoriques, que ſur la date des événemens.

Les Bénédictins de la ſçavante Congré-

gation

gation de St. Maur, en France, que nous appellons vulgairement *Maurini*, ſe font un honneur qui durera long-temps, en mettant au jour une multitude d'Ouvrages, auſſi curieux qu'utiles.

Le célebre Pere Montfaucon, qui n'eſt pas un de leurs moindres ornemens, a rempli Rome & l'Italie de ſon érudition, lorſqu'il ſe livra tout entier à la connoiſſance de l'Antiquité.

Saint Bernard, le Réformateur de tant de Monaſteres qui ſuivent ſa Regle, ſe rendit très-utile à la Religion & à ſa Patrie, non lorſqu'il prêcha les Croiſades, qu'on ne peut juſtifier qu'à raiſon de l'intention, mais quand il donna des avis ſolides aux Papes & aux Rois, & qu'il compoſa des Ouvrages immortels. Il ne ſeroit pas devenu Pere de l'Egliſe, s'il n'eût fait que prier.

Le Pere Mabillon, dans ſon fameux *Traité des Etudes Monaſtiques*, me paroît avoir amplement triomphé de l'Abbé de Rancé, qui prétend que des Moines ne doivent s'appliquer qu'à la Contemplation & à la Pſal-

modie. La destination de l'homme est de travailler : il n'y a qu'un pas de la vie spéculative à la vie paresseuse, dit le Cardinal Paléotti, & rien de plus facile à franchir.

Vous ferez plus de bien en soulageant les pauvres, en les consolant par vos discours, qu'en vous ensevelissant dans un désert. Jean-Baptiste lui-même, qui fut le plus grand parmi les hommes, en sortit pour annoncer le Royaume de Dieu, & pour baptiser sur les bords du Jourdain.

N'allez pas vous imaginer, mon cher Monsieur, qu'en parlant de la vie utile, je veuille faire l'apologie des Religieux Mendians, au préjudice des Solitaires. Chaque Ordre a ses usages; & c'est le cas de dire ici, que celui qui ne mange point de chair, ne méprise point celui qui en mange. Mais j'estime, je vous l'avoue, d'autant plus l'état des Freres Mineurs, qu'on y joint la vie active de Marthe à la vie contemplative de Marie; & je crois, quoiqu'en disent certains Spiritualistes, que ce genre de vie est beaucoup plus méritoire.

Saint Benoît ſentit qu'on devoit être utile à ſa patrie, & il faiſoit élever en conſéquence des pépinieres de Gentilshommes au Mont-Caſſin. Il ſçavoit les regles qu'inſpire l'amour du prochain : *Sapeva le regole che inſpira l'amor del proſſimo.*

Si cependant, malgré mes raiſons, vous ſentez toujours une inſpiration ſecrette qui vous appelle à la vie Cénobitique, vous ferez là-deſſus ce qu'il vous plaira ; car je craindrois de m'oppoſer à la volonté de Dieu, qui conduit ſes Serviteurs comme il lui plaît, & ſouvent par des voies ſingulieres.

Je voudrois pouvoir être avec vous à Tivoli, & y méditer à la vue de cette fameuſe Caſcade, qui, ſe partageant en mille torrens divers, & tombant avec la plus grande impétuoſité, retrace, d'une maniere tout-à-fait énergique, le Monde & ſes agitations : *il mondo ſiſico è il ritralto del mondo morale.*

Je vous ſouhaite les bonnes fêtes, & ſuis, plus que toute l'éloquence Cicéronienne ne

pourroit l'exprimer, Monſieur, Votre très-humble, &c.

FR. L. GANGANELLI, *au Couvent des SS. Apôtres, ce 29 Octobre 1747.*

Mes très-humbles civilités au très-digne Evêque.

---

## SECONDE LETTRE.

### *A M. L'ABBÉ FERGHEN.*

Vous ne pouvez mieux faire, Monſieur l'Abbé, pour vous diſtraire de vos peines & de vos embarras, que de viſiter l'Italie. Chaque homme inſtruit doit un hommage à ce pays ſi vanté & ſi digne de l'être. Je vous y verrai avec une ſatisfaction inexprimable.

D'abord vous découvrirez les boulevards que la nature lui a donnés dans les Appenins & les Alpes qui nous ſéparent des François, & qui nous ont mérité de leur part le nom d'Ultramontains.

Ce ſont des Monts majeſtueux faits pour

servir de cadre au magnifique tableau qu'ils entourent.

Des torrens, des rivieres, des fleuves, sans compter les mers, sont d'autres perspectives qui offrent aux Voyageurs & aux Peintres les points de vue les plus curieux & les plus intéressans. Rien de plus admirable que le sol le plus fertile, sous le plus beau climat; par-tout entrecoupé d'eaux vives, par-tout peuplé de Villages, par-tout orné de superbes Villes : & telle est l'Italie.

Si l'Agriculture y étoit en honneur comme l'Architecture, si le pays n'étoit pas partagé en divers Gouvernemens, tous d'une forme différente, & presque tous foibles & peu étendus, on n'y trouveroit pas la misere à côté de la magnificence, & l'industrie sans activité; mais malheureusement on s'est plus occupé de l'embellissement des Villes, que de la culture des campagnes; & de toutes parts des terres incultes reprochent aux habitans leur oisiveté.

Si vous entrez par Venise, vous verrez une Ville unique pour sa position ; c'est

exactement un vaste Navire qui se repose tranquillement sur les eaux, où l'on n'aborde qu'avec des chaloupes.

Ce ne sera pas la seule chose qui vous surprendra par la singularité. Des habitans masqués pendant quatre ou cinq mois de l'année, les loix d'un Gouvernement despote, qui laisse pour les divertissemens la *plus* grande liberté, les droits d'un Souverain qui n'a nulle autorité, les usages d'un Peuple qui jouit de la plus grande tranquillité, forment des disparates qui intéressent singuliérement un Voyageur. Il n'y a presque pas de Vénitien qui ne soit éloquent : on a fait des recueils des saillies des Gondoliers, & l'on y trouve le sel le plus piquant. *Il popolo non è sempre popolo.*

Ferrare vous montrera, dans son enceinte, une belle & vaste solitude, presqu'autant silencieuse que le tombeau de l'Arioste, qui y repose.

Bologne vous offrira un autre tableau. Vous y trouverez les sciences familieres au sexe même, se produisant avec dignité dans

des Écoles & dans des Académies, où chaque jour on leur érige des trophées. Mille tableaux divers ſatisferont votre ame & vos yeux, & la converſation des habitans charmera votre eſprit.

Vous traverſerez enſuite, dans l'eſpace de cent lieues, une multitude de petites Villes, dont chacune a ſon Théâtre, ſon Caſin, (rendez-vous de la Nobleſſe) & quelque Sçavant ou quelque Poëte, qui s'occupe ſelon ſon goût & ſelon ſes loiſirs.

Vous viſiterez Lorette, Pélerinage fameux par le concours des étrangers, & pour le Tréſor dont ſon Temple eſt ſuperbement enrichi.

Enfin, vous appercevrez Rome, qu'on verroit mille ans avec un plaiſir nouveau. Cette Ville, aſſiſe ſur ſept collines, que les Anciens appelloient les ſept Maîtreſſes du monde, ſemble de là dominer dans l'Univers, & dire fierement à tous les peuples, qu'elle en eſt la Reine & la Capitale.

Vous vous rappellerez tous ces anciens Romains, dont le ſouvenir ne s'effacera

jamais, en jettant un coup-d'œil sur ce Tibre fameux, dont ils ont si souvent parlé, & qui fut tant de fois grossi de leur sang & de celui de leurs ennemis.

Vous vous extasierez, en voyant la Basilique de St. Pierre, que les Connoisseurs appellent *la Merveille du monde*, comme étant infiniment au-dessus de Sainte-Sophie de Constantinople, de Saint-Paul de Londres, & du Temple de Salomon.

C'est un Vaisseau qui s'étend à mesure qu'on le parcourt, où tout est colossal, & où tout paroît d'une taille ordinaire. Les peintures y sont ravissantes, les Mausolées vivans, & l'on croit appercevoir cette nouvelle Jérusalem descendue du Ciel, dont parle St. Jean, & qui est magnifiquement ornée : *ornatam viro suo.*

Vous trouverez dans l'ensemble & dans les détails du Vatican, érigé sur les ruines des faux Oracles, des beautés en tout genre, qui lasseront vos yeux, en même temps qu'elles les charmeront. C'est-là que Raphaël & Michel-Ange ont déployé, tantôt d'une

maniere terrible, & tantôt d'une maniere attendrissante, les Chefs-d'œuvre de leur génie, en exprimant vivement toute l'énergie de leur ame; c'est-là que la science & l'esprit de tous les Ecrivains du monde sont en dépôt, dans une multitude d'Ouvrages qui composent la Bibliotheque la plus riche & la plus immense.

Des Eglises, des Palais, des Places publiques, des Pyramides, des Obélisques, des Colonnes, des Galeries, des Façades, des Théâtres, des Fontaines, des Jardins, des Perspectives; tout vous dira que vous êtes à Rome, & tout vous y attachera, comme à la Ville qui fut toujours de préférence universellement admirée. Vous n'y rencontrerez point cette élégance françoise, qui préfere ce qui est joli à ce qui est majestueux; mais vous en serez dédommagé par des coups-d'œil qui exciteront à tout instant votre admiration.

Enfin, vous appercevrez un nouveau monde dans toutes les figures peintes & sculptées, tant par les Anciens que par les Modernes, & vous croirez ce monde animé;

L'Académie de Peinture, occupée par les François, vous fera voir des Eleves destinés à devenir de grands Maîtres, & qui honorent l'Italie, en venant y prendre des leçons.

Vous admirerez la grandeur & la simplicité du Chef de l'Eglise, le Serviteur des Serviteurs dans l'ordre de l'humilité, & le premier des hommes aux yeux de la Foi. Les Cardinaux dont il est environné, vous représenteront les vingt-quatre vieillards qui entourent le Trône de l'Agneau; car vous les trouverez aussi modestes dans leurs manieres, qu'édifians par leurs mœurs.

Le malheur est que ce magnifique optique se terminera par des groupes de Mendians, que Rome, en répandant des charités mal entendues, entretient mal-à-propos, au lieu de les appliquer à d'utiles travaux. C'est ainsi que l'épine se montre avec la rose, & que le Vice se trouve presque toujours à côté de la Vertu: *Il vizio troppo sovente è compagno della virtu.*

Mais si vous voulez voir Rome dans sa splendeur, tâchez d'y être à la Fête de

Saint Pierre. L'illumination de l'Eglise commence par une lumiere douce, qu'on prendroit volontiers pour la réverbération du soleil couchant. Elle fait saillir les plus beaux morceaux d'architecture, & ensuite elle finit par des flammes ondoyantes, qui font un tableau mouvant, & qui durent jusqu'au point du jour.

Cela est accompagné d'un double feu d'artifice, dont l'éclat est si vif, qu'on croiroit que les étoiles se détachent du ciel, & tombent avec fracas.

Je ne vous parle pas de l'étrange métamorphose qui a placé, jusque dans le Capitole, des Religieux de S. François, & qui a fait sortir une Rome toute nouvelle, des ruines même de l'ancienne, afin d'apprendre à l'Univers que le Christianisme est vraiment l'ouvrage de Dieu, & qu'il a subjugué les plus fameux Conquérans, pour s'établir dans le centre même de leurs possessions.

Si les nouveaux Romains ne vous paroissent pas belliqueux, c'est que leur Gou-

vernement actuel ne leur inſpire pas la valeur ; car ils ont le germe de toutes les vertus, & ils ſont auſſi braves Officiers que les autres, lorſqu'ils portent les armes ſous les ordres de quelque Puiſſance étrangere. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont beaucoup d'eſprit, une aptitude ſinguliere pour les Sciences, & qu'on croiroit qu'ils naiſſent Pantomimes, tant ils ſont expreſſifs dans leurs geſtès, dès leur enfance même.

Vous paſſerez enſuite à Naples, par la fameuſe voie Appienne, que ſon ancienneté rend malheureuſement aujourd'hui très-incommode, & vous arriverez à cette Parthénope, où repoſent les cendres de Virgile, ſur leſquelles on voit croître un laurier, qui ne peut être mieux placé.

D'un côté, le Mont Véſuve, de l'autre, les Champs Eliſées vous offriront des points de vue uniques; & après vous en être raſſaſié, vous vous trouverez environné d'une multitude de Napolitains vifs, ſpirituels, mais trop enclins au plaiſir & à la pareſſe,

pour être ce qu'ils pourroient être. Naples ſeroit une Ville enchantée, ſi l'on n'y rencontroit pas une foule de Plébéiens, qui ont l'air de malheureux & de brigands, ſans être ſouvent ni l'un ni l'autre.

Les Egliſes y ſont richement décorées, mais d'une architecture de mauvais goût, qui ne répond nullement à celle de Rome. Vous aurez un plaiſir ſingulier à parcourir les environs de cette Ville, délicieuſe pour ſes fruits, pour ſes perſpectives, pour ſa ſituation; & vous pénétrerez dans ces ſouterrains fameux, où la ville d'Ercolano fut jadis engloutie par une éruption du Mont Véſuve. Si, par haſard, il étoit en fureur, vous verriez ſortir de ſon ſein, des torrens de feu, qui ſe répandent majeſtueuſement dans la campagne. Portici vous offrira une collection de ce qu'on a tiré des débris d'Ercolano, & les environs de Pouzzoles, chantés par le Prince des Poëtes, vous inſpireront le goût de la Poéſie.

Il faut y aller une Enéide à la main, & confronter avec l'Antre de la Sybille

de Cumes, & avec l'Acheron, ce que Virgile en a dit.

Vous reviendrez par Caserte, le plus beau Château Royal qui soit en Europe, par ses décorations, par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs, dignes de l'ancienne Rome, & vous ferez une visite au Mont-Cassin, où l'esprit de S. Benoît subsiste depuis près de douze siecles, sans interruption, malgré les richesses immenses de ce superbe Monastere.

Florence, d'où sortirent les Beaux-Arts, & où leurs plus magnifiques chefs-d'œuvre sont en dépôt, vous présentera d'autres objets; vous y admirerez une Ville, qu'on ne devroit montrer que les Dimanches, selon la remarque d'un Portugais, tant elle est gentille, & joliment décorée: on y voit par-tout les traces de la splendeur & de l'élégance des Médicis, inscrits dans les Annales du Goût, comme les Restaurateurs des Beaux-Arts.

Livourne, Port de mer, aussi peuplé qu'avantageux à la Toscane; Pise, toujours

en possession d'avoir des Ecoles & des Hommes érudits en tout genre ; Sienne, renommée par la pureté de son air & de son langage, vous intéresseront tour-à-tour d'une façon singuliere. Parme, placée au milieu des plus fertiles pâturages, vous montrera un théâtre qui contient quatorze mille personnes, & où chacun entend tout ce qui ne se dit qu'à demi-voix ; & Plaisance vous paroîtra digne du nom qu'elle porte, comme un séjour qui, par sa position & son aménité, plaît singuliérement aux Voyageurs.

Vous n'oublierez pas Modene, comme la Patrie de l'illustre Muratori, & comme une Ville célebre par le nom qu'elle a donné à ses Princes.

Vous trouverez à Milan la seconde Eglise d'Italie, pour la grandeur & pour la beauté : plus de dix mille Statues de marbre décorent son extérieur, & elle seroit un chef-d'œuvre, si elle avoit un frontispice. La société des Habitans y est tout-à-fait agréable, depuis que les François en firent le

Siege. On y vit comme à Paris ; & tout, jusqu'à l'Hôpital, jusqu'au Cimetiere même de cette Ville, a un air de splendeur. La Bibliotheque Ambroisienne est intéressante pour les Curieux, & le Rit Ambroisien ne l'est pas moins pour un Ecclésiastique, surtout qui aime à connoître les usages de l'Eglise, ainsi que l'Antiquité.

Les Isles Borromées vous inviteront à les aller voir, par le récit qu'on vous en fera. Placées au milieu du lac le plus délicieux, elles offrent aux regards ce qu'il y a de plus magnifique & de plus riant dans les jardins.

Genes vous prouvera qu'elle est réellement superbe dans ses Eglises & dans ses Palais. On y remarque un Port fameux par son commerce & par la fréquentation des Etrangers ; on y voit un Doge qui change à peu près comme les Supérieurs des Communautés, & qui n'a guère plus d'autorité.

Enfin, Turin, la résidence d'une Cour que les Vertus habitent depuis long-temps,

vous charmera par la régularité de ses édifices, par la beauté de ses places, par l'alignement de ses rues, par l'esprit de ses Habitans; & ainsi, par-là, vous terminerez agréablement votre Voyage.

Je viens de faire le tour de l'Italie très-rapidement, & à peu de frais, comme vous voyez, afin de vous inviter à y venir réellement : d'ailleurs, avec un homme comme vous, il suffit d'esquisser les tableaux.

Je ne vous parle point de nos mœurs; elles n'y sont pas pires que chez les autres Peuples, quoiqu'en dise la malignité : elles varient seulement dans les nuances, selon la diversité des Gouvernemens; car le Romain ne ressemble point au Génois, ni le Vénitien au Napolitain; mais on peut dire de l'Italie, comme du Monde entier, qu'à quelque différence près, c'est ici comme là : *Un poco di bene, un poco di male.*

Je ne vous préviens point sur l'aménité des Italiens, non plus que sur leur amour

pour les Sciences & pour les Beaux-Arts ; c'eſt une choſe que vous connoîtrez bientôt lorſque vous les fréquenterez, & ſurtout vous plus que tout autre, avec qui l'on eſt charmé de converſer, & à qui l'on ſe fera toujours un plaiſir de dire qu'on eſt le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

J'ai profité d'un moment de loiſir, pour vous donner une idée de ma Patrie ; ce n'eſt qu'une peinture groſſiere, au lieu que, ſous une autre main, ce ſeroit une jolie miniature : le ſujet en valoit la peine ; mais mon pinceau n'eſt point aſſez délicat pour avoir pu l'exécuter.

*A Rome, ce 12 Novembre 1747.*



# EXTRAIT DES VOYAGES

*FAITS dans les Montagnes de la Suisse, par J. J. ROUSSEAU.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Habitans des hautes Montagnes.*

LES habitans des hautes montagnes ont une constitution forte & heureuse, grace aux avantages singuliers que leur situation leur donne pour le moral & pour le physique. Ils respirent un air assez calme & toujours froid, bien transparent, bien pur & bien rare. Leur pays fournit des plantes d'une grande vertu ; & l'abondance des troupeaux les met en état de se borner au lait & au fromage, pour toute nourriture. Ils sont robustes & froids comme les hommes du Nord;

mais ils ont les ſens plus fins. Leur ſang doit circuler avec lenteur, ne fût-ce qu'à cauſe de la légéreté de l'air qui preſſe moins les parois des vaiſſeaux; mais l'eſprit animal abonde chez eux, à cauſe de la vertu balſamique des plantes, qui ſe fait ſentir juſque dans le laitage, & qui parfume l'air pendant l'été. D'ailleurs, l'action d'un air toujours libre, & la pente des côteaux qui laiſſent échapper les eaux, ſuppriment toutes les cauſes qui pourroient les rendre trop flegmatiques. Ils ont donc l'avantage de la force & de la tranquillité, ſans déroger à la fineſſe des ſens & du jugement. Les cauſes morales, réunies avec les phyſiques, ſont pour eux un rempart invincible contre l'intempérie des paſſions. Ils ont une puberté très-tardive, & ne font qu'à l'hymen le ſacrifice de leur virginité.

## CHAPITRE II.

### *Influence du climat sur le Caractere des Peuples.*

Le ſeul aſpect des grands objets qui les frappent, contribue certainement à les priver d'idées laſcives ou tumultueuſes. De noires forêts de ſapins qui retentiſſent du cri des Aigles, le fracas des caſcades écumantes qui entraînent des maſſes de rochers dans les abymes, d'énormes troncs deſſéchés, qui tombent en pouſſiere, des cimes cachées ſous une voûte de glace éternelle, des lacs tranſparens, qui ajoutent à la majeſté du payſage, en doublant l'image des énormes ſommets qui les entourent : tout y eſt varié, quoique tranquille ; tout y eſt frappant, ſans mignardiſe dans les détails. C'eſt le ſanctuaire de la Nature ; ce ſont des pyramides dont la hauteur rend témoignage à la Puiſſance qui les créa. Leurs eſcarpemens & leurs ruines portent auſſi l'empreinte du

cahos, & ſemblent atteſter que le monde actuel a été rebâti ſur des ruines. Un ſpectacle ſi grand peut occuper ces peuples, & les rendre ſérieux. Je me doute bien que l'habitude les empêche d'y réfléchir; mais il eſt ſûr qu'ils en ont toujours une admiration implicite, & je les ai vu quelquefois s'en occuper.

En général, l'eſprit ſe monte au ton des objets qui le frappent; tout peuple prend des inclinations analogues au climat ſous lequel il vit. Entre cent peuples, je choiſis le Japonois pour exemple. Le gouvernement, les arts, les uſages, la Religion même, ſemblent les rapprocher des Chinois, qui ſont doux, menteurs & poltrons. Les Japonois, au contraire, ſont généreux, véhémens & cruels; ces deux peuples different préciſément comme les deux climats: celui de la Chine eſt tempéré & fertile; mais les Japonois ont ſur la tête un Ciel toujours troublé par l'ouragan & par le tonnerre. Le ſol ébranlé par les volcans, ne ceſſe de trembler & de mugir, tandis que les rivages

ſont tourmentés par les ſecouſſes d'une mer orageuſe.

---

## CHAPITRE III.

### *Peinture des Habitans des Montagnes de la Suiſſe.*

Me pardonnera-t-on de dire quelques mots ſur les habitans des montagnes que j'ai parcourues dans la Suiſſe, & particuliérement dans les cantons de Lucerne & d'Undervald? Ceux qui habitent dans la région la plus élevée, m'ont tous paru grands & robuſtes, & très-bien faits; j'en ai même vu dont la phyſionomie étoit très-intéreſſante. Ils ſont libres par la conſtitution du Gouvernement, & le ſeront peut-être toujours, graces à leur tempérance & leurs precipices. Toute leur occupation ſe réduit à conduire des troupeaux, & à faire du fromage : les jours de Fêtes ſe paſſent à chaſſer, à ſauter & à gravir. Le laitage fait leur unique nourriture pendant l'été;

ils mangent rarement du pain, presque jamais de viande, & ne connoissent pas le vin : aussi ont-ils le teint très-frais & très-vermeil. Ils sont très-chastes, & passent des saisons entieres sans voir leurs femmes, qui se tiennent dans des Vallées plus tempérées & plus basses.

Ils méconnoissent toute priorité de rang & de naissance : ils s'étonnent à la vue des étrangers, les reçoivent humainement, & ne les caressent pas. Leurs enfans sont très-gais & très-remuans ; ce qui vient de ce qu'on les éleve hors de la contrainte : on les voit folâtrer avec des hommes de trente ans, qui ne dédaignent pas de se prêter à leurs jeux.

Ils paroissent sentir la beauté des grands objets qui les environnent ; ils m'en ont fait admirer quelques-uns ; & je me souviens que l'un d'eux me demandoit, d'un ton très-satisfait, si mon pays produisoit des sapins aussi beaux que ceux du sien ? Ils ont une connoissance météorologique assez étendue, & sçavent prévoir le temps.

On

On ne connut jamais parmi eux ni le vol, ni l'homicide, ni l'adultere; les exercices de Religion se font presque tous en commun. J'ai vu l'habitant le plus haut élevé du mont Pilate, sortir de sa cabane, à nuit close, & se servir d'une espece de porte-voix pour exhorter ses camarades à la priere; toutes les cabanes lui répondirent par des acclamations, & le Nom de Dieu retentit cent & cent fois dans les rochers. Aussitôt que ce cri fut cessé, le silence le plus profond regna sur la montagne. Ce pontife rustique eût fait un discours éloquent, qu'il ne m'auroit pas plus édifié.

Tous ces Montagnards sont heureux, & méritent de l'être. Innocence & liberté, voilà ce qui leur donne tant d'attachement pour les antres sauvages, & pour les sommets de neige & de glace. Ils sont contens de leur sort, & méprisent les habitans de la plaine, qu'ils croient surpasser en raison & en mérite, autant qu'ils l'emportent en élévation sur l'horizon. Cet or-

gueil eſt bien pardonnable à des hommes qui ſçavent honorer ce titre, & qui s'en contentent. Leur félicité ſera conſtante & ſolide comme les monts ſur leſquels ils habitent, parce qu'elle a été préparée des mains de la Nature. La ſtructure de la terre, & les qualités de l'air ſemblent concourir à deſſein pour les rendre heureux. On diroit que l'élévation qui les approche du Ciel, les met plus à portée d'en recueillir les faveurs; c'eſt d'eux que Virgile auroit pu dire:

*. . . . . . . . . . . . . extrema per illos*
*Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.*

---

## CHAPITRE IV.

### *Deſcription du Pays du Valais.*

Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'eus plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver,

& j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades, m'inondoient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois en sortant d'un goufre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré. A côté d'une caverne on trouvoit des maisons: on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés: la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en

oppoſition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu ſous divers aſpects. Au Levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au Nord, les glaces de l'hiver; elle réuniſſoit toutes les ſaiſons dans le même inſtant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires ſur le même ſol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plantes & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illuſions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairés, le clair-obſcur du Soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en réſultoit le matin & le ſoir: vous aurez quelqu'idée des ſcenes continuelles qui ne ceſſent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offerte en un vrai théâtre; car la perſpective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois, & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'arrivai ſur les montagnes les moins élevées, & je parcourus enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un ſéjour plus ſerein, d'où l'on voit, dans la ſaiſon, le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi.

---

## CHAPITRE V.

### *Réflexions Philoſophiques ſur le Séjour des Montagnes.*

Ce fut-là que je démêlai ſenſiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-temps. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt plus pur & plus ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légé-

reté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les méditations y prennent, je ne sçais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sçais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres; & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser: tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce; & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeur, pût tenir contre un séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes, ne soient pas

un des grands remedes de la Médecine & de la Morale.

*Qui non palazzi, non theatro, o loggia;*
*Ma'n lor vece un abete, un faggio, un pino,*
*Tra l'erba verde, e'l bel Monte vicino,*
*Levan di terra al ciel nostr' intellete.*

« Il n'y a ici ni palais, ni theâtre, ni
» portique; mais un hêtre, un pin, la ver-
» dure des vallées, le voisinage d'une
» montagne, tout éleve l'ame jusqu'au
» Ciel. »

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelqu'idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles, le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'observer, en quelque sorte, une autre nature, & de se trouver dans un nouveau monde; tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente

encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paroissent moins que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile; l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir. Enfin, le spectacle a je ne sçais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit & les sens : on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sçait plus où l'on est.

## CHAPITRE VI.

### *Mœurs des Valaisains.*

J'aurois passé tout le temps de mon Voyage dans le seul enchantement du Paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des Habitans. Vous trouverez dans ma Description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, &

de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaiſirs : mais ce que je n'ai pu vous peindre, & qu'on ne peut guere imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zèle hoſpitalier pour tous les Etrangers que le haſard ou la curioſité conduiſent parmi eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne, & qui ne marchois qu'à l'aide d'un Conducteur.

Quand j'arrivois le ſoir dans un Hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon, que j'étois embarraſſé du choix; & celui qui obtenoit la préférence, en paroiſſoit ſi content, que, la premiere fois, je pris cette ardeur pour de l'avidité; mais je fus bien étonné quand, après en avoir uſé chez mon Hôte à peu près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a été par-tout de même : ainſi, c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, qu'à ſa vivacité j'avois pris

pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que, dans tout le Voyage, je n'ai pu trouver à placer un patagon, ( écu du Pays ). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un Pays où les Maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun Mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais; mais c'est pour cela que les Habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le Cultivateur Montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront plus pauvres : ils ont la sagesse de le sentir, & il y a, dans le Pays, des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les Passagers, & j'avois peine à

concilier, dans un même peuple, des manieres si différentes. Un Valaisain m'en expliqua la raison. Dans la Vallée, me dit-il, les Etrangers qui passent, sont des Marchands & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain : il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres ; mais ici, où nulle affaire n'appelle les Etrangers, nous sommes surs que leur Voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des Hôtes qui nous viennent, parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avisent d'en profiter.... Eh ! je le crois, lui dis-je : que feroit-on chez un Peuple qui vit pour vivre, non pour gagner, ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être ! j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose, pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit de plus agréable

dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux, ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux Etrangers, comme pour les avertir de la présence d'un Maître dont on dépend, au moins en cela. Si je ne disois rien, *ils supposoient* que je voulois vivre à leur maniere : je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement.

Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir sçu que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions Freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux, comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir.

Ils en usent entr'eux avec la même simplicité : les Enfans en âge de raison sont les égaux de leurs Peres ; les Domestiques s'asseyent à table avec leurs Maîtres. La même liberté regne dans les maisons & dans la République, & la famille est l'image de l'Etat.

---

## CHAPITRE VII.

### *Leurs Repas.*

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais, quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un Homme & un Suisse n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force point. J'ai toujours remarqué que les gens

faux sont sobres, & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un Homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivresse; mais il faut sçavoir s'arrêter, & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guere possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisains, des vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le Sage, & à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage, qui ne me gênoit guere moins, c'étoit de voir, même chez des Magistrats, la Femme & les Filles de la maison, debout derriere ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie françoise se seroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisaines, des servantes

même rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire ; elles ſont jolies, puiſqu'elles m'ont paru telles : des yeux accoutumés à vous voir, ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages du Pays où je vis, que ceux de la galanterie, je recevois leurs ſervices en ſilence, avec autant de gravité que Dom Guichotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois, en ſouriant, les grandes barbes & l'air groſſier des Convives, au teint éblouiſſant de ces jeunes Beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne me rendoit que plus agréables.

Je remarquerai un grand défaut dans l'habillement des Valaiſaines : c'eſt d'avoir des corps de robes ſi élevés par derriere, qu'elles en paroiſſent boſſues. Cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coiffures noires, & le reſte de leur ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance.

## CHAPITRE VIII.

*Leurs Talens & leurs Occupations.*

Je me souviens d'avoir vu, dans ma jeunesse, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable, & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations, dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des Propriétaires, offrent à la fois aux nombreux Habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la Société. Ces heureux Paysans, tous à leur aise, francs de taille, d'impôts, de Subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse, à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver,

ſur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun, renfermé bien chaudement, avec ſa nombreuſe famille, dans ſa jolie & propre maiſon de bois, qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amuſans, qui chaſſent l'ennui de ſon aſile, & ajoutent à ſon bien-être. Jamais Menuiſier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profeſſion, n'entra dans le Pays: tous le ſont pour eux-mêmes, aucun ne l'eſt pour autrui. Dans la multitude de meubles commodes, & même élégans, qui compoſent leurs ménages, & parent leurs logemens, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du Maître. Il leur reſte encore du loiſir pour inventer mille inſtrumens divers d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux Etrangers, dont pluſieurs même parviennent juſqu'à Paris, entr'autres, ces petites horloges de bois, qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font auſſi de fer: ils font même des montres; & ce qui paroît incroyable, chacun réunit

à lui ſeul toutes les profeſſions diverſes dans leſquelles ſe ſubdiviſe l'horlogerie, & fait tous ſes outils lui-même.

Ce n'eſt pas tout : ils ont des livres utiles, & ſont paſſablement inſtruits ; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit. Ils font des ſyphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires. Leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpece. *Vous prendriez le* poële d'un payſan pour un attelier de mécanique, & pour un Cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſçavent peu deſſiner, peindre, chiffrer; la plupart jouent de la flûte, pluſieurs ont un peu de muſique, & chantent juſte. Ces arts ne leurs ſont point enſeignés par des Maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vu ſçavoir la muſique, l'un me *diſoit* l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin; quelques-uns croyoient l'avoir toujours ſçue. Un de leurs plus fréquens amuſemens, eſt

de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les Pſeaumes à quatre parties ; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes ruſtiques l'harmonie forte & mâle de Goudimet, depuis ſi long-temps oubliée de nos ſçavans Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire : je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe, en ces hommes ſinguliers, un mélange étonnant de fineſſe & de ſimplicité, qu'on croiroit preſqu'incompatible, & que je n'ai plus obſervé nulle part : du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leur caractere. Aujourdhui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il eſt ſur la route du mien !

# LETTRE

## DE

## M. GODIN DES ODONAIS,

## A

## M. DE LA CONDAMINE.

*Saint-Amand, Berry, 28 Juillet 1773.*

MONSIEUR,

Vous me demandez une relation du Voyage de mon Epouse par le fleuve des Amazones, la même route que j'ai suivie auprès de vous. Les bruits confus qui vous sont parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, & dont elle seule de huit personnes est échappée, augmentent votre curiosité. J'avois résolu de n'en parler

jamais tant le souvenir m'en est douloureux; mais le titre de votre ancien Compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui me regarde, & les marques d'amitié que vous me donnez, ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Nous débarquâmes à la Rochelle le 26 Juin dernier (1773), après soixante-cinq jours de traversée, ayant appareillé de Cayenne le 21 Avril. A notre arrivée, je m'informai de vous, & j'appris avec déplaisir que vous n'y étiez plus depuis quatre à cinq mois. Ma femme & moi vous donnâmes des larmes, que nous avons essuyées avec toute la joie possible, en reconnoissant qu'à la Rochelle, on lit moins les Journaux Littéraires, & les nouvelles des Académies, que les Gazettes de Commerce. Recevez, Monsieur, notre félicitation, ainsi que Madame de la Condamine, à qui nous vous prions de faire agréer nos respects.

Vous vous souviendrez que la derniere

fois que j'eus l'honneur de vous voir, en 1742, lorsque vous partîtes de Quito, je vous dis que je comptois prendre la même route que vous alliez suivre, celle du fleuve des Amazones, soit par le désir que j'avois de connoître cette route, que pour procurer à mon épouse la voie la plus commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre, dans un pays de montagnes, où les mules sont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, dans le cours de votre navigation, de donner avis dans les Missions Espagnoles & Portugaises établies sur ses bords, qu'un de vos camarades devoit vous suivre; & ils n'en avoient pas perdu le souvenir plusieurs années après votre départ. Mon épouse désiroit beaucoup de venir en France; mais ses grossesses fréquentes ne me permettoient pas de l'exposer, pendant les premieres années, aux fatigues d'un si long Voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nouvelle de la mort de mon pere; & voyant qu'il m'étoit indispensable de mettre

ordre à des affaires de famille, je résolus de me rendre à Cayenne seul, en descendant le fleuve, & de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme. Je partis en Mars 1749, de la Province de Quito, laissant mon épouse grosse. J'arrivai en Avril 1750 à Cayenne. J'écrivis aussitôt à M. Rouillé, alors Ministre de la Marine, & le priai de m'obtenir des passeports & des recommandations de la Cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma famille, & l'amener par la même route. Un autre que vous, Monsieur, seroit surpris que j'aye entrepris si lestement un Voyage de quinze cents lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous sçavez que dans ce pays-là les Voyages exigent moins d'appareil qu'en Europe. Ceux que j'avois faits depuis douze ans, en reconnoissant le terrain de la Meridienne de Quitto, en posant des signaux sur les plus hautes montagnes, en allant & revenant de Carthagene, m'avoient aguerri Je profitai de cette occasion pour

envoyer plusieurs morceaux d'Histoire Naturelle au Jardin du Cabinet du Roi, entr'autres la graine de Salse-Pareille, la Butua dans ses cinq especes, & une Grammaire imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faisois présent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponse. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'apprîs que Sa Majesté trouvoit bon que MM. les Gouverneurs & Intendans de Cayenne me donnassent des recommandations pour le Gouvernement du Para. Je vous écrivis alors, Monsieur, & vous eûtes la bonté de solliciter mes passe-ports. Vous m'envoyâtes aussi une Lettre de recommandation de M. le Commandeur de la Cerda, Ministre de Portugal en France, pour le Gouverneur du Para, & une Lettre de M. l'Abbé de la Ville, qui vous marquoit que mes Passeports étoient expédiés à Lisbonne, & envoyés au Para. J'en demandai des nouvelles au Gouverneur de cette Place, qui me répondit n'en avoir aucune connoissance. Je répétai mes lettres à M. Rouillé, qui me

ne ſe trouva plus dans le Miniſtere. Depuis ce temps, j'ai ſollicité quatre, cinq & ſix fois chaque année, pour avoir les paſſe-ports, & toujours infructueuſement. Plusieurs de mes lettres ont été perdues ou interceptées pendant la guerre. Je n'en puis douter, puiſque vous avez ceſſé de recevoir les miennes, quoique j'aye continué de vous écrire. Enfin, ayant oui dire que M. le Comte d'Hérouville avoit la confiance de M. le Duc de Choiſeul, je m'aviſai en 1765, d'écrire au premier ſans avoir l'honneur d'en être connu. Je lui marquois en peu de mots qui j'étois, & le ſupppliois d'intercéder pour moi auprès de M. de Choiſeul, au ſujet des paſſe-ports. Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce Seigneur, le ſuccès de ma démarche; puiſque le dixieme mois, à compter de la date de ma lettre à M. le Comte d'Hérouville, je vis arriver à Cayenne une galiote pontée, armée au Para, par ordre du Roi de Portugal, avec un équipage de trente rameurs, & commandée par un Capitaine

de la Garnison de Para, chargé de m'y conduire, & du Para, en remontant le fleuve, jusqu'au premier Etablissement Espagnol, pour y attendre mon retour, & me ramener à Cayenne avec ma famille : le tout aux frais de Sa Majesté très-Fidelle ; générosité vraiment royale & peu commune même parmi les Souverains. Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de Novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapok (*), où je résidois. Je tombai malade, & même assez dangereusement. M. de Rebello, Chevalier de l'Ordre de Christ, & Commandant de la galiote, eut la complaisance de m'attendre six semaines. Voyant que je n'étois pas en état de m'embarquer, & craignant d'abuser de la patience de cet Officier, je le priai de se mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un que je chargerois de mes lettres, & de tenir ma place pour soigner ma famille au retour.

(*) Fort sur la riviere du même nom, à trente lieues au sud de la Ville de Cayenne.

Je jettai les yeux ſur Triſtan d'Orcaſval, que je connoiſſois depuis long-temps, & que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont je le chargeois, contenoit des ordres du Pere Général des Jéſuites au Provincial de Quito & au Supérieur des Miſſions de Maïnas, de faire fournir les canots & équipages néceſſaires pour le Voyage de mon épouſe. La commiſſion dont je chargeois Triſtan, étoit uniquement de porter ces lettres au Supérieur réſident à la Laguna, Chef-lieu des Miſſions Eſpagnoles de Maïnas, que je priois de faire tenir mes lettres à Riobamba, afin que mon épouſe fût avertie de l'armement fait par ordre du Roi de Portugal, à la recommandation du Roi de France, pour la conduire à Cayenne. Triſtan n'avoit d'autre choſe à faire, ſinon d'attendre à la Laguna la réponſe de Riobamba. Il partit du Poſte d'Oyapok, ſur le bâtiment Portugais, le 24 Janvier 1766. Il arriva à Lorèto, premier Etabliſſement Eſpagnol dans le haut du fleuve, au mois de Juillet

ou d'Août de la même année. Lorèto est une Mission nouvellement fondée au-dessous de celle de Pévas, & qui ne l'étoit pas encore lorsque vous descendîtes la riviere en 1743, ni même lorsque je suivis la même route en 1749, non plus que la Mission de Tavatinga, que les Portugais ont aussi depuis fondée au-dessus de Sanpablo, qui étoit leur dernier Etablissement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il seroit bon d'avoir sous les yeux la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone, ou celle de la Province de Quito, insérée dans votre Journal Historique du Voyage à l'Equateur. L'Officier Portugais, M. de Rebello, après avoir débarqué Tristan à Lorèto, revint à Tavatinga, suivant les ordres qu'il avoit reçus d'y attendre l'arrivée de Mad. Godin; & Tristan, au lieu de se rendre à la Laguna, Chef-lieu des Missions Espagnoles, & d'y remettre mes lettres au Supérieur, ayant rencontré à Lorèto un Missionnaire Jésuite, Espagnol, nommé le Pere Xesquen, qui retournoit à Quito, lui remit le paquet

de lettres par une bévue impardonnable, & qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet étoit adressé à la Laguna, à quelques journées de distance du lieu où se trouvoit Tristan : il l'envoye à près de cinq cents lieues plus loin, au-delà de la Cordilliere (*), & il reste dans les Missions Portugaises à faire le commerce. Remarquez qu'outre divers effets dont je l'avois chargé pour m'en procurer le débit, je lui avois remis plus que suffisamment de quoi subvenir aux dépenses du Voyage dans les Missions d'Espagne. Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit vague se répandit dans la Province de Quito, & parvint jusqu'à Madame Godin, qu'il étoit venu non-seulement des lettres pour elle, qui avoient été remises à un pere Jésuite, mais qu'il étoit arrivé, dans les Missions les plus hautes de Portugal, une barque armée par ordre de Sa Majesté Portugaise,

(*) La chaîne de hautes montagnes, connues sous le nom de *Cordilliere des Andes*, qui traverse toute l'Amérique méridionale du nord au sud.

pour la transporter à Cayenne. Son frere, Religieux de Saint-Augustin, conjointement avec le Pere Férol, Provincial de l'Ordre de Saint-Dominique, firent de grandes instances au Provincial des Jésuites pour recouvrer ces lettres. Le Jésuite comparut, & dit les avoir remises à un autre; celui-ci se disculpa de la même maniere, sur ce qu'il en avoit chargé un troisieme; mais quelques diligences qu'on pût faire, le paquet n'a jamais paru. Je vous laisse à penser l'inquiétude où se trouva ma femme, sans sçavoir le parti qu'elle avoit à prendre. On parloit diversement dans le pays, de cet armement; les uns y ajoutoient foi, les autres doutoient de sa réalité. Se déterminer à faire une si longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans aucune certitude; c'étoit mettre tout au hasard. Enfin, pour sçavoir à quoi s'en tenir, Mad. Godin résolut d'envoyer aux Missions un Negre d'une fidélité éprouvée. Le Negre part avec quelques Indiens de compagnie; &

après avoir fait une partie du chemin, il est arrêté & obligé de revenir chez sa Maîtresse, qui l'expédia une seconde fois avec de nouveaux ordres & de plus grandes précautions. Le Negre retourne, surmonte les obstacles, arrive à Lorèto, voit Tristan, & lui parle; il revient avec la nouvelle que l'armement du Roi de Portugal étoit certain, & que Tristan étoit à Lorèto. Madame Godin se détermina pour lors à se mettre en chemin; elle vendit ce qu'elle put de ses meubles, laissa le reste, ainsi que sa Maison de Riobamba, le Jardin & Terres de Guaslen; un autre Bien entre Galté & Maguazo, à son beau-frere. On peut juger du long temps qui s'écoula depuis le mois de Septembre 1766, que les lettres furent remises au Jésuite, par le temps qu'exigerent le Voyage de ce Pere à Quito, les recherches pour retrouver le paquet passé de main en main, l'éclaircissement des bruits répandus dans la Province de Quito, & parvenus à Mad. Godin à Riobamba, ses incertitudes, les deux Voyages de son Negre à Lorèto, son

retour à Riobamba, la vente des effets d'une maison, & les préparatifs d'un si long Voyage; aussi ne put-elle partir de Riobamba, quarante lieues au Sud de Quito, que le premier Octobre 1769.

Le bruit de l'Armement Portugais s'étoit entendu jusqu'à Guayaquit & sur les bords de la mer du Sud, puisque le sieur R...., soi-disant Médecin François, qui revenoit du Haut-Pérou, & alloit à Panama ou Porto-Bello, chercher un embarquement pour passer à Saint-Domingue ou à la Martinique, ou du moins à la Havane, & de-là en Europe, ayant fait échelle dans le Golfe de Guyaquit, à la pointe Sainte-Helene, apprit qu'une Dame de Riobamba se disposoit à partir pour le fleuve des Amazones, & s'y embarquer sur un bâtiment armé par ordre du Roi de Portugal, pour la conduire à Cayenne. Il changea aussitôt de route, monta la Riviere de Guyaquit, & vint à Riobamba, demander à Madame Godin qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui promettant qu'il veil-

leroit sur sa santé ; & auroit pour elle toutes sortes d'attentions. Elle lui répondit d'abord qu'elle ne pouvoit pas disposer du bâtiment qui étoit venu la chercher. Le sieur R.... eut recours aux deux freres de Mad. Godin, qui firent tant d'instances à leur sœur, en lui représentant qu'un Médecin pouvoit lui être utile dans une si longue route, qu'elle consentit à l'admettre dans sa compagnie. Ses deux freres, qui partoient aussi pour l'Europe, ne balancerent pas à à suivre leur sœur, pour se rendre plus promptement, l'un à Rome où les affaires de son Ordre l'appelloient, l'autre en Espagne, pour ses affaires particulieres. Celui-ci amenoit un fils de neuf à dix ans, qu'il vouloit faire élever en France. M. de Grandmaison, mon beau-pere, avoit déjà pris les devants, pour tout disposer sur la route de sa fille, jusqu'au lieu de l'embarquement au-delà de la grande Cordeliere. Il se trouva d'abord des difficultés de la part du Président & Capitaine-Général de la Province de Quito. Vous sçavez, Monsieur,

que la voie de l'Amazone est défendue par le Roi d'Espagne ; mais les difficultés furent bientôt levées. J'avois apporté à mon retour de Carthagene, où j'avois été envoyé en 1740, pour les affaires de notre Compagnie, un passe-port du Vice-Roi de Santa-Fé, Dom Sébastien de Eslava, qui nous laissoit la liberté de prendre la route qui nous paroîtroit la plus convenable ; aussi le Gouverneur Espagnol de la Province de Maïnas & d'Omagnas, prévenu de l'arrivée de mon épouse, eut la politesse d'envoyer à sa rencontre un canot avec des rafraîchissemens, comme fruits, laitage, &c. qui l'atteignit à peu de distance de la peuplade d'Omagnas ; mais quelles traverses, quelles horreurs devoient précéder cet heureux moment ! Elle partit de Riobamba, lieu de sa résidence, avec son escorte, le premier Octobre 1769 ; ils arriverent à Canélos, lieu de l'embarquement, sur la petite riviere de Bobonasa, qui tombe dans celle de Pastasa, & celle-ci dans l'Amazone. M. de Gramaison

qui les précéda d'environ un mois, avoit trouvé le village de Canélos peuplé de ses habitans, & s'étoit aussitôt embarqué pour continuer sa route, & prévenir des équipages à l'arrivée de sa fille dans tous les lieux de son passage. Comme il la sçavoit bien accompagnée de ses freres, d'un Médecin, de son Negre & de trois domestiques, mulâtresses ou Indiennes, il avoit continué sa route jusqu'aux Missions Portugaises. Dans cet intervalle, une épidemie de petite vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, & plus funeste aux Indiens, que la peste, qu'ils ne connoissent pas, ne l'est au Levant, avoit fait déserter tous les habitans du village de Canélos, qui avoient vu mourir ceux que ce mal avoit attaqué les premiers; les autres s'étoient dispersés au loin dans les bois, ou chacun d'eux avoit son abattis; c'est leur maison de campagne. Ma femme étoit partie avec une escorte de trente-un Indiens, pour la porter elle & son bagage. Vous sçavez que le chemin, le même

qu'avoit pris Dom Pedro Maldonado, aussi parti de Riobamba pour se rendre à la Laguna, où vous vous étiez donné rendez-vous; que ce chemin, dis-je, n'est pas praticable, même pour des mulets; que les hommes en état de marcher le font à pied, & que les autres se font porter. Les Indiens que Madame Godin avoit amenés, & qui étoient payés d'avance, suivant la mauvaise coutume du Pays, à laquelle la méfiance quelquefois bien fondée de ces malheureux, a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air, soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avoient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de si bonnes raisons pour leur désertion; vous sçavez, Monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés sur nos montagnes, sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvoit prendre ma femme en cette circonstance? Quand il lui eût été possible de rebrousser chemin,

le désir d'aller joindre cette barque disposée pour la recevoir par ordre de deux Souverains, celui de revoir un époux après vingt ans d'absence, lui firent braver tous les obstacles dans l'extrémité où elle se voyoit réduite.

Il ne restoit plus dans le Village que deux Indiens échappés à la contagion; ils étoient sans canot. Ils promirent de lui en faire un, & de la conduire à la Mission d'Andoas, environ douze journées plus bas, en descendant la riviere de Bobonasa, distance qu'on peut estimer de cent quarante à cent cinquante lieues. Elle les paya d'avance: le canot achevé, ils partent tous de Canélos; ils naviguent deux jours; on s'arrête pour passer la nuit. Le lendemain matin, les deux Indiens avoient disparu; la troupe infortunée se rembarque sans guide, & la premiere journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot arrêté dans un petit Port voisin d'un Carbet (*). Ils trouvent

(*) C'est le nom que l'on donne, dans nos

un Indien convalescent, qui consentit d'aller avec eux, & de tenir le gouvernail. Le troisieme jour, voulant ramasser le chapeau du sieur R...., qui étoit tombé à l'eau, l'Indien y tombe lui-même; il n'a pas la force de gagner le bord, & se noye. Voilà le canot dénué de gouvernail, & conduit par des gens qui ignoroient la moindre manœuvre : aussi fut-il bientôt inondé; ce qui les obligea de mettre à terre, & d'y faire un Carbet. Ils n'étoient plus qu'à cinq ou six journées d'Andoas. Le sieur R.... s'offrit à y aller, & partit avec un autre François de sa compagnie, & le fidele Negre de Madame Godin, qu'elle leur donna pour les aider. Le sieur R..... eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à mon épouse de n'avoir pas envoyé aussi un des ses freres avec le sieur R.... chercher du

Colonies des Isles & en Canada, aux Feuillées qui servent d'habitations aux Sauvages, & d'abri aux Voyageurs. Les Espagnols leur donnent le nom de *Ranche*.

secours à Andoas ; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'avoient voulu se rembarquer dans le cànot après l'accident qui leur étoit arrivé. Le sieur R.... avoit promis, en partant, à Madame Godin & à ses freres, que, sous quinze jours, ils recevroient un canot & des Indiens. Au lieu de quinze, ils en attendirent vingt-cinq; & ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau sur lequel ils se mirent avec quelques vivres & effets. Ce radeau, mal conduit aussi, heurta contre une branche submergée, & tourna. Effets perdus, & tout le monde à l'eau. Personne ne périt, graces au peu de largeur de la riviere en cet endroit. Madame Godin, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses freres. Réduits à une situation encore plus triste que la premiere, ils résolurent tous de suivre à pied le bord de la riviere. Quelle entreprise! Vous sçavez, Monsieur, que les bords de ces rivieres sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes & d'arbustes, où l'on ne peut se

faire jour que la ſerpe à la main ; en perdant beaucoup de temps. Ils retournent à leur Carbet, prennent les vivres qu'ils y avoient laiſſés, & ſe mettent en route à pied. Ils s'apperçoivent, en ſuivant le bord de la riviere, que ſes ſinuoſités alongent beaucoup leur chemin : ils entrent dans le bois pour les éviter, &, peu de jours après, ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois ſi incommode pour ceux même qui y ſont faits, bleſſés aux pieds par les ronces & les épines, leurs vivres finis, preſſés par la ſoif, ils n'avoient d'autres reſſources que quelques graines, fruits ſauvages, & choux palmiſtes. Enfin, épuiſés par la faim, l'altération, la laſſitude, les forces leur manquent, ils ſuccombent, ils s'aſſeyent, & ne peuvent plus ſe relever. Là ils attendent leurs derniers momens : en trois ou quatre jours, ils expirent l'un après l'autre. Madame Godin, étendue à côté de ſes freres & de ces autres cadavres, reſta deux fois vingt-quatre heures étourdie,

égarée, anéantie, & cependant tourmentée d'une ſoif ardente. Enfin, la Providence, qui vouloit la conſerver, lui donna le courage & la force de ſe traîner, & d'aller chercher le ſalut qui l'attendoit. Elle ſe trouvoit ſans chauſſure, demi-nue : deux mantilles & une chemiſe en lambeaux par les ronces, la couvroient à peine. Elle coupa les ſouliers de ſes freres, & s'en attacha les ſemelles aux pieds. Ce fut à peu près du 25 au 30 *Décembre 1769*, que cette troupe infortunée périt au nombre de ſept. J'en juge par des dates poſtérieures, bien conſtatées ; & ſur ce que la ſeule victime, échappée à la mort, m'a dit que ce fut neuf jours après avoir quitté le lieu où elle avoit vu ſes freres & ſes domeſtiques rendre les derniers ſoupirs, qu'elle parvint au bord du Bobonaſa. Il eſt fort vraiſemblable que ce temps lui parut très-long. Comment, dans cet état d'épuiſement & de diſette, une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conſerver ſa vie, ne fût-ce que

quatre jours ? Elle m'a assuré qu'elle a été seule dans le bois dix jours, dont deux à côté de ses freres, attendant elle-même son dernier moment, & les autres huit, à se traîner çà & là. Le souvenir du long & affreux spectacle dont elle avoit été témoin, l'horreur de la solitude & de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, frayeur que chaque instant devoit redoubler, firent sur elle une telle impression, que ses cheveux blanchirent. Le deuxieme jour de sa marche, qui ne pouvoit pas être considérable, elle trouva de l'eau, &, les jours suivans, quelques fruits sauvages & quelques œufs verts qu'elle ne connoissoit pas, mais que j'ai reconnus, par la description qu'elle m'en a faite, pour des œufs de perdrix (*). A peine elle pouvoit avaler, tant l'œsophage s'étoit rétréci par la privation des alimens. Ceux que le hasard lui faisoient rencontrer,

(*) C'est du moins le nom que donnent les Espagnols à ce gibier, assez commun dans le pays chaud de l'Amérique.

ſuffirent pour ſubſtanter ſon ſquelette. Il étoit temps que le ſecours qui lui étoit réſervé parût.

Si vous liſiez dans un Roman, qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une riviere, retirée à demi-noyée, s'enfonce dans un bois elle huitieme, ſans route, & y marche pluſieurs ſemaines, ſe perd, ſouffre la faim, la ſoif, la fatigue, juſqu'à l'épuiſement, voit expirer ſes deux freres beaucoup plus robuſtes qu'elle, un neveu à peine ſorti de l'enfance, trois jeunes femmes, ſes domeſtiques, un jeune valet du Médecin qui avoit pris les devans; qu'elle ſurvit à cette cataſtrophe; qu'elle reſte ſeule deux jours & deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres & beaucoup de ſerpens très-dangereux (*), ſans

(*) J'ai vu, dans ces quartiers, des onces, ſorte de tigre noir la plus féroce. Il y a auſſi, en ſerpens, des eſpeces les plus venimeuſes, telle que le ſerpent à ſonnette, celui que les Eſpagnols

avoir jamais rencontré un ſeul de ces animaux; qu'elle ſe releve, ſe met en chemin, couverte de lambeaux, errante dans un bois ſans route, juſqu'au huitieme jour qu'elle ſe retrouva ſur le bord du Bobonaſa; vous accuſeriez l'Auteur du Roman de manquer à la vraiſemblance; mais un Hiſtorien ne doit à ſon Lecteur que la ſimple vérité. Elle eſt atteſtée par les Lettres originales, que j'ai entre les mains, de pluſieurs *Miſſionnaires* de l'Amazone, qui ont pris part à ce triſte événement, dont je n'ai eu d'ailleurs que trop de preuves, comme vous le verrez par la ſuite de ce récit. Ces malheurs ne feroient point arrivés, ſi Triſtan n'eût pas été un commiſſionnaire infidele. Si, au lieu de s'arrêter à Lorèto, il avoit porté mes lettres au Supérieur à la Laguna, mon épouſe eût trouvé, comme ſon pere, le Village de Canélos peuplé d'Indiens, & un canot prêt pour continuer ſa route.

nomment *Corat*, & le fameux Balalao, qu'on nomme à Cayenne *Serpent Grage.*

Ce fut donc le huit ou neuvieme jour, ſuivant le compte de Madame Godin, qu'après avoit quitté le lieu de la ſcene funeſte, elle ſe retrouva ſur les bords du Bobonaſa à la pointe du jour, elle entendit du bruit à environ deux cents pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord ſe renfoncer dans le bois; mais faiſant réflexion que rien ne pouvoit lui arriver de pis que ſon état actuel, & qu'elle n'avoit par conſéquent rien à craindre, elle gagna le bord, & vit deux Indiens qui pouſſoient un canot à l'eau. Il eſt d'uſage, lorſqu'on met à terre pour faire nuit, d'échouer en tout ou partie les canots, pour éviter les accidens. Et en effet, un canot à flot pendant la nuit, & dont l'amarre caſſeroit, s'en iroit à la dérive; & que deviendroient ceux qui dorment tranquillement à terre? Les Indiens apperçurent de leur côté Madame Godin, & vinrent à elle. Elle les conjura de la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-temps de Canélos avec leurs

femmes pour fuir la contagion de la petite vérole, venoient d'un abattis qu'ils avoient au loin, & descendoient à Andoas. Ils reçurent mon épouse avec des témoignages d'affection, la soignerent & la conduisirent à ce Village. Elle auroit pu s'arrêter quelques jours, pour se reposer, & l'on peut juger qu'elle en avoit grand besoin; mais indignée du procédé du Missionnaire à la merci duquel elle se trouvoit livrée, & avec lequel, pour cette raison même, elle se vit obligée de dissimuler, elle ne voulut pas prolonger son séjour à Andoas, & n'y eût pas même passé la nuit, si elle eût dépendu d'elle.

Il venoit d'arriver une grande révolution dans les Missions de l'Amérique Espagnole, dépendantes de Lima, de Quito, de Charcas & du Paraguay, desservies & fondées par les Jésuites, depuis un & deux siecles. Un ordre imprévu de la Cour de Madrid, les avoit expulsés de tous leurs Colleges & de leurs Missions. Ils avoient tous été arrêtés, embarqués & envoyés

dans l'Etat du Pape. Cet événement n'avoit pas causé plus de trouble que n'eût fait le changement d'un Vicaire de village. Les Jesuites avoient été remplacés par des Prêtres séculiers. Tel étoit celui qui remplissoit les fonctions des Missionnaires à Andoas, & dont je cherche à oublier le nom. Madame Godin, dénuée de tout, & ne sçachant comment témoigner sa reconnoissance aux deux Indiens qui lui avoient sauvé la vie, se souvint qu'elle avoit au col, suivant l'usage du pays, deux chaînes d'or du poids d'environ quatre onces ; elle en donna une à chaque Indien, qui crut voir les Cieux ouverts ; mais le Missionnaire, en sa présence même, s'empara des deux chaînes, & les remplaça en donnant aux Indiens trois ou quatre aunes de cette grosse toile de coton fort claire, que vous sçavez qui se fabrique dans le pays, & qu'on nomme *Tucuyo*. Ma femme fut si irritée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'instant même un canot & un équipage, & partit dès le lendemain pour la Laguna,

Une Indienne d'Andoas lui fit un jupon de coton, qu'elle envoya payer dès qu'elle fut arrivée à la Laguna, & qu'elle conserve précieusement, ainsi que les semelles des souliers de ses freres, dont elle s'étoit fait des sandales : triste monument qui m'est devenu cher ainsi qu'à elle.

Pendant qu'elle erroit dans les bois, son fidele Negre remontoit la riviere avec les Indiens d'Andoas, qu'il amenoit à son secours. Le sieur R...., plus occupé de ses affaires personnelles, que de presser l'expédition du canot qui devoit rendre la vie à ses bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en étoit parti avec son camarade & son bagage, & s'étoit rendu à Omagnas. Le Negre arrivé au Carbet, où il avoit laissé sa Maîtresse & ses freres, suivit leur trace dans les bois, avec les indiens du canot, jusqu'à la rencontre des corps morts déjà infects & méconnoissables. A cet aspect, persuadés qu'aucun n'avoit échappé à la mort, le Negre & les Indiens reprirent le chemin du Carbet, recueillirent tout ce

qu'on

qu'on y avoit laissé, & revinrent à Andoas avant que ma femme y fût arrivée. Le Negre à qui il ne restoit plus de doute sur la mort de sa Maîtresse, alla trouver le sieur R..... à Omagnas, & lui remit tous les effets dont il s'étoit chargé. Celui-ci n'ignoroit pas que M. de Grandmaison, arrivé à Lorèto, y attendoit ses enfans avec impatience. Une lettre de Tristan que j'avois entre les mains, prouve même que mon beau-pere, informé de l'arrivée du Negre Joachim, recommandoit à Tristan de l'aller chercher & de le lui amener; mais ni Tristan ni le sieur R... ne jugerent pas à propos de satisfaire mon beau-pere; & loin de se conformer à son désir, le sieur R...., de son autotorité, renvoya le Negre à Quito, en gardant les effets qu'il avoit rapportés.

Vous sçavez, Monsieur, que la Laguna n'est pas située sur le bord de l'Amazone, mais à quelques lieues en remontant le Guallaga, l'une des rivieres qui grossissent ce fleuve de leurs eaux. Joachim congédié

par le sieur R....., n'eut garde d'aller rechercher à la Laguna sa Maîtresse qu'il croyoit morte. Il retourna droit à Quito; ce Negre étoit perdu pour elle & pour moi. Vous n'imagineriez pas quelle raison m'a depuis alléguée le sieur R..... pour se disculper d'avoir renvoyé un domestique fidele, & qui nous étoit si nécessaire. « Je craignois, me dit-il, qu'il ne m'as» sassinât. » Qui pourroit, lui répliquai-je, vous donner un tel *soupçon* d'un homme dont vous connoissez le zele & *la fidélité*; & qui avoit navigué avec vous pendant long-temps? Si vous craigniez qu'il ne vous vît de mauvais œil, & qu'il ne vous imputât la mort de sa Maîtresse, que ne l'envoyiez-vous à M. de Grandmaison, qui le réclamoit, & qui n'étoit pas loin de vous? Que ne le faisiez-vous au moins mettre aux fers? Vous étiez chez le Gouverneur d'Omagnas, qui vous auroit prêté main-forte. J'ai de tout cela un certificat de M. d'Albanet, Commandant d'Oyapok, en présence de qui je fis ces reproches au

ſieur R....., & ce certificat eſt légaliſé par le Juge de Cayenne.

Pendant ce temps, Madame Godin, avec le canot & les Indiens d'Andoas, étoit arrivée à la Laguna, où elle fut reçue avec toute l'affabilité poſſible par le Docteur Roméro, nouveau Supérieur des Miſſions, qui, par ſes bons traitemens pendant environ ſix ſemaines qu'elle y ſéjourna, n'oublia rien pour rétablir ſa ſanté fort altérée, & pour la diſtraire du ſouvenir de ſes malheurs. Le premier ſoin du Docteur Roméro fut de dépêcher un Exprès au Gouverneur d'Omagnas, pour lui donner avis de l'arrivée de Madame Godin, & de l'état de langueur où elle ſe trouvoit. Sur cette nouvelle, le ſieur R....., qui lui avoit promis tous ſes ſoins, ne put ſe diſpenſer de la venir trouver, & lui apporta quatre aſſiettes d'argent, un pot à boire, une jupe de velours, une de perſienne, une autre de taffetas, quelque linge & nippes, tant à elle qu'à ſes freres, en ajoutant que tout le reſte étoit pourri. Il oublioit que des

bracelets d'or, que des tabatieres, des reliquaires d'or, & des pendans d'oreilles d'émeraudes ne pourrissent point, non plus que d'autres effets de cette nature, ou qui sont dans le même cas. Si vous m'aviez ramené mon Negre, ajouta Madame Godin, je sçaurois de lui ce qu'il a fait des effets qu'il a dû trouver dans le Carbet. A *qui* voulez-vous que j'en demande compte? Allez, Monsieur, il ne m'est pas possible d'oublier que vous êtes l'auteur de mes malheurs & de mes pertes: prenez votre parti, je ne puis plus vous garder en ma compagnie. Mon épouse n'étoit que trop bien fondée; mais les instances de M. Roméro, à qui elle n'avoit rien à refuser, & qui lui représenta que si elle abandonnoit le sieur R...., il ne sçauroit que devenir, triompherent de sa répugnance, & elle consentit enfin à permettre au sieur R..... de la suivre.

Quand Madame Godin fut un peu rétablie, M. Roméro écrivit à M. de Grandmaison qu'elle étoit hors de danger; qu'il

eût à lui envoyer Triſtan, pour la conduire à bord de la barque de Portugal. Il écrivit auſſi au Gouverneur, qu'il avoit repréſenté à Madame Godin, dont il louoit le courage & la piété, qu'elle ne faiſoit que de commencer un long & pénible Voyage, quoiqu'elle eût déjà fait quatre cents lieues & plus; qu'il lui en reſtoit quatre ou cinq fois autant juſqu'à Cayenne; qu'à peine échappée à la mort, elle alloit s'expoſer à de nouveaux riſques; qu'il lui avoit offert de la faire reconduire en toute ſureté à Riobamba ſa réſidence; mais qu'elle lui avoit répondu qu'elle étoit étonnée de la propoſition qu'il lui faiſoit; que Dieu l'avoit préſervée ſeule des périls où tous les ſiens avoient ſuccombé; qu'elle n'avoit d'autre déſir que de joindre ſon mari; qu'elle ne s'étoit miſe en route qu'à cette intention, & qu'elle croiroit contrarier les vues de la Providence, en rendant inutile l'aſſiſtance qu'elle avoit reçue de ſes deux chers Indiens & de leurs femmes, ainſi que tous les ſecours que lui-même, M. Roméro,

lui avoit prodigués; qu'elle leur devoit la vie à tous, & que Dieu seul pouvoit les récompenser. Ma femme m'a toujours été chere; mais de pareils sentimens m'ont fait ajouter le respect à la tendresse. Tristan n'arrivant point, M. Roméro, après l'avoir attendu inutilement, arma un canot, & donna ordre de conduire Madame Godin à bord du bâtiment du Roi de Portugal, sans s'arrêter en aucun endroit. Ce fut alors que le Gouverneur d'Omagnas, sçachant qu'elle descendoit le fleuve, & ne devoit mettre à terre nulle part, envoya un canot à sa rencontre, avec quelques rafraîchissemens.

Le Commandant Portugais, M. de Rebello, en ayant eu avis, fit armer une pirogue commandée par deux de ses Soldats, & munie de provisions, avec ordre d'aller au-devant de Madame Godin. Ils la joignirent au Village de Pévas. Cet Officier, pour remplir plus exactement encore les ordres du Roi son Maître, fit remonter avec beaucoup de peine son bâtiment, en

doublant les rameurs, jusqu'à la Mission Espagnole de Lorèto, où il la reçut à son bord. Elle m'a assuré que, depuis ce moment jusqu'à Oyapok, pendant le cours d'environ mille lieues, rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées, ni pour la chere la plus délicate; à quoi elle ne pouvoit s'attendre, ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans une pareille navigation, provisions de vins & de liqueurs pour elle, dont elle ne fait aucun usage, abondance de gibier & de poisson, au moyen de deux canots qui prenoient les devants de la galiote. M. le Gouverneur du Para avoit envoyé des ordres dans la plupart des postes, & de nouveaux rafraîchissemens.

J'oubliois de vous dire que les souffrances de mon épouse n'étoient pas finies; qu'elle avoit le pouce d'une main en fort mauvais état. Les épines qui y étoient entrées dans le bois, & qu'on n'avoit pu encore extirper, y avoient formé un abcès; le tendon & l'os même étoient endomma-

gés. On parloit de lui couper le pouce. Cependant, à force de soins & de topiques, elle en fut quitte pour les douleurs de l'opération, par laquelle on lui tira quelques esquilles à San-Pablo, & pour la perte du mouvement de l'articulation du pouce. La galiote continua sa route à la Forteresse de Curupa, que vous connoissez, à soixante lieues environ au-dessus du Para. M. de Martel, Chevalier de l'Ordre de Christ, Major de la Garnison du Para, y arriva le lendemain par ordre du Gouverneur, pour prendre le commandement de la galiote, & conduire Madame Godin au Fort d'Oyapok. Peu après le débouquement du fleuve, dans un endroit de la côte où les courans sont très-violens (*), il perdit une de ses ancres; & comme il eût été imprudent de s'exposer avec une seule, il envoya sa chaloupe à Oyapok chercher du secours, qui lui fut aussitôt envoyé. A cette nouvelle, je sortis du Port d'Oyapok,

(*) A l'embouchure d'une riviere, dont le nom Indien, corrompu à Cayenne, est le Carapa pourri.

ſur une galiote qui m'appartenoit, avec laquelle j'allai croiſer ſur la côte à la rencontre du bâtiment que j'atteignis, le quatrieme jour, par le travers de Mayacaré; & ce fut ſur ſon bord, qu'après vingt ans d'abſence, d'alarmes, de traverſes & de malheurs réciproques, je rejoignis une épouſe chérie, qne je ne me flattois plus de revoir. J'oubliai, dans ſes embraſſemens, la perte des fruits de notre union, dont je me félicite même, puiſqu'une mort prématurée les a préſervés du ſort funeſte qui les attendoit, ainſi que leurs oncles, dans les bois de Canélos, ſous les yeux de leur mere, qui n'auroit ſurement pas ſurvécu à ce ſpectacle (*). Nous mouillâmes à Oyapok, le 22 Juillet 1770. Je trouvai

(*) Ma derniere fille étoit morte de la petite vérole, dix-huit mois avant le départ de ſa mere, de Riobamba, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle étoit née trois mois après mon départ de la Province de Quito; & c'eſt par une de vos lettres de Paris, que j'en reçus la nouvelle à Cayenne, en 1752.

en M. de Martel un Officier auſſi diſtingué par ſes connoiſſances, que par les avantages extérieurs. Il poſſede preſque toutes les langues de l'Europe, la Latine même fort bien, & pourroit briller ſur un plus grand théâtre que le Para. Il eſt d'origine françoiſe, de l'illuſtre famille dont il porte le nom. J'eus le plaiſir de le poſſéder pendant quinze jours à Oyapok, où M. de Fiedmond, *Gouverneur de Cayenne*, à qui le Commandant d'Oyapok donna avis de ſon arrivée par un Exprès, dépêcha auſſitôt un bateau avec des rafraîchiſſemens. On donna au bâtiment Portugais une carene dont il avoit beſoin, & une voiture propre à remonter la côte contre les courans. M. le Commandant d'Oyapok donna à M. de Martel un Pilote-Côtier, pour l'accompagner juſqu'à la frontiere. Je me propoſois de le conduire juſque-là dans ma galiote; mais il ne me permit pas de le ſuivre plus loin que le Cap d'Orange. Je le quittai avec tous les ſentimens que m'avoient inſpirés, ainſi qu'à mon épouſe,

les procédés nobles, & les attentions fines qu'elle & moi avions éprouvés de cet Officier, & de sa généreuse Nation. J'y avois été préparé dès mon précédent Voyage.

J'aurois dû vous dire plutôt, qu'en descendant l'Amazone, l'année 1749, sans autre recommandation pour les Portugais, que le souvenir de la nouvelle que vous aviez répandue à votre passage en 1743, qu'un de vos Compagnons de Voyage prendroit la même route que vous, je fus reçu dans tous les Etablissemens du Portugal, par les Missionnaires & tous les Commandans des Forts, avec toute l'affabilité possible. J'avois fait, en passant à San-Pablo, l'acquisition d'un canot, sur lequel j'avois descendu le fleuve jusqu'au Fort de Curupa, d'où j'écrivis au Gouverneur du grand Para, M. François Mendoza Gorjaô, pour lui faire part de mon arrivée, & lui demander la permission de passer de Curupa à Cayenne, où je comptois me rendre en droiture. Il m'honora d'une réponse si polie,

que je n'hésitai pas de quitter ma route, & à prendre un très-long détour pour l'aller remercier, & lui rendre mes devoirs. Il me reçut à bras ouverts, me logea, ne permit pas que j'eusse d'autre table que la sienne, me retint huit jours, & ne voulut pas me laisser partir avant qu'il ne partît lui-même pour Saint-Louis de Maranao, où il alloit faire sa tournée. Après son départ, je remontai à Curupa, avec mon canot, escorté d'un autre plus grand, que m'avoit donné le Commandant de ce Fort, pour descendre au Para, qui, comme vous l'avez remarqué, est sur une grande riviere, qu'on a pris mal-à-propos pour le bras droit de l'Amazone, avec laquelle la riviere de Para communique par un canal naturel, creusé par les marées, qu'on nomme *Tagipuru*. Je trouvai à Curupa une grande pirogue qui m'attendoit, armée par ordre du Gouverneur de Para, commandée par un Sergent de la Garnison, & armée de quatorze hommes pour me conduire à Cayenne, où je me

rendis à Macapa, en côtoyant la rive gauche de l'Amazone jusqu'à son embouchure, sans faire, comme vous, le tour de la grande Isle de Joannes ou de Marajo. Après un pareil traitement, reçu sans recommandation expresse, à quoi ne devois-je pas m'attendre depuis que S. M. T. S. avoit daigné donner des ordres précis pour expédier un bâtiment jusqu'à la frontiere de ses Etats, & destiné à recevoir ma famille, pour la transporter à Cayenne ?

Je reviens à mon récit. Après avoir pris congé de M. de Martel sur le Cap d'Orange, avec toutes les démonstrations d'usage en pareil cas entre les Marins, je revins à Oyapok, d'où je me rendis à Cayenne.

Il ne me manquoit plus que d'avoir un un procès que j'ai gagné bien inutilement. Tristan me demandoit le salaire que je lui avois promis de 60 livres par mois. J'offris de lui payer dix-huit mois, qui étoient le temps au plus qu'auroit duré son Voyage, s'il eût exécuté sa commission. Un Arrêt du Conseil Supérieur de Cayenne, du 7 Jan-

vier dernier, l'a condamné à me rendre compte de sept à huit mille francs d'effets que je lui avois remis, déduction faite de 1080 livres que je lui offrois pour dix-huit mois de salaire entre nous convenus : mais ce malheureux, après avoir abusé de ma confiance, après avoir causé la mort de huit personnes, en comptant l'Indien noyé, & tous les malheurs de mon épouse; après avoir dissipé tout le produit des effets que *je lui avois confiés, restoit insolvable*, & je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes ; en le nourrissant en prison.

Je crois, Monsieur, avoir satisfait à ce que vous désiriez. Les détails où je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté, en me rappellant de douloureux souvenirs. Le procès contre Tristan, & les maladies de ma femme depuis son arrivée à Cayenne, qui n'étoient que la suite de ce qu'elle avoit souffert, ne m'ont pas permis de l'exposer, plutôt que cette année, à un Voyage de long cours par mer. Elle est actuellement avec son pere dans le sein de

ma famille, où ils ont été reçus avec tendresse. M. de Grandmaison ne songeoit pas à venir en France; il ne vouloit que remettre sa fille à bord du bâtiment Portugais; mais, se voyant dans un âge avancé, ses enfans péris, pénétré de la plus vive douleur, il abandonna tout, & s'embarqua avec elle, chargeant son autre gendre, le sieur Savala, résident aussi à Riobamba, des effets qu'il y avoit laissés. Quelques soins que l'on se donne pour égayer mon épouse, elle est toujours triste : ses malheurs lui sont toujours présens. Que ne m'a-t-il pas coûté pour tirer d'elle les éclaircissemens dont j'avois besoin, pour les exposer à mes Juges dans le cours de mon procès ! Je conçois même qu'elle m'a tu, par délicatesse, des détails dont elle voudroit perdre le souvenir, & qui ne pouvoient que m'affliger. Elle ne vouloit pas même que je poursuivisse Tristan, laissant encore agir sa compassion, & suivant les mouvemens de sa pitié envers un homme si mal-honnête & si injuste.

# VOYAGE DE LAPONIE;

## *Par* REGNARD.

Les Voyageurs ont leurs travaux comme leurs plaisirs, mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions, & l'on ne sort souvent de chez soi que pour aller en Hollande, qu'on se trouve, je ne sçais comment, au bout du monde. La même chose m'est arrivée, Monsieur; j'appris à Amsterdam que la Cour de Danemarkc étoit à Oldembourg, qui n'est qu'à trois journées, j'eusse témoigné beaucoup de mépris

pour cette Cour, & bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis pour Aldembourg, mais le hasard qui me vouloit conduire plus loin, en avoit fait partir le Roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je le trouverois encore à Altena, qui est à une portée de mousquet de Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein, & à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitois. De plus, Hambourg est une Ville anséatique, fameuse par le commerce qu'elle a avec toute la terre, & recommandable par ses fortifications & son gouvernement. J'y devois rencontrer la Cour de Danemarkc; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulois voir. Je n'y trouvai que la Reine mere, & le Prince George son fils, qui alloient aux Eaux de Pyrmond. Je vis Hambourg, dont je fus fort content. Mais après avoir fait tant de chemin pour voir le Roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville Capitale, où je devois infailliblement

le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'Ambassadeur me présenta au Roi, j'eus l'honneur de lui baiser les mains & de l'entretenir quelque temps. Le séjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, & j'y trouvai les Dames si spirituelles & si bien faites, que j'aurois eu de la peine à les quitter, si on ne m'eût assuré que j'en trouverois d'aussi aimables en Suede. L'extrême envie que j'avois de voir aussi le Roi de Suede, m'engagea à partir pour aller à Stockolm. Nous eûmes l'honneur de saluer le Roi, & de l'entretenir pendant une heure entiere. Ayant connu que nous voyagions pour notre curiosité, il nous dit que la Laponie méritoit d'être vue par les curieux, tant par sa situation que par ses habitans, qui vivent d'une maniere tout-à-fait inconnue au reste des Européens, & commanda même au Comte de Steinbielk, Grand Trésorier, de nous donner toutes les recommandations nécessaires, si nous voulions faire ce voyage. Le moyen, Monsieur, de résister au conseil

d'un Roi & d'un grand Roi ; comme celui de Suede ? Ne peut-on pas, avec son aveu, entreprendre toutes choses, & peut-on être malheureux dans une entreprise qu'il a lui-même conseillée, & dont il a souhaité le succès ? Les avis des Rois sont des commandemens : cela fut cause qu'il mit ordre à toutes choses. Nous mîmes à la voile pour *Torno*, le mercredi 23 Juillet 1681, sur le midi, après avoir salué M. Steinbielk, Grand Trésorier, qui, suivant l'ordre qu'il avoit reçu du Roi son Maître, nous donna des recommandations pour les Gouverneurs des Provinces par où nous devions passer.

Nous fûmes portés d'un Sud-Oueft jusqu'à Varsal, où l'on visite les vaisseaux. Nous admirâmes, en y allant, la bizarre situation de Stockolm. Il est presqu'incroyable qu'on ait choisi un lieu comme celui où l'on voit cette Ville, pour en faire la Capitale d'un Royaume aussi grand que celui de Suede. On dit que les fondateurs de cette Ville, cherchant un lieu pour la faire,

jetterent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir au lieu où il s'arrêteroit. Ce bâton s'arrêta où l'on voit présentement cette Ville, qui n'a rien d'affreux que sa situation, car les bâtimens en sont fort superbes, & les habitans fort civils.

Nous vîmes la petite Isle d'Aland, à 40 milles de Stockolm. Cette Isle est très-fertile & sert de retraite aux Elans qui y passent de Livonie & de Carélie, lorsque l'hiver leur fait un passage sur les glaces. Cet animal est de la hauteur d'un cheval, & d'un poil tirant sur le blanc. Il porte un bois comme un Daim, & il a le pied de même fort long, mais il le surpasse en légéreté & en force, dont il se sert contre les loups, avec lesquels il se bat souvent. La peau de cet animal appartient au Roi. Les paysans sont obligés, sous peine de la vie, de la porter au Gouverneur.

En quittant cette Isle, nous perdîmes la terre de vue, & ne la revîmes que le vendredi matin, à la hauteur d'Hernen ou d'Hernesante, éloignée de Stockolm de cent

milles, qui valent trois cents lieues de France; & le vent demeurant toujours extrêmement violent, nous ne fûmes pas long-temps sans découvrir les Isles de Ulfen, Schagen & Goben, ensorte que le mardi matin, nous trouvâmes que nous avions laissé l'Angermanie, & que nous étions à la hauteur de Urna, premiere ville de la Laponie, qui prend son nom du fleuve qui l'arrose; cette Ville donne son nom à toute la Province, qu'on appelle *Urna Lapmark*, elle se trouve au trente-huitieme degré de longitude, & au soixante-cinquieme huit minutes de latitude, éloignée de Stockolm de 150 milles, faisant environ 450 lieues de France.

Nous découvrîmes, le samedi, les Isles de *Quercken*, & le vent continuant toujours *Sud-Ouest*, nous fit voir, sur le midi, la petite Isle de *Ratan*, & sur les quatre heures du même jour nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap *Barockluben*.

Quand nous eûmes passé ce petit Cap, nous perdîmes la terre de vue, & le

vent s'étant tenu au Sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Malhurn*, petite Isle à huit milles de Torno. Il en sorti des pêcheurs dans une petite barque, aussi mince que j'en aye vue de ma vie, dont les planches étoient cousues ensemble à la mode des Russes. Ils nous apporterent du *Strumselin*, & nous leur donnâmes du biscuit & de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournerent fort contens.

*Le vent durant toujours extrêmement* favorable, nous arrivâmes à une lieue de Torno, où nous mouillâmes l'ancre.

Il est assez difficile de croire qu'on ait pu faire un aussi long chemin que celui que nous fîmes en quatre jours de temps. On compte de Stockolm à Torno deux cents milles de Suede par mer, qui font six cents lieues de France, & nous fîmes tout ce chemin avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Ouest, si favorable & si violent, qu'étant partis le mercredi à midi de Stockolm, nous arrivâmes à la même heure le Dimanche suivant, sans avoir été

obligés de changer les voiles pendant tout le Voyage.

Torno est situé à l'extrémité du Golfe Bothnique, au quarante-deuxieme degré vingt-sept minutes de longitude, & au soixante-septieme de latitude. C'est la derniere Ville du monde du côté du Nord, le reste, jusqu'au Cap, n'étant habité que par les Lapons, gens sauvages qui n'ont aucune demeure fixe.

C'est en ce lieu où *se tiennent les Foires* de ces Nations Septentrionales, pendant l'hiver, lorsque la mer est assez glacée pour y venir en traîneau. C'est pendant ce temps qu'on y voit de toutes sortes de Nations du Nord, des Russes, des Moscovites, des Finlandois & des Lapons de tous les trois Royaumes qui y viennent ensemble, sur des neiges & sur des glaces, dont la commodité est si grande, qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverser sur les glaces le Sein Bothnique, quoiqu'il ait, dans les moindres

endroits ; trente ou quarante milles de Suede. Le trafic de cette Ville est en poissons, qu'ils envoient fort loin, & la riviere de Torno est si fertile en saumons & brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitans de la Mer Baltique. Ils salent les uns pour les transporter, & fument les autres dans des *basses-touches*, qui sont faits comme des bains. Quoique cette Ville ne soit proprement qu'un amas de cabanes *de bois*, *elle ne laisse* pas de payer tous les ans deux mille *Dalles* de cuivre, qui font environ 1000 liv. de notre monnoie.

Nous logeâmes chez le Patron de la barque, qui nous avoit amenés de Stockolm. Nous ne trouvâmes pas sa femme chez lui. Elle étoit allée à une Foire qui se tenoit à dix ou douze lieues de là, pour troquer du sel & de la farine contre des peaux de *Rennes*, de Petit-Gris & autres; car tout le commerce de ce pays se fait ordinairement en troc, & les Russes & les Lapons n'en font guere autrement.

Nous

Nous allâmes le jour ſuivant, Lundi, pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en-Lapon tous les Pſeaumes de David, & qui a écrit leur Hiſtoire. C'étoit un Prêtre de la campagne. Il étoit mort depuis trois jours, & nous le trouvâmes étendu dans ſon cercueil avec des habits conformes à ſa Profeſſion, & qu'on lui avoit fait faire exprès. Il étoit fort regretté dans le pays, & avoit voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme étoit d'un autre côté, couchée ſur ſon lit, qui témoignoit, par ſes ſoupirs & par ſes pleurs, le regret qu'elle avoit d'avoir perdu un tel mari. Quantité d'autres femmes ſes amies, environnoient le lit, & répondoient par leurs gémiſſemens à la douleur de la Veuve.

Mais ce qui conſoloit un peu, dans une ſi grande affliction & une triſteſſe ſi générale, c'étoient quantité de grands pots d'argent, faits à l'antique, pleins les uns de vins de France, d'autres de vins d'Eſpagne, & d'autres d'eau-de-vie, qu'on

avoit ſoin de ne pas laiſſer long-temps vides. Nous tâtâmes de tout ; & la Veuve avoit ſoin d'interrompre ſouvent ſes ſoupirs pour nous preſſer de boire ; elle nous fit même apporter du tabac, dont nous ne voulûmes pas prendre. On nous conduiſit enſuite au Temple dont le défunt étoit le Paſteur, où nous ne vîmes rien de remarquable ; & prenant congé de la Veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, & faire, *Monſieur*, ce qui s'appelle *libare Manibus.*

Nous allâmes enſuite chez une Perſonne qui étoit en notre compagnie. La mere nous reçut avec toute l'affection poſſible, & ſes gens qui n'avoient jamais vu des François, ne ſçavoient comment nous témoigner la joie qu'ils avoient de nous voir en leur pays.

Le Mardi on nous apporta quantité de fourrures à acheter, de grandes couvertures fourrées de peaux de lievres blancs, qu'on vouloit donner pour un écu. On nous montra auſſi des habits de Lapons, faits

de peaux de jeunes rennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Nous allâmes, le même jour, à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sauvages, & autres animaux inconnus en nos pays, & nous nous étonnâmes que les Habitans, que nous rencontrions dans le chemin, ne nous fuyoient pas moins que le gibier.

Le Mercredi, nous reçûmes visite des Bourguemestres de la Ville, & du Bailli, qui nous firent offre de services en tout ce qui seroit en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après-dîner dans leurs barques, & nous menerent chez le Prêtre de la Ville, gendre du défunt Tornœus.

Ce fut-là où nous vîmes, pour la premiere fois, un Traîneau Lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *Pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant, pour fendre la neige avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche,

& le corps eſt compoſé de pluſieurs morceaux de bois, qui ſont couſus enſemble avec de gros fils de rennes, ſans qu'il y entre un ſeul clou, & qui ſe réuniſſent ſur le devant à un morceau de bois aſſez fort, qui regne tout du long par-deſſus, & qui, excédant le reſte de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaiſſeau. C'eſt ſur ce morceau de bois que le traîneau gliſſe; & comme il n'eſt large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté & d'autre. On ſe met dedans juſqu'à la moitié du corps, comme dans un cercueil: l'on vous y lie, en ſorte que vous y êtes entiérement immobile, & l'on vous laiſſe ſeulement l'uſage des mains, afin que, d'une main, vous puiſſiez conduire la renne, &, de l'autre, vous ſoutenir lorſque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir ſon corps dans l'équilibre; ce qui fait qu'à moins d'être exercé à cette maniere de courir, on eſt ſouvent en danger de la vie, & principalement lorſque le traîneau deſcend des

rochers les plus escarpés, sur lesquels vous courez d'une si horrible vîtesse, qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mouvement, à moins de l'avoir expérimenté. Nous soupâmes, ce même soir en public, avec le Bourguemestre. Tous les Habitans coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes, ce même soir, notre départ pour le lendemain, & prîmes un trucheman.

Le Jeudi, dernier Juillet, nous partîmes de *Torno*, dans un petit bateau Finlandois, fait exprès pour aller dans ce Pays. Sa longueur peut être de douze pieds, & sa largeur de trois. Il ne se peut rien voir de si bien travaillé, ni de si léger, en sorte que deux ou trois hommes peuvent porter facilement ce bâtiment, lorsqu'ils sont obligés de passer les cataractes du fleuve, qui sont si impétueuses, qu'elles roulent des pierres d'une grosseur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied presque tout le reste de la journée, à cause des torrens qui tomboient des montagnes,

& d'un vent impétueux qui faisoit entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que si l'on n'eût été extrêmement prompt à le vider, il eût été bientôt rempli. Nous allâmes le long de la côte de *la* riviere, toujours chassans; nous tuâmes quelques pieces de gibier, & nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, *de* courlis, & de plusieurs autres oiseaux que nous rencontrions à chaque pas. Nous ne fîmes pas, ce *jour-là*, *tout le chemin* que nous avions déterminé de faire, à *cause* d'une pluie violente qui nous surprit, & nous obligea de passer la nuit dans une maison de paysans, à une lieue & demie de *Torno*.

Nous marchâmes tout le Vendredi, *sans* nous reposer; & nous fûmes, depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit, à faire trois milles, si l'on peut appeller la nuit, un temps où *l'on* voit toujours le *soleil*, sans que l'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin

à pied, à cauſe des torrens effroyables qu'il falloit ſurmonter. Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque eſpace de chemin, & nous eûmes le plaiſir de voir en même temps deſcendre deux petites barques au milieu de ces cataractes. L'oiſeau le plus vîte & le plus léger ne peut aller de cette impétuoſité, & la vue ne peut ſuivre la courſe de ces bâtimens, qui ſe dérobent aux yeux, & s'enfoncent, tantôt dans les vagues, où ils ſemblent enſevelis, tantôt ſe relevent d'une hauteur ſurprenante. Pendant cette courſe rapide, le Pilote eſt debout, & emploie toute ſon induſtrie à éviter des pierres d'une groſſeur extraordinaire, & à paſſer au milieu des rochers, qui ne laiſſent juſtement que la largeur du bateau, & qui briſeroient ces petites chaloupes en mille pieces, ſi elles y touchoient le moins du monde.

Nous tuâmes, ce jour-là dans les bois, deux faiſandeaux, trois canards & deux ſarcelles, ſans nous éloigner de notre chemin,

pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons, qui sont la peste de ce pays, & qui nous firent désespérer. Les Lapons n'ont point d'autres remedes, contre ces maudits animaux, que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent, & nous remarquâmes sur le chemin, que, pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paissent leurs vaches, (*que nous trouvâmes toutes blanches*), à la fumée duquel elles se mettent, & chassent ainsi les moucherons, qui n'y sçauroient durer.

Nous fîmes la même chose, & nous nous enfumâmes, lorsque nous fûmes arrivés chez un Allemand, qui est depuis trente ans dans le pays, & qui reçoit les tributs des Lapons pour le Roi de Suede. Il nous dit que ce peuple étoit obligé de se trouver en un certain lieu, qu'on lui assigne l'année précédente, pour apporter ce qu'il doit, & qu'on prenoit ordinairement le temps de l'hiver, à cause de la commodité qu'il

donne aux Lapons de venir ſur les glaces, par le moyen de leurs rennes. Le tribut qu'ils paient, eſt peu de choſe, & c'eſt une politique du Roi de Suede, qui, pour tenir toujours ces peuples tributaires de ſa Couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons, qui n'ont aucune demeure fixe, & à qui toute l'étendue de la Laponie ſert de maiſon, n'aillent ſur les terres des autres Princes, pour éviter les vexations du Prince, de qui ils ſeroient trop ſurchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui paient pluſieurs tributs à différens Etats. Quelquefois un Lapon ſera tributaire du Roi de Suede, de celui de Danemarck, & du grand Duc de Moſcovie. Ils paieront au premier, parce qu'ils ſeront ſur ſes Etats; à l'autre, parce qu'il leur permet de pêcher du côté de la Norwege, qui lui appartient; & au troiſieme, à cauſe qu'ils peuvent aller chaſſer ſur ſes terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le

Samedi ; mais sitôt que nous fûmes arrivés chez un Paysan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans les bains. Ces lieux, qu'ils appellent *basse-touches* ou *bains*, sont faits de bois comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, sans qu'ils aient observé aucun ordre, en le faisant, que d'y laisser un trou au milieu, dans lequel ils allument le feu. Ces pierres étant une fois échauffées, communiquent la chaleur à tout le lieu ; mais ce chaud s'augmente extrêmement, lorsque l'on vient à jeter de l'eau sur les cailloux qui, renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire dans ces bains est tout de feu. Ce qui nous surprit beaucoup, fut qu'étant entrés dans ce bain, nous y trouvâmes ensemble filles & garçons, meres & fils, freres & sœurs, sans que ces femmes nues eussent peine à supporter la vue des personnes qu'elles ne connoissoient pas. Mais nous nous étonnâmes davantage de voir de jeunes filles frapper d'une branche des hommes & des

garçons nus. Je crus d'abord que la nature, affoiblie par de grandes ſueurs, avoit beſoin de cet artifice pour faire voir qu'il lui reſtoit encore quelques ſignes de vie; mais on me détrompa bientôt, & je ſçus que cela ſe faiſoit, afin que ces coups réitérés, ouvrant les pores, aidaſſent à faire faire de grandes évacuations. J'eus de la peine enſuite à concevoir comment ces gens, ſortant nus de ces bains tout de feu, alloient ſe jeter dans une riviere extrêmement froide, qui étoit à quelques pas de la maiſon, & je conçus qu'il falloit que ces gens fuſſent d'un fort tempérament, pour pouvoir réſiſter aux effets que ce prompt changement du chaud au froid pouvoit cauſer.

Vous n'auriez jamais cru, Monſieur, que les Bothniens, gens extrêmement ſauvages, euſſent imité les Romains dans leur luxe & leurs plaiſirs : mais vous vous étonnerez encore davantage, quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux comme des Empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un

peu de lait, & se nourrissent de la plus tendre écorce qui se trouve au sommet des pins. Ils la prennent lorsque l'arbre jette sa sève; & après l'avoir exposée quelque temps au soleil, ils la mettent dans de grands paniers sous terre, sur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur & un goût assez agréable. Voilà, Monsieur, quelle est la nourriture de ces gens-là pendant toute l'année : ils cherchent avec soin les délices du bain, & *ils peuvent* se passer de pain.

Nous fûmes assez heureux à la chasse, le Dimanche : nous rapportâmes quantité de gibier; mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces deux longues planches de bois de *sapin*, avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches, extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aulnes, & larges

d'un demi-pied: elles ſont relevées en pointe ſur le devant, & percées au milieu dans l'épaiſſeur, qui eſt aſſez conſidérable en cet endroit, pour pouvoir y paſſer un cuir, qui tient les pieds fermes & immobiles. Le Lapon, qui eſt au milieu, tient un long bâton à la main, où, d'un côté, eſt attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, & de l'autre, un fer pointu. Il ſe ſert de ce bâton pour ſe donner le premier mouvement, pour ſe ſoutenir en courant, pour ſe conduire dans ſa courſe, & pour s'arrêter quand il veut. C'eſt auſſi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il pourſuit, lorſqu'il en eſt aſſez près.

Il eſt aſſez difficile de ſe figurer la vîteſſe de ces gens, qui peuvent, avec ces inſtrumens, ſurpaſſer la courſe des bêtes les plus vîtes; mais il eſt impoſſible de concevoir comment ils peuvent ſe ſoutenir en deſcendant les fonds les plus précipités, & comment ils peuvent monter les montagnes les plus eſcarpées. C'eſt pourtant, Monſieur, ce qu'ils font avec une adreſſe qui ſurpaſſe

l'imagination, & qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parens, & entreprennent, de cette maniere, les Voyages les plus difficiles & les plus longs.

Le Lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes, & que nous tuâmes. Nous avions, ce jour-là, plus de vingt pieces dans notre dépense: il est vrai que nous achetâmes *cinq ou six* canards de quelques paysans qui venoient de les prendre. Ces gens n'ont pas d'autre arme, pour aller à la chasse, que l'arc ou l'arbalête: ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups & les rennes sauvages; & lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalête, qui ne differe des nôtres que par la grandeur. Les Habitans de ces pays sont si adroits à se servir de ces armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils peuvent

le voir. L'oiſeau le plus petit ne leur échappe pas, & il s'en trouve même quelques-uns qui donneroient dans le trou d'une aiguille. Les fleches dont ils ſe ſervent ſont différentes : les unes ſont armées de fer ou d'os de poiſſon ; les autres ſont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils ſe ſervent des premieres pour l'arc, lorſqu'ils vont aux grandes chaſſes, & des autres pour l'arbalête, quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuër ſans leur faire une plaie ſi dangereuſe. Ils emploient ces mêmes fleches rondes contre les petits gris, les martres & les hermines, afin de conſerver les peaux entieres ; & parce qu'il eſt difficile qu'il n'y reſte la marque que le coup a faite, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, & les frappent ordinairement à la tête, qui eſt l'endroit de la peau le moins eſtimé.

Nous arrivâmes le Mardi à Kônes, & nous y reſtâmes le Mercredi pour nous y repoſer, & voir travailler aux forges de

fer & de cuivre qui sont en ce lieu. Nous admirâmes les manieres de fondre ces métaux, & de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des pelottes, qui sont la monnoie du pays, lorsqu'elle est marquée au Coin du Prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces Forgerons approcher de la fournaise, & prendre avec sa main, du cuivre que la violence du feu avoit fondu comme de l'eau, & le tenir ainsi quelque temps. Rien n'est plus affreux que ces demeures; les torrens qui tombent des montagnes, les rochers & les bois qui les environnent, la noirceur & l'air sauvage de ces Forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément, & de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques. Ce fut au milieu de ces roches que je laissai couler ces Vers d'une veine qui avoit été long-temps stérile.

Tranquilles & sombres Forêts,
Où le soleil ne luit jamais

Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits !
Et qu'il eſt doux, ſous vos ombrages,
De pouvoir reſpirer en paix !

Que j'aime à voir vos chênes verts,
Preſqu'auſſi vieux que l'Univers,
Qui, malgré la Nature émue,
Et ſes plus cruels Aquilons,
Sont auſſi ſûrs près de la nue,
Que les épis dans les ſillons !

Et vous, impétueux Torrens,
Qui, ſur les roches murmurans,
Roulez vos eaux avec contrainte,
Que le bruit que vous excitez,
Cauſe de reſpect & de crainte
A tous ceux que vous arrêtez !

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroſer les roſeaux,
Forment des étangs pacifiques,
Où les plongeons & les canards,
Et tous les oiſeaux aquatiques
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté, l'on voit des poiſſons
Qui, ſans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes,
Et, pour prendre un plaiſir nouveau,

Las de folâtrer dans les ondes,
S'élancent, & sautent sur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces respectables débris,
Qu'on voit sur cette Roche obscure,
Sont plus beaux que les bâtimens,
Où l'or, l'azur & la peinture
Forment les moindres ornemens.

Le temps y laisse quelques trous
Pour la demeure des hiboux;
Et les bêtes d'un cri funeste,
Les oiseaux sacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite,
Trouvent toujours un sûr réduit.

Nous partîmes le jeudi de ces Forges; pour aller à d'autres qui en sont éloignées de dix-huit milles de Suede, qui valent environ 50 lieues de France. Nous nous servîmes toujours de la même voie, n'y en ayant pas d'autres dans le pays, & continuâmes notre chemin sur la riviere. Nous apprîmes qu'elle changeoit de nom, & que les habitans l'appelloient *Wilnama Suaceda.* Nous passâmes toute la nuit sur l'eau, & nous

arrivâmes le lendemain Vendredi dans une pauvre cabane de paysans, dans laquelle nous ne trouvâmes personne. Toute la famille qui consistoit en cinq ou six personnes, étoit dehors; une partie étoit dans les bois, & l'autre étoit allée à la pêche du brochet. Ce poisson, qu'ils sechent, leur sert de nourriture toute l'année : ils ne le prennent pas avec des rets, comme on fait les autres, mais en allumant du feu sous la proue de leurs petites barques, ils attirent le poisson à la lueur de cette flamme, & le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la maniere qu'on nous représente un trident. Ils en prennent en quantité, & d'une grosseur extraordinaire; & la Nature, comme une bonne mere, leur refusant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus on avance dans le pays, & plus la misere est extrême : on ne connoît pas l'usage du bled, les os de poissons broyés avec l'écorce des arbres, leur servent de pain; & malgré cette méchante nourriture,

ces pauvres gens vivent dans une santé parfaite. Ne connoissant pas de Médecins, il ne faut pas s'étonner s'ils ignorent aussi les maladies, & s'ils vont jusqu'à une vieillesse si avancée, qu'ils passent ordinairement cent ans, & quelquefois cent cinquante ans.

Nous ne fîmes, le Samedi, que fort peu de chemin, étant restés tout le jour dans une petite maison, qui est la derniere qui se montre dans le pays. Nous eûmes différens plaisirs pendant le temps que nous séjournâmes dans cette cabane. Le premier fut de nous occuper tour à tour à différens exercices, aussitôt que nous fûmes arrivés. L'un coupoit un arbre sec dans le bois prochain, & le traînoit avec peine au lieu destiné; l'autre après avoir tiré du feu d'un caillou, souffloit de tous ses poumons pour l'allumer; quelques-uns étoient occupés à accommoder un agneau qu'ils venoient de tuer, & d'autres, plus prévoyans, laissant ces petits soins pour en prendre de plus importans, alloient chercher sur un étang voisin, tout couvert de

poiſſons, quelque choſe pour le lendemain. Ce plaiſir fut ſuivi d'un autre. Car auſſitôt qu'on ſe fut levé de table, on fut d'avis, à cauſe des néceſſités preſſantes, d'ordonner une chaſſe générale. Tout le monde ſe prépara pour cela, & ayant pris deux barques & deux payſans avec nous, nous nous abandonnâmes ſur la riviere à notre bonne fortune. Nous fîmes la chaſſe la plus plaiſante du monde, & la plus particuliere. Il eſt inoui qu'on s'en ſoit jamais ſervi en France pour chaſſer; mais il n'eſt pas de même dans ce pays : le gibier y eſt ſi abondant, qu'on ſe ſert de fouets, & même de bâtons pour le tuer. Les oiſeaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons; & nous admirions l'adreſſe de nos gens à les attraper. Ils les ſuivoient partout où ils les voyoient, & lorſqu'ils les appercevoient nageans entre deux eaux, ils lançoient leurs bâtons & leur écraſoient la tête dans le fond de l'eau, avec tant d'adreſſe, qu'il eſt difficile de ſe figurer la promptitude avec laquelle ils font cette action.

Pour nous, qui n'étions point faits à cette sorte de chasse, & de qui les yeux n'étoient pas assez fins pour percer le fond de la riviere, nous frappions au hasard dans les endroits qu'ils frappoient, & sans d'autre arme que les bâtons; & nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures, nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pieces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation, fort contens d'avoir une telle chasse, & encore plus, de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque temps.

Une bonne fortune, comme une mauvaise, vient rarement seule, & quelques paysans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'étoit répandue bien loin dans leur pays, en partie par curiosité de nous voir, & en partie pour avoir de notre argent, nous apporterent un mouton que nous achetâmes cinq ou six sols, & qui accrut nos provisions, de telle sorte que nous nous crûmes assez munis pour entreprendre trois jours de marche, pendant lesquels nous ne devions pas trouver de

maiſon. Nous partîmes donc le Dimanche matin, à dix heures; car le ſoin que nous avions de nous repoſer, faiſoit que nous ne nous mettions guere en marche avant ce temps.

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fuſſions ſi avant dans le Nord, nous ne laiſſions pas de rencontrer quantité d'hirondelles, & ayant demandé aux gens du pays qui nous conduiſoient, ce qu'elles devenoient l'hiver, & ſi elles paſſoient dans des pays chauds, ils nous aſſurerent qu'elles ſe mettoient en pelottons, & s'enfonçoient dans la bourbe qui eſt au fond des lacs, qu'elles attendoient là que le Soleil, reprenant ſa vigueur, allât dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avoit ôtée. La même choſe avoit été dite à Copenhague par M. l'Ambaſſadeur, & à Stockolm, par quelques perſonnes. Mais j'avois toujours eu beaucoup de peine à croire que ces animaux puſſent vivre plus de ſix mois enſevelis dans la terre, ſans aucune nourriture. C'eſt pour-

tant la vérité, & cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne sçaurois plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda*, où commence la Laponie, & le lendemain Lundi, après avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la riviere, où il fallut coucher *sub dio*, & où nous fîmes des feux épouvantables, pour nous garantir de l'importunité des moucherons. Nous fîmes un grand retranchement rond, de quantité de gros arbres secs, & de plus petits pour les allumer; nous nous mîmes au milieu, & fîmes le plus beau feu que j'aye vu de ma vie. On auroit pu assurément charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris, du bois que nous consumâmes, & il s'en fallut peu que nous ne missions le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, & nous nous mîmes en chemin le lendemain matin Mardi, pour aller aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'Ouest, sur

ſur une petite riviere nommée *Longaſiocki*, qui formoit de temps en temps des payſages les plus agréables que j'aye jamais vus; & après avoir été ſouvent obligés de porter notre bateau faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara* ou *Supawara*, où ſont les mines de cuivre. Ce lieu eſt éloigné d'une lieue de la riviere, & il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis, à notre arrivée, d'apprendre qu'il y avoit un François dans ce lieu. Vous voyez, Monſieur, qu'il n'y a pas d'endroit, ſi reculé que ce puiſſe être, où les François ne ſe faſſent jour. Il y avoit près de trente ans qu'il travailloit aux mines: il eſt vrai qu'il avoit plus l'air d'un ſauvage que d'un homme; il ne laiſſa pas de nous ſervir beaucoup, quoiqu'il eût preſqu'oublié ſa langue, & il nous aſſura que depuis qu'il étoit en ce lieu, bien loin d'avoir vu des François, il n'y étoit venu aucun étranger, plus voiſin qu'un Italien, qui paſſa il y a environ quatorze ans, & dont on n'a plus

entendu parler depuis. Nous fîmes en sorte tout doucement, que cet homme reprît un peu sa langue naturelle, & nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à sçavoir d'un autre que d'un François.

Ces mines de Swapavara sont à trente milles de Torno, & quinze milles de *Kanges.* ( il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de Suede ) Elles furent ouvertes il y a environ vingt-sept ans, par un Lapon nommé..... à qui l'on a fait un petite rente de quatre écus & de deux tonneaux de farine. Il est aussi exempt de toute contribution. Ces mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne le sont. Il y avoit toujours cent hommes qui y travailloient, mais aujourd'hui, à peine y en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en Suede ; mais le pays est si désert & si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lapons qui demeurent

pendant l'hiver autour de ces mines, & l'été, ils sont obligés d'abandonner le pays à cause du chaud & des moucherons, que les Suédois appellent *Alcaneras*, qui sont pires mille fois que les plaies d'Egypte. Ils se retirent dans les montagnes proche de la Mer Occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, & trouver plus facilement de la nourriture à leurs rennes, qui ne vivent que d'une petite mousse blanche & tendre, qui se trouve l'été sur les monts *Scellices*, qui séparent la Norwege de la Laponie, dans les pays septentrionaux.

Nous allâmes, le lendemain Mercredi, voir les mines qui étoient éloignées d'une bonne demi-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux & les abymes ouverts qui pénétroient jusqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des enfers, de la matiere au luxe & à la vanité. La plupart de ces trous étoient pleins de glaçons, & il y en avoit qui étoient revêtus depuis le bas jusqu'en haut d'un mur.

de glace ſi épais, que les pierres les plus groſſes que nous prenions plaiſir à jetter contre, loin d'y faire quelque breche, ne laiſſoient pas même voir la place où elles avoient touché; & lorſqu'elles tomboient au fond, on les voyoit rebondir & rouler ſans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions cependant dans les plus fortes chaleurs de la canicule; mais ce qu'on appelle ici une *été violent*, peut paſſer en France pour un très-rude *hiver*.

Toute la roche ne fournit pas par-tout le métal : il faut chercher les veines, & lorſqu'on en a trouvé quelqu'une, on la ſuit avec autant de ſoin, qu'on a eu de peine à la découvrir. On ſe ſert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher, ou de la poudre pour le faire ſauter. Cette derniere eſt beaucoup plus pénible, mais elle fait incomparablement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes, & ces dernieres nous parurent les plus pleines de métal, & les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant, que nous trouvâmes sur la roche, mais elles avoient perdu presque toute leur force, par le feu qu'on avoit fait ou au-dessus ou au-dessous, ce qui fit que nous ne voulûmes pas nous en servir, & que nous différâmes d'en prendre à la mine de fer à notre retour. Après avoir considéré toutes les machines & les pompes qui servent à élever l'eau, nous contemplions à loisir les montagnes couvertes de neige, qui nous environnoient. C'est sur ces roches que les Lapons habitent l'hiver : ils les possedent en propre depuis la division de la Laponie, qui fut faite du temps de Gustave Adolphe, pere de la Reine Christine. Ces terres & ces montagnes leur appartiennent, sans que d'autres puissent s'y établir ; & pour marque de leur propriété, ils ont leurs noms écrits sur quelques pierres, ou sur quelques endroits de la montagne qu'ils ont en propriété, ou qu'ils ont habitée. Tels sont les rochers de *Lapawara, Kerquerol, Kilavara, Lung,*

*Dondere* ou *Roche du Tonnerre*, qui ont donné le nom aux familles des Lapons qui y habitent, & qu'on ne connoît dans le pays que par les surnoms qu'ils ont pris des rochers qu'ils habitent. Ces montagnes ont quelquefois sept à huit lieues d'étendüe ; & quoiqu'ils demeurent toujours sur la même roche, ils ne laissent pas souvent de changer de place, lorsque la nécessité le demande, & que les rennes ont consumé toute la mousse qui étoit autour de leur habitation. Quoique certains Lapons ayent pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, & desquels on ne sçauroit trouver l'habitation. Ils sont tantôt dans les bois, tantôt proche des lacs, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser ; & on ne les voit que lorsqu'ils viennent l'hiver aux Foires pour troquer leurs peaux contre autre chose dont ils ont besoin, & pour apporter le tribut qu'ils payent au Roi de Suede, dont ils pourroient facilement s'exempter, s'ils ne vouloient pas se trou-

ver à ces Foires ; mais la néceſſité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux, & autres choſes, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce dont ils ont beſoin. Le tribut qu'ils paient, eſt d'ailleurs fort peu de choſe. Les plus riches d'entr'eux, quand ils auroient dix ou douze mille rennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne paient que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choſes, nous reprîmes le chemin de notre cabane, & nous vîmes en paſſant les Forges où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'eſt-là qu'on ſépare ce qu'il y a de plus groſſier, lorſqu'il a été aſſez long-temps dans le creuſet, pour pouſſer dehors toutes ſes impuretés ; avant de trouver le cuivre qui eſt au fond, on leve pluſieurs feuilles qu'ils appellent *Roſettes*, dans leſquelles il n'y a que la moitié de cuivre, & qu'on remet enſuite au fourneau, pour en ôter tout ce qu'il y a de terreſtre. C'eſt la premiere façon qu'on

lui donne-là. Mais il faut qu'il passe à *Konges*, encore trois fois au feu pour le purifier tout-à-fait, & le mettre en état de prendre, sans marteau, la forme qu'on veut lui donner.

Le Jeudi, le Prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa Nation, pour se trouver le lendemain à un des jours de prieres établies par toute la Suede, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, & dont la vue nous réjouit tout-à-fait : ils venoient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes depuis les pieds jusqu'à la tête. Ces hommes sont faits tout autrement que les autres : la hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées, & je ne vois pas de figures plus propres à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse, qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont propor-

tionnés à la petitesse du corps : les jambes sont déliées, les bras longs, & toute cette petite machine semble remuer par ressorts.

Leur habit d'hiver est d'une peau de renne, faite comme un sac, descendant sur les genoux, & retroussée sur les hanches, d'une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent, les souliers, les bottes & les gants de même, ce qui a donné lieu à plusieurs Historiens de dire, qu'il y avoit des hommes vers le nord, velus comme des bêtes, & qui ne se servoient point d'autres habits que ceux que la nature leur avoit donnés. Ils ont toujours une bourse des parties de renne, qui leur pend sur l'estomac, dans laquelle ils mettent une cuiller. Ils changent cet habillement l'été, & en prennent un plus léger, qui est ordinairement de la peau des oiseaux qu'ils écorchent, pour se garantir des moucherons. Ils ne laissent pas d'avoir par-dessus un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc, qu'ils mettent sur leur chair ; car l'usage du linge leur est tout-à-fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet, qui est ordinairement fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard, qu'ils appellent *loom*, qui veut dire en leur langue, *boiteux*, à cause que cet oiseau ne sçauroit marcher. Ils le tournent de maniere que la tête de l'oiseau excede un peu le front, & que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Voilà, Monsieur, la description de ce petit animal qu'on appelle *Lapon*, & l'on peut dire qu'il n'y en a pas, après le singe, qui approche le plus de l'homme. Nous les interrogeâmes sur plusieurs choses dont nous voulions nous informer, & nous leur demandâmes particuliérement l'endroit où nous pourrions trouver de leurs Camarades. Ces gens nous instruisirent sur tout, & nous dirent que les Lapons commençoient à descendre des montagnes qui sont vers la mer glaciale, d'où le chaud & les mouches les avoient chassés, & se répandoient vers le lac *Tornotrac*, d'où le fleuve *Torno* prend sa source, pour y pêcher quelque temps, jusqu'à ce qu'ils pussent, vers la Saint Bar-

thelemi, s'approcher tout-à-fait des montagnes de *Swapavara*, *Kilavan*, & autres, où le froid commençoit à se faire sentir, pour y passer le reste de l'hiver. Ils nous assurerent que nous ne manquerions pas d'en trouver-là de plus riches, & que, pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lapons emploîroient ce temps à y venir. Ils ajouterent que, pour eux, ils étoient demeurés, pendant tout l'été, aux environs de la mine & des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rennes qu'ils avoient chacun, & étant trop pauvres pour entreprendre un Voyage de quinze jours, pour lequel il falloit prendre des provisions qu'ils n'étoient pas en état de faire, à cause qu'ils ne pouvoient pas vivre éloignés des étangs, qui leur fournissoient chaque jour leur nourriture.

Le Vendredi, 15 Août, il fit un grand froid, & & il neigea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une longue conversation avec le Prêtre, lorsqu'il eut fini les

deux Sermons qu'il fit ce jour-là ; l'un en Finlandois, & l'autre en Lapon. Il parloit, heureusement pour nous, assez bon latin, & nous l'interrogeâmes sur toutes les choses qu'il pouvoit le mieux connoître, comme sur le Baptême, le Mariage & les Enterremens. Il nous dit, au sujet du Baptême, que tous les Lapons étoient Chrétiens & baptisés, mais que la plupart *ne* l'étoient que pour la forme seulement, & qu'ils *retenoient tant de choses* de leurs anciennes superstitions ; qu'on pouvoit *dire* qu'ils n'avoient que le nom de Chrétiens ; & que leur cœur étoit encore payen.

Les Lapons portent leurs enfans au Prêtre, pour les baptiser, quelque temps après qu'ils sont nés. Si c'est en hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux ; & si c'est en été, ils les mettent sur des rennes dans leurs berceaux pleins de mousse ; qui sont faits d'écorce de bouleau, & d'une maniere toute particuliere. Ils font ordinairement présent au Prêtre, d'une paire de gants brodés, en certains endroits, de

plumes de *loom*, qui sont violettes, marquetées de blanc, & d'une très-belle couleur. Sitôt que l'enfant est baptisé, le pere lui fait présent d'une renne femelle; & tout ce qui provient de cette renne, qu'ils appellent *pannikcis*, soit en lait, fromage & autres denrées, appartient en propre à la fille, & c'est ce qui fait sa richesse, lorsqu'elle se marie. Il y en a qui font encore présent à leurs enfans, d'une renne, lorsqu'ils apperçoivent sa premiere dent; & toutes les rennes, qui viennent de celle-là, sont marquées d'une marque particuliere, afin qu'elles puissent être distinguées des autres. Ils changent le nom de Baptême aux enfans, lorsqu'ils ne sont pas heureux; & le premier jour de leurs noces, comme tous les autres, ils couchent dans la même cabane, & caressent leurs femmes devant tout le monde.

Il nous dit, touchant le Mariage, que les Lapons marioient leurs filles assez tard, quoiqu'elles ne manquassent pas de partis, lorsqu'elles étoient connues dans le pays,

pour avoir quantité de rennes provenantes de celles que leur pere leur a données à leur naiſſance & à leur premiere dent : car c'eſt tout ce qu'elles emportent avec elles, & le gendre, bien loin de recevoir quelque choſe de ſon beau-pere, eſt obligé d'acheter la fille par des préſens. Ils commencent ordinairement au mois d'Avril à faire l'amour, comme les oiſeaux.

Lorſque l'Amant a jeté les yeux ſur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il faſſe état d'apporter quantité d'eau-de-vie, quand il vient faire la demande avec ſon pere ou ſon plus proche parent. On ne fait pas l'amour autrement en ce pays, & on ne conclut jamais de mariage, qu'après avoir vidé pluſieurs bouteilles d'eau-de-vie, & fumé quantité de tabac. Plus un homme eſt amoureux, & plus il apporte d'eau-de-vie, & il ne peut, par d'autres marques, témoigner plus fortement ſa paſſion. Ils donnent un nom particulier à cette eau-de-vie, que l'Amant apporte aux accords, & ils l'appellent *la*

*bonne arrivée du vin*, ou *soubbonvin*, le *vin des Amans*. C'est une coutume chez les Lapons, d'accorder leurs filles long-temps avant de les marier : ils font cela, afin que l'Amant fasse durer ses présens ; & s'il veut venir à bout de son entreprise, il faut qu'il ne cesse point d'arroser son amour de ce breuvage chéri. Enfin, après qu'il a fait les choses honnêtement un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.

Les Lapons avoient autrefois une maniere de marier toute particuliere, lorsqu'ils étoient encore tout-à-fait ensevelis dans les ténebres du Paganisme, & qui est encore observée de quelques-uns : on ne menoit pas les Parties devant le Prêtre ; mais les parens les menoient chez eux ; sans autre cérémonie que l'excussion du feu qu'ils tiroient d'un caillou. Ils croyoient qu'il n'y avoit pas de figure plus mystérieuse, & plus propre pour représenter le mariage : car, comme la pierre renferme en elle-même une source de feu, qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer, de

même, disent-ils, il se trouve un principe de vie caché dans l'un & l'autre sexe, qui ne se fait voir que lorsqu'ils sont unis.

Je crois, Monsieur, que vous ne trouverez pas que ce soit mal raisonner pour des Lapons, & il y a bien des gens, & plus subtilisés, qui auroient de la peine à donner une comparaison plus juste : *mais* je ne sçais si vous trouverez que le *raisonnement* suivant soit de la même force.

J'ai déjà dit que lorsqu'une *fille* est connue dans le pays, pour avoir *quantité* de rennes, elle ne manque pas de partis : mais je ne vous avois pas dit que cette quantité de bien étoit tout ce qu'ils demandoient dans une *fille*, sans se mettre en peine si elle étoit avantagée de la nature, ou non, si elle avoit de l'esprit, ou si elle n'en avoit pas, & même si elle étoit encore pucelle, ou si quelqu'autre, avant lui, avoit reçu des témoignages de sa tendresse. Mais ce que vous admirerez davantage, & qui m'a surpris le premier, c'est que ces gens, bien loin de se faire un

monſtre de cette virginité, croient que c'eſt un ſujet parmi eux de rechercher de ces filles avec tant d'empreſſement, que, toute pauvres qu'elles ſont bien ſouvent, ils les préferent à des riches qui ſeroient encore pucelles, ou qui paſſeroient du moins pour telles parmi eux. On doit pourtant faire cette diſtinction, qu'il faut que ces filles, dont nous parlons, ayent accordé cette faveur à des Etrangers qui vont, l'hiver, faire marchandiſe, & non pas à des Lapons. C'eſt de-là qu'ils inferent que, puiſqu'un homme, qu'ils croient plus riche & de meilleur goût qu'eux, a bien voulu donner des marques de ſon amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite ſecret qu'ils ne connoiſſent pas, & dont ils doivent ſe bien trouver dans la ſuite. Ils ſont ſi friands de ces ſortes de morceaux, que lorſqu'ils viennent en hiver à la Ville de *Torno*, & qu'ils trouvent une fille groſſe, non-ſeulement ils oublient leurs intérêts, en voulant la prendre ſans biens, mais même, lorſqu'elle fait ſes couches,

ils l'achetent des parens, autant que leurs facultés peuvent le leur permettre.

Je connois bien des personnes, Monsieur, qui seroient bien aussi charitables, pour faire la fortune de quantité de pauvres filles, & qui ne demanderoient pas mieux, que de leur procurer, sans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine, des partis avantageux. Si cette mode pouvoit venir en France, on ne verroit pas tant de filles demeurer dans le *célibat*. Les peres de qui les bourses sont nouées d'un *triple nœud*, n'en seroient pas si embarrassés, & elles auroient un moyen toujours prêt de sortir de la captivité où elles sont. Mais je ne crois pas, Monsieur, quoique puissent faire les papas, qu'elle s'y introduise sitôt; on est trop infatué de ce mot d'*honneur*, on s'en est fait un fantôme, qu'il est présentement trop mal-aisé de détruire.

Comme les Lapons ignorent naturellement presque toutes les maladies, ils n'ont pas voulu s'en faire d'eux-mêmes. Comme nous, la jalousie & la crainte du cocuage

ne les troublent pas. Ces maux qui possedent tant de mots parmi nous, sont inconnus parmi eux, je ne crois pas même qu'il y ait, dans leur langue, un mot pour exprimer celui de *Cocu*, & l'on peut dire plaisamment, avec cet Espagnol, en parlant des siecles passés & de celui dans lequel nous vivons.

*Passo lo de oro*
*Passo lo de plato*
*Passo lo de hierro*
*Vivo lo de cuerno.*

Et tandis que ces gens-là font revivre le siecle d'Or, nous nous en faisons un de *Cornes*. En effet, Monsieur, vous allez voir parmi eux, ce que je crois qu'on voyoit du temps de Saturne, c'est-à-dire, une communauté de biens qui vous surprendra. Vous avez vu les Lapons *Cocus* avant le Sacrement, & vous allez voir qu'ils ne le sont pas moins après.

Quand le mariage est consommé, le mari n'emmene pas sa femme, mais il

demeure un an avec son beau-pere, au bout duquel temps il va établir sa famille où bon lui semble, & emporte avec lui tout ce qui appartient à sa femme. Les présens même qu'il a faits à son beau-pere, au temps des accords, lui sont rendus; & les parens reconnoissent ceux qui leur ont été faits, par quelques rennes, selon leur pouvoir. Je vous ai marqué, Monsieur, que les étrangers ont en ce pays un grand *privilége, qui* est d'honorer les filles de leur approche. *Ils en ont un* encore plus considérable, qui est de partager avec les Lapons leurs lits & leurs femmes. Quand un étranger vient dans leurs cabanes, ils le reçoivent le mieux qu'il peuvent, & pensent le régaler parfaitement s'ils ont un verre d'eau-de-vie à lui donner; mais après le repas, si la personne qu'ils reçoivent est de considération, & qu'ils veulent lui faire chere entiere, ils font venir leurs femmes & leurs filles, & tiennent à grand honneur que vous agissiez avec elles, comme ils

feroient eux-mêmes. Pour les femmes & les filles, elles ne font aucune difficulté de vous accorder tout ce que vous pouvez souhaiter, & croient que vous leur faites autant d'honneur qu'à leurs maris ou à leurs peres.

Comme cette maniere d'agir me surprit étrangement, & que n'ayant pu jusqu'à présent l'éprouver moi-même, je m'en suis informé le plus exactement qu'il m'a été possible, & par quantité d'histoires de cette nature, je vous dirai donc ce qu'on m'a assuré être véritable.

Ce François que nous trouvâmes aux mines de *Swapavara*, homme simple, & que je ne crois pas capable de controuver une histoire, nous assura que, pour faire plaisir à quantité de Lapons, il les avoit soulagés du devoir conjugal, & pour faire voir combien ces gens lui avoient fait d'instances pour le faire condescendre à prendre cette peine, il nous dit qu'un jour après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie avec un Lapon, il fut sollicité par cet

homme, de coucher avec sa femme qui étoit-là présente avec toute sa famille, & que sur le refus qu'il en fit, s'excusant du mieux qu'il pouvoit, le Lapon ne trouvant pas ses excuses valables, prit sa femme & le François, & les ayant jetés tous les deux sur le lit, sortit de la chambre, & ferma la porte à clef, conjurant le François, par tout ce qu'il pouvoit alléguer de plus fort, qu'il lui plût de faire en sa place, comme il faisoit lui-même.

L'histoire qui arriva à *Joannes Tornæus*, Prêtre des Lapons, dont j'ai déjà parlé, n'est pas moins remarquable. Elle nous fut dite par ce même Prêtre qui avoit été long-temps son Vicaire dans la Laponie, & avoit vécu sous lui plus de dix-huit ans. Il la tenoit de lui-même : un Lapon, nous dit-il, des plus riches & des plus considérés qui fussent dans la Laponie de *Torno*, eut envie que son lit fût honoré de son Pasteur : il ne crut pas de meilleur moyen pour multiplier ses troupeaux, & pour attirer la bénédiction

du Ciel ſur toute ſa famille. Il le pria pluſieurs fois de lui vouloir faire cet honneur. Mais le Paſteur, par conſcience ou autrement, n'en voulut rien faire, & lui repréſentoit toujours que ce n'étoit pas le plus ſûr moyen pour s'attirer un Dieu propice. Le Lapon n'entroit pas dans tout ce que le Paſteur lui pouvoit dire ; & un jour qu'il le rencontra ſeul, il le conjura à genoux, & par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint parmi les Dieux qu'il adoroit, de ne pas lui refuſer la grace qu'il lui demandoit, & ajoutant les promeſſes aux prieres, il lui préſenta ſix écus, & s'offrit de les lui donner s'il vouloit s'abaiſſer juſqu'à coucher avec ſa femme. Le Paſteur ſongea long-temps s'il pouvoit le faire en conſcience, & ne voulant pas refuſer ce paûvre homme, il trouva qu'il valoit mieux le faire *Cocu*, & gagner ſon argent, que de le déſeſpérer.

Si cette aventure ne nous avoit pas été racontée par le même Prêtre, qui étoit alors ſon diſciple, & qui étoit préſent,

je ne pourrois jamais la croire ; mais il nous l'assura d'une maniere si forte, que je ne puis en douter, connoissant d'ailleurs le naturel du pays.

Cette bonne volonté que les Lapons ont pour leur femmes, ne s'étend pas seulement à l'égard de leurs Pasteurs, mais aussi à l'égard de tous les étrangers, suivant ce qu'on en dit, comme nous voulons le prouver.

Je ne vous dis *rien*, *Monsieur*, d'une fille à qui le Bailli de la *Laponie*, *qui* est celui qui reçoit le tribut pour le Roi, avoit fait un enfant. Un Lapon l'acheta pour en faire sa femme, de celui qui l'avoit déshonorée, sans autre raison qu'elle avoit sçu captiver les inclinations d'un étranger. Toutes ces choses sont si fréquentes en ce pays, que pour peu qu'on vive avec les Lapons, on ne tarde pas d'en être convaincu par sa propre expérience.

Ils lavent leurs enfans dans un chauderon, tous les jours trois fois, jusqu'à ce qu'ils ayent un an, & après, trois fois par

par ſemaine. Ils ont peu d'enfans, & il ne s'en trouve preſque jamais ſix dans une famille. Lorſqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans la neige juſqu'à ce qu'ils ne puiſſent plus reſpirer, & pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude. Je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Sitôt que la mere eſt délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, & croit que cela lui eſt d'un ſecours conſidérable. Il eſt aiſé de connoître, dans le berceau, de quel ſexe eſt l'enfant. Si c'eſt un garçon, ils ſuſpendent au-deſſus de ſa tête un arc, des fleches, ou une lance, pour leur apprendre, même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reſte de leur vie, & leur faire connoître qu'ils doivent un jour ſe rendre adroits dans leurs exercices. Sur le berceau des filles, on voit les ailes de la *jopos*, qu'ils appellent *rippa*, avec les pieds & le bec, pour leur inſinuer, dès l'enfance, la propreté & l'agilité. Quand les femmes ſont groſſes, on frappe le tambour pour ſçavoir ce qu'elles auront. Elles

aiment mieux des filles, parce qu'*elles* reçoivent des préſens en les mariant, & qu'on eſt obligé d'acheter les femmes.

Les maladies, comme je l'ai *déjà* marqué, ſont preſque toutes inconnues aux Lapons, & s'il leur en arrive quelqu'une, la Nature eſt aſſez forte pour les guérir d'elle-même, & ſans l'aide des Médecins ils recouvrent la ſanté : ils uſent pourtant de quelques remedes, comme de la *racine de mouſſe*, qu'ils nomment *jeeſt*, ou ce qu'on appelle *angélique pierreuſe*. La *réſine qui* coule des ſapins, leur fait des emplâtres, & le fromage de renne eſt leur onguent divin. Ils s'en ſervent diverſement : ils ont du fiel de loup, qu'ils délayent dans de l'eau-de-vie avec de la poudre à canon. Lorſque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches ſur la partie malade, & ils en reçoivent du ſoulagement. La *ſeconde* maniere d'employer ce fromage pour les maux extérieurs ou intérieurs, eſt de *faire* entrer un fer rouge dans le fromage, qui

distille, par cette ardeur, une espece d'huile, de laquelle ils se frottent l'endroit où ils souffrent, & ce remede est toujours suivi d'un succès & d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, & il est bon pour toutes les contusions; mais la maniere la plus ordinaire pour les maladies plus dangereuses, c'est le feu. Ils appliquent un charbon ardent sur la blessure, & le laissent le plus long-temps qu'ils peuvent, afin qu'il puisse consumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume est celle des Turcs, & ils ne trouvent pas de remede plus souverain.

Ceux qui sont assez heureux en France, & ailleurs, pour arriver à une extrême vieillesse, sont obligés de souffrir quantité d'incommodités qu'elle traîne avec elle; mais les Lapons en sont entiérement exempts, & ils ne ressentent, pour toute infirmité dans cet état, qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne sçauroit même distinguer les vieillards d'avec les jeunes, & on voit rarement des têtes

blanches en ce pays. Ils retiennent toujours leur même poil, qui est ordinairement roux: mais ce qui est remarquable, c'est qu'on rencontre peu de vieillards qui ne soient aveugles. Leur vue, déjà affoiblie par le défaut de la nature, ne peut plus supporter, ni l'éclat de la neige, dont la terre est presque toujours couverte, ni la fumée continuelle, causée par le feu, qui est toujours allumé au milieu de leur cabane, & qui les aveugle sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils sont malades, ils ont coutume de battre du tambour, pour connoître si la maladie doit les conduire à la mort; & lorsqu'ils sont persuadés du succès fâcheux, ou que le malade commence à tirer à sa fin, ils se mettent autour de son lit, &, pour faciliter à son ame le passage à l'autre monde, ils lui font avaler ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en boivent autant qu'ils en ont, pour se consoler de la perte de leur ami, & pour s'exciter à pleurer. Il n'est pas plutôt mort, qu'ils abandonnent la maison, & la détruisent même, de

crainte que ce qui reste de l'ame du défunt, ce que les Anciens appelloient *Manes*, ne leur fasse du mal. Leur cercueil est fait d'un arbre creusé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avoit de plus cher, comme son arc, ses fleches, sa lame, afin que, si un jour il retourne à la vie, il puisse exercer sa même profession. Il y en a même, de ceux qui ne sont que cavaliérement Chrétiens, qui confondent le Christianisme avec leurs anciennes superstitions; & entendant dire à leurs Pasteurs, que nous devons un jour ressusciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou, un fer pour faire du feu, (les Lapons ne voyagent pas sans cet équipage) afin que, lorsque le défunt ressuscitera, il puisse abattre les arbres, applanir les rochers, & brûler tous les obstacles qui pourroient se rencontrer sur le chemin du Ciel.

Vous voyez, Monsieur, que, malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir: ils y veulent arriver de gré

ou de force, & on peut dire; *His per ferrum & ignes ad cælos graſſari conſtitutum*, & qu'ils prétendent par le fer & le feu emporter le Royaume des Cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les Cimetieres, mais bien ſouvent dans les forêts & les cavernes. On arroſe le lieu d'eau-de-vie, tous les Aſſiſtans en boivent, & trois jours après l'enterrement on tue la renne qui a conduit le mort au lieu de ſa ſépulture, & on fait un feſtin à tous ceux qui y ont été préſens. On ne jette pas les os, mais on les garde avec ſoin pour les enterrer à côté du défunt. C'eſt dans ce repas qu'on boit le *Paligavin*, c'eſt-à-dire, l'*Eau-de-vie bienheureuſe*, par ce qu'on la boit en l'honneur d'une perſonne qu'ils croient bienheureuſe.

Les Succeſſions ſe reglent à peu près comme en Suede, la veuve prend la moitié, & ſi le défunt a laiſſé un garçon & une fille, le garçon prend les deux tiers & laiſſe l'autre à ſa ſœur.

Nous étions au plus fort de cette con-

verſation, lorſqu'on nous vint avertir qu'on appercevoit, ſur le haut de la montagne, des Lapons qui venoient avec des rennes. Nous allâmes au-devant d'eux, pour avoir le plaiſir de contempler leur équipage & leur marche : mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre perſonnes qui apportoient, ſur des rennes, des poiſſons ſecs pour vendre à Swapavara.

Il y a long-temps, Monſieur, que je vous parle de *rennes*, ſans vous avoir fait la deſcription de cet animal, dont on nous a tant parlé autrefois. Il eſt juſte que je ſatisfaſſe préſentement votre curioſité, comme je contentai pour lors la mienne.

*Rheen* eſt un mot Suédois, dont on a appellé cet animal, ſoit à cauſe de ſa légereté, ſoit à cauſe de ſa propreté ; car *rhen* ſignifie *net*, & *renna* veut dire *courir*, en cette langue. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de cet animal, & les Latins récens l'appellent *rangifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raiſon, ſinon que je crois que les Suédois ont pu appeller cette

bête *rangi*, auquel mot on auroit ajouté *fera*, comme qui diroit *bête appellée rangi.* Comme je ne voudrois pas dire que le bois de cet animal, qui s'étend en *forme* de grands rameaux, ait donné lieu de les appeller ainsi, puisqu'on auroit aussitôt dit *ramifer*, que *rangifer*; quoi qu'il en soit, il est constant, Monsieur, que, bien que cette bête soit presque semblable à un cerf, elle ne laisse pas d'en différer en quelque chose. La renne est plus grande; mais le bois est tout différent. Il est élevé *fort haut*, & se courbe vers le milieu, faisant une forme de cercle sur la tête, qui est velue depuis le bas jusqu'en haut, de la couleur de la peau, & est plein de sang par-tout; en sorte qu'en le pressant fort avec la main, on s'apperçoit, par l'action de l'animal, qu'il sent de la douleur dans cette partie: mais ce qu'il y a de particulier, & qu'on ne voit en aucun autre animal, c'est *la* quantité de bois dont la Nature l'a pourvu pour se défendre contre les bêtes sauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où sortent

quantité de dagues ; mais les rennes en ont un autre ſur le milieu du front, qui fait le même effet que celui qu'on peint ſur la tête des licornes, & deux autres qui, s'étendant ſur ſes yeux, tombent ſur ſa bouche. Toutes ces branches, néanmoins, ſortent de la même racine ; mais elles prennent des routes & des figures différentes ; ce qui leur embraſſe tellement la tête, qu'elles ont de la peine à paître, & qu'elles aiment mieux arracher les boutons des arbres, qu'elles peuvent prendre avec moins de difficulté.

La couleur de leur poil eſt plus noire que celle du cerf, particuliérement quand elles ſont jeunes, & pour lors elles ſont preſque noires, comme les rennes ſauvages, qui ſont toujours plus fortes, plus grandes & plus noires que les domeſtiques.

Quoiqu'elles n'aient pas les jambes ſi menues que le cerf, elles ne laiſſent pas de le ſurpaſſer en légéreté. Leur pied eſt extrêmement fendu, & preſque rond ; mais ce qui eſt remarquable dans cet animal,

c'est que tous ses os, & particuliérement les articles des pieds, craquent comme si on remuoit des noix, & font un cliquetis si fort, qu'on entend cet animal presque d'aussi loin qu'on le voit. On remarque aussi dans les rennes, que, quoiqu'elles aient le pied fendu, elles ne ruminent point, & qu'elles n'ont pas de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

Au reste, quoique ces bêtes soient d'une nature sauvage, les Lapons ont si bien trouvé le moyen de les apprivoiser, & de les rendre domestiques, qu'il n'y a personne dans le pays, qui n'en ait comme des troupeaux de moutons. On ne laisse pas d'en trouver dans les bois quantité de sauvages, & c'est à celles-là que les Lapons font une chasse cruelle, tant pour avoir leur peau, qui est beaucoup plus estimée que celle des rennes domestiques, que pour la chair, qui est beaucoup plus délicate. Il y a même de ces animaux qui sont à demi-sauvages & domestiques, & les Lapons

laiſſent aller dans les bois leurs rennes femelles, dans le temps que ces animaux ſont en chaleur; & celles qui proviennent de cette conjonction, ont un nom particulier: ils les appellent *kattaigiar*, & elles deviennent beaucoup plus grandes & plus fortes que les autres, & plus propres pour le traîneau.

La Laponie ne nourrit pas d'autres animaux domeſtiques que les rennes; mais on trouve dans ces bêtes ſeules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourriſſons. Ils ne jettent rien de cet animal; ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le ſang & les nerfs, & ils mettent tout en uſage.

La peau leur ſert pour ſe garantir des injures de l'air: en hiver, ils s'en ſervent avec le poil, & en été ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal eſt pleine de ſuc, extrêmement graſſe & nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autres viandes que celle

de rennes. Les os sont d'une utilité merveilleuse pour faire des arbalêtes & des arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillers, & pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La *langue* & la moëlle des os est ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux, & les Amans portent de ces mets à leurs Maîtresses, comme les plus exquis, qu'ils accompagnent ordinairement de chair d'ours & de castor. Ils en boivent souvent le sang ; mais il se conserve plus ordinairement dans la vessie de cet animal, qu'ils exposent au *froid*, & le laissent condenser & prendre un corps en cet état ; & lorsqu'ils veulent faire du potage, ils en coupent ce qu'ils ont de besoin, & le font bouillir avec du poisson. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'ils filent sur la joue de ces animaux. Ils se servent des plus fins pour faire leurs habits, & ils emploient les plus gros pour coudre ensemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fournissent pas seulement aux Lapons de

quoi se vêtir & de quoi manger, ils leur donnent aussi de quoi boire. Le lait de la renne est le seul qu'ils aient, & parce qu'il est extrêmement gras, & tout-à-fait épais, ils sont obligés d'y mêler presque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-septier par jour, des meilleures rennes, qui ne donnent même du lait, que lorsqu'elles ont un veau. Ils en font des fromages très-nourrissans; & les pauvres, qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rennes pour manger, ne se servent pas d'autre nourriture. Ces fromages sont gras & d'une odeur assez forte, mais ils sont fades, comme étant faits & mangés sans sel.

La plus grande commodité qu'on retire des rennes, c'est pour faire voyage & porter des fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la maniere dont les Lapons se servent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le moment satisfaire notre curiosité, & voir ce que c'est qu'une renne attelée à un traîneau. Nous fîmes

dans le moment venir une de ces machines que les Lapons appellent *Pulaks*, & que nous nommons traîneaux, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous fîmes atteler la renne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *Jocolaps* : elle n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'ou descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lapon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & lui fait connoître le chemin, en tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour-là, pour la premiere fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable; & c'est dans cette voiture qu'on fait en peu de temps beaucoup de chemin. On avance avec plus ou moins de

diligence ; suivant que sa renne est plus ou moins vive & vigoureuse. Les Lapons en nourrissent exprès de bâtardes, qui sont produites d'un mâle sauvage & d'une femelle domestique, comme je vous l'ai déjà dit, & celles-là sont beaucoup plus vives que les autres, & plus propres pour le voyage. Zieglerus dit qu'une renne peut en un jour changer trois fois d'horizon ; c'est-à-dire, joindre trois fois le signe qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet espace de chemin, quoique très-considérable & fort bien exprimé, ne donne pas bien à connoître la diligence que peut faire une renne. Les Lapons la désignent mieux, en disant qu'on peut faire vingt milles de Suede, ou 50 lieues, en ne comptant que deux lieues & demie de France pour un mille de Suede. Les milles de Suede sont de 6600 toises, & les lieues de France de 2600 toises. Cependant ordinairement le mille de Suede passe pour trois lieues de France.

Cette supputation satisfait plus que

l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, & que les Lapons ne distinguent pas si c'est le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un Voyageur, il est plus à propos, *pour* donner à comprendre ce qu'une renne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarquai par la supputation qui précede, & par ma propre expérience, *de* dire qu'un bon renne entier, comme sont ceux qui se rencontrent dans la Laponie *Kimi-Lapmark*, qui sont renommés pour les plus vîtes & les plus vigoureux, *peut* faire par heure, étant poussé, six lieues de France, encore faut-il pour cela que la glace soit fort unie & fort gelée. Il est vrai qu'il ne peut résister long-temps à ce travail, & il faut qu'il se repose après sept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage, ne feront pas tant de chemin, mais dureront aussi plus long-temps. Ils résisteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout desquelles il est nécessaire qu'ils se reposent;

un jour ou deux, ſi on ne veut pas qu'ils crevent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, Monſieur, eſt très-conſidérable, & s'il y avoit des poſtes des rennes établies en France, il ne feroit pas difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-ſix heures. La diligence feroit belle; mais quoiqu'il ſemble que cette maniere de voyager ſoit très-commode, on en feroit beaucoup plus fatigué! Les ſauts qu'il faut faire, les foſſés qu'il faut franchir, les pierres ſur leſquelles il faut paſſer, & le travail continuel néceſſaire pour s'empêcher de verſer, & pour ſe relever quand on eſt tombé, feroit qu'on aimeroit beaucoup mieux aller plus doucement, & eſſuyer moins de riſques.

Quoique ces animaux ſe laiſſent aſſez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs, & qui ſont preſqu'indomptables; en ſorte que, lorſque vous voulez les pouſſer trop vîte, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils

ne veulent, ils ne manquent pas de se retourner, & se dressant sur leurs pieds de derriere, ils viennent fondre avec une telle furie sur celui qui est dans le traîneau, qui ne peut se défendre, ni sortir à cause des liens qui l'embarrassent, qu'ils lui cassent souvent la tête, & le tuent quelquefois avec leurs pieds de devant, desquels ils sont si forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour se défendre contre les loups. Les Lapons, pour se parer des insultes de ces animaux, n'ont point d'autre remede que de se tourner contre terre, & de se couvrir de leur traîneau, jusqu'à ce que leur colere soit un peu appaisée.

Ils ont encore une autre sorte de traîneau beaucoup plus grand, & fait d'une autre maniere, qu'ils appellent *Racdakeris*. Ils s'en servent pour aller chercher leur bois, & transporter leurs biens, lorsqu'ils changent d'habitation.

Voilà, Monsieur, la maniere dont les Lapons voyagent l'hiver, lorsque la neige couvre entiérement toute la terre, & que

le froid a fait une croûte gliſſante par-deſſus. L'été, il faut qu'ils aillent à pied; car les rennes ne ſont pas aſſez forts pour les porter, & ils ne les attelent point à des chariots, dont l'uſage leur eſt tout-à-fait inconnu, à cauſe de l'âprete du chemin. Ils ne laiſſent pas de porter des fardeaux, & les Lapons prennent une forte écorce de bouleau, qu'ils courbent en forme d'arc, & mettent, ſur la largeur, ce qu'ils ont à porter, qui n'excede pas, de chaque côté, le poids de quarante livres. C'eſt de cette maniere qu'ils portent, l'été, leurs enfans baptiſer, & qu'ils ſuivent derriere.

Il n'y a rien qui faſſe mieux voir le peu de Chriſtianiſme qu'ont la plupart des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Egliſe pour entendre le Prêtre, & pour aſſiſter à l'Office. Il faut que le Bailli ait ſoin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes, pour voir s'ils y ſont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent : quelques-uns croient pouvoir ſe

diſpenſer d'aſſiſter à la Prédication, en diſant qu'ils y étoient l'année paſſée ; & d'autres croient avoir une excuſe légitime de s'abſenter, en diſant qu'*ils ſont* d'une autre Egliſe à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne ſont Chrétiens que par force, & qu'ils n'en donnent des marques, que lorſqu'on les contraint à le faire.

Nous fûmes occupés, le reſte de ce jour, & toute *la matinée* du Mardi, à graver, ſur des pierres, des *Monumens* éternels, qui devoient faire connoître à la Poſtérité, que les François n'avoient ceſſé de voyager, qu'où la terre leur avoit manqué, & que, malgré les malheurs qu'ils avoient eſſuyés, & qui auroient rebuté beaucoũp d'autres qu'eux, ils étoient venus planter leur colonne au bout du monde, & que la matiere avoit plutôt manqué à leurs travaux, que le courage à les ſouffrir. L'Inſcription étoit telle :

« *Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem*
» *Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem:*

» *Casibus & variis acti terrâque marique,*
» *Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.* »

DE FERCOURT. DE CORBERON. REGNARD.
*18. Augusti 1681.*

Nous gravâmes ces Vers sur la pierre & sur le bois; & quoique le lieu où nous étions, ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'Eglise, au-dessus de l'Autel. Nous portâmes les autres avec nous, pour les mettre au bout du lac de *Tornotresck*, d'où l'on voit la Mer glaciale, & où finit l'Univers.



# LETTRE SUR LE VOYAGE DE M. SMOLETT, EN FRANCE.

M. Smolett, Médecin & bel esprit, connu en Angleterre par des Histoires, des Romans, des Critiques, des Pieces de théâtre, des Traductions & des Pamflets politiques, partit de Londres en 1763, dévoré d'humeur & de spléen, dans le dessein d'aller au Sud de la France chercher un remede au délabrement de sa santé. Aprés cinq mois de séjour dans ce Royaume, il passa à *Nice*, d'où il alla faire quelques excursions en Italie. Enfin, au bout de deux ans de

courſes pénibles & infructueuſes, il eſt retourné dans ſa chere Patrie, plein du plus profond mépris pour les hommes, & les choſes qu'il venoit de voir.

M. Smolett a publié dans ſa langue, en 1766, l'Hiſtoire de ſon Voyage, qu'il auroit pu intituler ſon Odiſſée : car, ſemblable à Ulyſſe, il (*) a parcouru bien des Villes, en obſervant les mœurs, & il a eu beaucoup à ſouffrir parmi les Peuples barbares & mal élevés, chez leſquels ſon mauvais deſtin l'a forcé de vivre pendant quelque temps. Heureuſement, il n'a eu à ſe défendre, ni contre le chant des Syrenes, ni contre les enchantemens des Circés, ni contre les ſéductions des Calypſos ; il avoit avec lui ſa Pénélope, qui l'a préſervé de ces dangers.

C'eſt un redoutable Obſervateur que M. Smolett. Nos vices, nos défauts & nos ridicules ſont depuis long-temps l'objet de

(*) . . . . . . . . *Multorum providus Urbes Et mores hominum inſpexit. . . . Aſpera multa Pertulit.*

la plus amere censure, tant de la part des Etrangers, que de celle de nos Compatriotes même; mais, sans M. Smolett, l'Europe ne sçauroit pas encore combien *nous sommes* grossiers, ignorans & barbares. Il expose notre nudité aux yeux des Nations, avec une inhumanité sans exemple. On en jugera par le Précis que nous allons donner de sa Relation : sans chercher à repousser ni atténuer la rigueur de ses jugemens : nous les rapporterons avec une candeur qui, peut-être, nous méritera *l'indulgence* de nos Lecteurs, & donnera à notre Censeur même quelques remords de nous avoir si maltraités.

M. Smolett, piqué contre la Cour, qui ne lui donnoit point de pension, contre les méchans, qui disoient du mal de ses Livres, & contre le Public, qui ne les lisoit pas, &, par-dessus tout cela, asthmatique & vaporeux, se mit en route au mois de Juin 1763, avec sa famille, & se rendit à Douvres.

Le détail de toutes les mortifications qu'il

qu'il a eu à essuyer dans ce malheureux Voyage, commence dès la premiere journée, & sa Relation nous a paru aussi attendrissante que la Comédie des vingt-six Infortunes d'Arlequin. La route de Londres à Douvres lui a paru odieuse : des chambres froides & de mauvais lits ; une cuisine exécrable, du vin empoisonné, des domestiques négligens, des hôtes insolens, & des mémoires scandaleusement chargés : voilà ce qu'il a observé dans les Auberges. Notre Voyageur pense qu'il seroit de l'honneur du Gouvernement Britannique, de réformer de si horribles abus, c'est-à-dire, de rendre les Hôtelleries commodes & bien fournies, & les Cabaretiers désintéressés & honnêtes gens ; ce qui, comme on voit, seroit fort aisé.

On dit communément que Douvres est une caverne de voleurs, & M. Smolett convient que ce propos n'est pas sans fondement ; mais ce qu'il trouve d'affreux, c'est que les Anglois, comme les Etrangers, y soient également la victime de la

rapacité & de l'insolence des Aubergistes. Il voudroit que ces Messieurs fussent assez bons Citoyens pour épargner leurs Compatriotes, & se contenter d'écorcher les ennemis de la République : mais notre Voyageur ne se flatte pas sans doute de voir réussir son projet de réforme ; la route de Londres à Douvres est sans cesse couverte d'Etrangers de tous les Pays, qui ont gâté les mœurs des bons Aubergistes Anglois, & les ont dégoûtés de tout sentiment de politesse, de générosité & de patriotisme.

M. Smolett, qui a bien réfléchi sur toutes les incommodités des Voyages, trouve que la dépense en est une des plus grandes. Il ne peut passer de Douvres à Boulogne, sans louer un paquebot qui lui coûte huit guinées : quand le paquebot est à la hauteur du Port de Boulogne, il faut un bateau qui le transporte à terre avec ses effets ; nouvelle dépense : mais ce n'est pas tout ; quand il est débarqué, une troupe de fainéans se présente pour porter le bagage

à l'Auberge, & veulent encore être payés. Toutes ces exactions donnent bien de l'humeur à notre Voyageur; mais ce qui y met le comble, c'est qu'en arrivant trop matin à l'Auberge, il trouve tous les lits occupés, & se voit obligé d'attendre qu'on soit levé, pour avoir une chambre. Tous ces événemens, si intéressans, sont décrits avec beaucoup de détails, & donnent lieu à des réflexions bien ameres sur le peu d'hospitalité qu'on trouve en France. On croiroit, dit notre Observateur, que les François sont toujours en guerre avec les Anglois; car ils les pillent sans miséricorde. Il ajoute ici, sur le droit d'aubaine, quelques traits auxquels nous n'avons rien à répondre. Nous dirons seulement qu'on avoit proposé, vers la fin du dernier Regne, d'abolir cet usage, qui paroît aussi peu conforme aux principes de la Politique, qu'à ceux de l'Humanité. Un grand Magistrat s'y opposa, & donna pour raison, que c'étoit la plus ancienne Loi de la Monarchie; mais, depuis ce temps-là, ce droit

a été supprimé, par des traités ou conventions particulieres, en faveur de plusieurs Nations de l'Europe.

Revenons à notre Voyageur. Il prit assez philosophiquement la mortification commune de voir ses coffres visités par les Commis de la Douane; mais ce qui lui fait jeter les hauts cris, c'est la cruauté qu'on eut de retenir, pendant quelque temps, une caisse de ses livres, pour les envoyer à la Chambre Syndicale d'Amiens. Et les François, s'écrie-t-il, se piquent de politesse & d'hospitalité!

M Smolett est resté trois mois à Boulogne: pendant ce temps-là, il a fait des observations importantes sur les mœurs & le Gouvernement. C'est sur-tout dans ses entretiens avec son Hôte & ses Hôtesses, qu'il puisoit de grandes lumieres sur le caractere de notre Nation. Son Hôte étoit un jeune homme qui avoit un emploi dans les Fermes, fort joli garçon, très-obligeant, mais libertin, & plein de vanité; & M. Smolett conclut que la vanité

eſt la passion dominante des François.

Il juge que les Habitans de Boulogne deſcendent des anciens Flamands, parce qu'ils ont la peau fine, le teint fleuri & les cheveux blonds, au lieu que les Naturels de France ont, ſelon lui, les cheveux noirs, la peau brune, & le teint olivâtre; remarque curieuſe, qui avoit juſqu'ici échappé à tous les Voyageurs.

« Les Boulonnois, dit M. Smolett, ſont très-féroces & très-vindicatifs : il ſe commet fréquemment, tant dans la Ville, que dans la campagne, des meurtres barbares; & les Payſans, par reſſentiment ou par envie, ſont aſſez dans l'uſage de mettre le feu à la maiſon de leurs voiſins. » Pour peu que ces Peuples aient l'eſprit de vengeance que notre Voyageur leur attribue, nous ne lui conſeillons pas de retourner chez eux.

La Nobleſſe de la Province n'eſt pas mieux traitée : on ne peut pas voir, ſelon lui, une race de mortels plus inſignifiante que les Nobles de Boulogne. Sans dignité,

ſans eſprit & ſans bon ſens, ils ſont mépriſables par leur orgueil, & ridicules par leur vanité, &c. C'eſt avec ce ton de politeſſe & de décence, que notre Voyageur juge des hommes qu'il n'a vus que par la fenêtre de ſon Auberge; car il eſt bon de remarquer que, pendant ſon ſéjour à Boulogne, il étoit ſi malade, qu'à peine a-t-il quitté le coin de ſon feu; mais il étudioit les mœurs du pays, en cauſant avec ſon Hôte le Commis des Fermes, & avec la Servante de l'Hôtellerie.

Une des choſes qui choque le plus cet impitoyable Cenſeur de nos mœurs, c'eſt la beſtiale coutume qu'il a remarquée chez tous les gens polis, de ſe laver la bouche après le repas, les uns devant les autres. Il compare agréablement cet uſage à celui qu'on prétend avoir été établi dans l'ancienne Egypte, où, dans toutes les bonnes maiſons, chacun avoit près de ſoi tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire ſes beſoins naturels, ſans fauſſer compagnie. M. Smolett ajoute qu'il vaudroit mieux fonder des Ecoles

où les jeunes gens apprissent à manger sans se salir la bouche, que de permettre qu'on se la nettoyât ainsi devant tout le monde. Presque toutes ses observations ont la même importance & la même délicatesse.

M. Smolett, aussi instruit de l'état de nos finances, que de celui de nos mœurs, a calculé, dans son Auberge de Boulogne, les revenus de la France, & il affirme qu'ils ne montent pas à plus de dix millions sterlings, (un peu plus de deux cents millions de notre monnoie). S'il avoit consulté là-dessus son ami le Commis des Fermes, il n'auroit pas fait un si mauvais calcul.

Notre Voyageur quitte enfin Boulogne, & vient observer les mœurs des François à leur source, c'est-à-dire, dans la Capitale. Il n'a pas manqué de voir, en passant, les écuries de Chantilly, & le Trésor de l'Abbaye de Saint-Denis. Le premier trait de sa critique tombe sur quelques statues qu'il a vues dans cette Abbaye, & qu'il trouve absolument dans le goût François, c'est-à-dire, sans vérité, sans correction

& sans élégance. Le trait est dur, mais nos Artistes doivent se consoler : M. Smolett ne traite pas mieux la Vénus de Médicis qu'il a vue en Italie. Il trouve que les traits de la Déesse sont sans beauté, & que son attitude est gauche. Il faut convenir que M. Smolett a le goût singuliérement délicat ; mais un Anglois, qui connoît les chefs-d'œuvres dont l'illustre Roubillac (*) a décoré l'Abbaye de Westminster, doit être difficile en fait de sculpture.

En examinant le Trésor de *Saint-Denis*, M. Smolett, à qui rien n'échappe, s'est douté encore que, dans la prodigieuse quantité de pierres précieuses qu'on lui montroit, il pourroit bien y avoir quelques pierres de fausses ; & nous croyons, en effet, que ses soupçons ne sont pas destitués de vraisemblance.

J'ai observé, dit M. Smolett, une chose très-extraordinaire des Auberges Françoises, & qui me paroît faire une excep-

(*) Statuaire qui a beaucoup de réputation à Londres & dans la Banlieue.

tion remarquable au caractere général de la Nation, c'est que les Hôtes, Hôtesses & Servantes des Cabarets n'ont pas la moindre complaisance pour les Etrangers; ce qui forme, ajoute-t-il, un singulier contraste entre les François & les Anglois. En France tout le monde est complaisant, hors les Aubergistes : En Angleterre, il n'y a guere que les Aubergistes qui soient complaisans. Nous pourrions rappeler à M. Smolett ce qu'il a dit lui-même des Auberges de la route de Londres à Douvres; mais nous ne voulons point troubler le plaisir d'une si belle découverte.

M. Smolett arrive enfin à Paris dans un Hôtel garni. Là il se met à observer les mœurs par sa fenêtre : il voit, dans la boutique d'un Serrurier voisin, trois jeunes filles qui passoient une partie de la matinée à manger du pain & du raisin, l'autre partie, à leur toilette, & le reste du jour, à ne rien faire; d'où notre Observateur conclut que le Peuple, & même les Bourgeois de Paris, vivent, en automne, de pain

& de raisin, & qu'il y regne, en général, un esprit de dissipation & d'oisiveté qui se remarque dans toutes les classes de la Nation. On ne peut s'empêcher de rappeller encore une fois le conte si souvent répété de cet Etranger qui, en passant par Blois, eut quelque querelle avec son Hôtesse, qui étoit rousse, & qui écrivit sur son ALBUM : *Nota*, que les femmes de Blois sont rousses & acariâtres.

Nous nous étions piqués jusqu'à présent d'entendre l'art de nous loger agréablement & commodément : on nous avoit fait croire que les maisons de briques des Habitans de Londres étoient étroites, écrasées, enfumées, avec de petites croisées, de petites portes, de petites cours, & sans jardin ; que les plus grands Seigneurs, peu jaloux d'être bien logés dans la Capitale, réservoient leur faste & leur magnificence pour leurs maisons de campagne ; qu'il n'y avoit pas à Londres dix Hôtels comparables à six cents Hôtels qu'on connoît à Paris, & que la moitié de ces dix beaux Hôtels de

Londres avoient été construits, distribués & meublés sur des modeles François : mais voici M. Smolett qui vient déconcerter étrangement toutes nos idées là-dessus. « Ce n'est qu'en Angleterre, dit-il, qu'il » faut chercher des appartemens gais, des » ameublemens agréables, de la commo- » dité & de la propreté..... Malgré le » caractere des François, leurs maisons » sont toutes tristes. » On croiroit d'abord que notre Voyageur, transporté au Fauxbourg Saint-Marceau, n'a vu que les maisons de son quartier. Mais écoutez-le encore : « Malgré tous les ornemens qu'on a prodigués à Versailles, c'est une (*) lugubre habitation. Les appartemens sont obscurs, mal meublés, mal-propres, & n'ont rien de Royal. Mettez ensemble le Château, la Chapelle & les Jardins : tout cela ne forme qu'un composé bizarre de magnificence & de petitesse ». Voilà une critique de Versailles tout-à-fait neuve, & à laquelle

(*) Je n'ai pas pu mieux rendre le mot Anglois *dismal*.

nous n'avons pas le force de répondre. Mais ce n'eſt pas tout : Trianon, Marly & Choiſy, ne ſont que des colombiers, ſelon cet impitoyable Cenſeur, & il nous aſſure que le Roi d'Angleterre eſt beaucoup mieux logé. Aſſurément, ſi cela eſt, Sa Majeſté Britannique eſt le Monarque le mieux logé du Monde; mais nous n'aurions jamais cru que l'ancien Hôpital de Saint-Jacques, appellé aujourd'hui *le Palais de Saint-James*, fût une habitation plus impoſante & plus Royale que le Château de *Verſailles*; & nous penſons que, s'il y avoit ſur la terre un Palais, dont le colombier reſſemblât à Trianon, les Amateurs feroient bien du chemin pour l'aller voir.

M. Smolett nous reproche d'avoir tranſporté ſur notre Théâtre de Muſique une traînante & langoureuſe pſalmodie d'égliſe. Cette critique n'eſt pas aſſez neuve pour être digne d'un Obſervateur ſi perſpicace; mille étrangers l'ont dit avant lui, & nous commençons à en croire quelque choſe.

On imagine bien que notre Cenſeur

n'aura pas épargné notre Théâtre; c'eſt l'objet principal de la rivalité littéraire des deux nations. Nos meilleurs Tragédies, ſelon M. Smolett, manquent d'incidens, & le dialogue de nos Comédies n'eſt composé que de maximes inſipides de morale, ſans eſprit & ſans réparties; & qu'on ne croye pas qu'il en ait jugé par quelques Drames de nos Auteurs modernes, c'eſt Racine & Moliere qu'il attaque & qu'il nomme. Que nos Tragédies paroiſſent froides & vides d'action aux admirateurs de Shakeſpear, cela doit être; c'eſt un ſort que Racine doit ſubir, & qu'il partage avec Euripide & Sophocle; Mais Moliere avoit juſqu'ici trouvé grace (*) aux yeux

(*) Il faut en excepter un Poëte nommé *Shadwel*, qui a fait quelques Comédies, &, entr'autres, une plate Copie de l'Avare de Moliere. C'eſt par pareſſe, dit-il dans la Préface, que j'imite ce Poëte, & je me flatte qu'il ne perdra rien entre mes mains. On en peut juger par un ſeul trait: Quand le fils d'Arpagon apprend que ſa Maîtreſſe va épouſer ſon pere, il ſe trouve mal. Arpagon l'envoie à la cuiſine boire un bon verre d'eau

même des plus zélés partisans de Wicherley de Vanbrugh, & de Congréve. Dryden, qui traite nos Auteurs Dramatiques avec tant de mépris dans toutes les Préfaces de ses misérables Drames, Driden lui-même épargne Moliere. Dans la Préface de son Amphytrion, en citant Plaute & Moliere, il ajoute : « ces deux plus grands Noms de la Comédie ancienne & moderne. » Mais M. Smolett est intrépide dans ses opinions; en fait de Poésie Dramatique, c'est un juge compétent, nous prendrons la liberté de lui dire : » Vous » êtes Orfévre, M. Josse; vous avez fait » une Tragédie que M. Garrick n'a pas » voulu recevoir, (*) & une petite Co- » médie qu'on a jouée & oubliée; mais ce » n'en est pas assez pour mépriser Moliere. » Consultez, sur le mérite de notre Poëte,

claire. Dans Shadwel, l'Avare dit à son fils d'aller boire un verre d'eau-de-vie. Quand on corrige ainsi Moliere, on est dispensé de l'estimer.

(*) La Tragédie, intitulée *le Régicide*, est imprimée; la Comédie a pour titre *les Représailles*.

» ce M. Garrick, (*) qui a réfuté votre » Tragédie, & son Associé en poésie, » M. Colmau, le Traducteur de Térence : » ils connoissent bien notre Théâtre, & » ils ont enrichi le vôtre des seules bonnes » Comédies qu'on y ait jouées depuis long-» temps. Ils vous conseilleront d'étudier » les Drames de Moliere, & de brûler » les vôtres. » Mais il n'y a point d'autorité qui en impose à M. Smolett, dans ses jugemens il ne releve que de sa propre opinion. Toutes ces imputations sont encore bien peu de chose en comparaison de celles qui suivent. Nous allons les exposer fidelement, & sans rien dissimuler ; car il faut avaler le calice jusqu'à la lie.

1°. Le caractere des François, comme nation, est vraiment ridicule à bien des égards ; car M. Smolett a vu, sur la route de Choisy, cinq à six Chasseurs des-

(*) M. Garrick, dont les talens, comme Acteur, sont au-dessus de tout éloge, a écrit plusieurs Comédies, où il y a beaucoup de comique & d'entente du Théâtre.

cendre de fiacre pour y tirer des lievres.

2°. La France est le réservoir général d'où sont découlées toutes les absurdités du mauvais goût, du luxe & de la folie qui inondent l'Europe ; & les sources qui remplissent ce réservoir, sont la vanité & l'ignorance ; ce qui est prouvé sur-tout par l'usage de la pommade dont nos femmes graissent leurs cheveux, & du rouge dont elles enluminent leurs joues ; pratiques monstrueuses dont l'une est empruntée des Hottentots, & l'autre des Iroquois. M. Smolett fait, à propos du rouge, une remarque tout-à-fait neuve, & qui prouve combien il a été à portée de connoître nos mœurs ; c'est que, sans cet horrible masque, aucune femme, selon lui, ne peut paroître à la Cour, ou dans le beau monde ; il dit que c'est une marque de distinction qui n'appartient qu'aux femmes de qualité, & qu'aucune bourgeoise n'oseroit se permettre.

3°. A juger des Femmes Françoises par l'education qu'on leur donne, & par la vivacité naturelle de leur caractere, il ne

faut en attendre ni raiſon, ni ſentiment, ni diſcrétion. Babiller, danſer & jouer aux cartes, voilà tout ce qu'on apprend aux jeunes Demoiſelles, & ce qui ſuffit pour briller dans le grand monde.

4°. Il n'y a rien de ſi impertinent qu'un Petit-Maître, & tous les François ſont Petits-Maîtres, depuis le Marquis en broderies & en dentelles, juſqu'au Garçon Perruquier couvert de farine, qui trotte dans les rues avec ſes cheveux en queue & le chapeau ſous le bras.

5°. La modeſtie & la circonſpection ſont des choſes abſolument inconnues aux François, & je m'étonne, dit M. Smolett, qu'il y ait dans leur langue des mots pour les exprimer.

6°. M. Smolett définit la politeſſe, l'art de ſe rendre agréable : cet art, ajoute-il, ſuppoſe néceſſairement un ſentiment de décence & de délicateſſe; or, le François n'a aucune idée de ces qualités, & par conſéquent ne peut être regardé comme poli, on voit par-là que notre Cenſeur

attaque notre réputation jusque dans ses derniers retranchemens ; mais en nous refusant jusqu'au petit mérite de politesse, il n'attend pas, sans doute, que nous lui en trouvions beaucoup ; car il n'a pas mis en usage, à notre égard, l'art de se rendre agréable.

7°. Ce que M. Smolett a remarqué de la corruption de nos mœurs en fait de galanterie, fait dresser les cheveux. L'insolence & la perfidie caractérisent nos jeunes gens ; ils ne font l'amour à *une* femme que pour la déshonorer ; & pour y réussir, ils forgeront, s'il le faut, des calomnies ou de fausses lettres. Recevez un François chez vous ; comblez-le de politesse & d'amitié ; pour recompense il mettra tout en usage pour séduire votre femme, votre fille, ou votre sœur, & plutôt que de ne pas trouver une victime, il fera la cour à votre grand'mere. C'est le ton de la bonne compagnie.

8°. Le François, en général, est incapable d'amitié ; mais si par hasard il s'en

trouvoit un capable de ce sentiment, il seroit insupportable à un véritable Anglois par son babil, son impertinence & ses importunités.

Voilà huit chefs d'accusation des plus graves, & nous en avons supprimé bien d'autres moins considérables ; car nous avons la bonne foi de dire que, dans cette proscription générale, M. Smolett n'a pas compris rigoureusement tous les individus de la Nation. Il avoue qu'il peut y avoir en France des hommes & des femmes de mérite ; mais le nombre est si petit, que l'exception est sans conséquence. Il ne faudroit pas croire, ajoute-t-il, que les François fussent un peuple de Philosophes, parce qu'ils ont produit Descartes, Maupertuis, Réaumur & Buffon. Voilà un choix bien spirituel, & une association bien heureuse ! Réaumur & Maupertuis à côté de Descartes & de M. Buffon ! M. Smolett est aussi adroit en éloge qu'en satyre, & se connoît en mérite philosophique, comme en politesse & en bon goût.

M. Smolett, après avoir séjourné près de quinze jours à Paris, pour observer toutes les belles choses qu'on vient de lire, & beaucoup d'autres, se mit en route pour Montpellier. Nous ne le suivrons pas dans ce Voyage, non plus que dans celui qu'il a fait ensuite à Nice, & en différentes parties de l'Italie; nous nous contenterons de dire qu'il montre par-tout la même gaîté d'imagination, la même finesse dans ses vues, la même justesse dans sa critique, & la même politesse dans son *ton*.

Nous terminerons donc cette Lettre par une Anecdote singuliere que rapporte notre Voyageur. Etant arrivé à Montpellier, on lui conseilla de consulter M. F..... l'un des Médecins qui avoient le plus de réputation. M. Smolett, qui ne se soucioit pas de le voir, lui écrivit un Mémoire en belles phrases de Latin moderne, dans lequel il exposoit l'histoire & les progrès des infirmités dont il se plaignoit. Il remit ce Mémoire à son valet de louage, & lui ordonna de le porter, avec un louis

d'or, à M. F..... Le domeſtique rapporta une réponſe qui eſt en effet très-abſurde & très-ridicule, & qui ſuppoſe que l'Auteur n'avoit pas entendu un mot de la Conſultation latine. M. Smolett a imprimé ces deux Pieces, & ſe moque à ſon aiſe du Docteur de Montpellier; mais il eſt néceſſaire que nous ajoutions que ce Médecin eſt mort. Nous n'accuſerons pas M. Smolett d'avoir calomnié ainſi la mémoire d'un homme qui n'eſt plus, pour amuſer le Peuple Anglois; nous aimons mieux le trouver ridicule que méchant: mais nous avons de la peine à croire qu'un Médecin, qui avoit autant de pratique & de réputation que celui dont il eſt queſtion ici, ait fait une réponſe auſſi ſtupide & auſſi impertinente que celle qu'on lui attribue. La ſeule conjecture vraiſemblable, qu'on puiſſe ſe permettre, c'eſt que M. Smolett, comme M. de Pourceaugnac, aura été joué par un valet ruſé, qui, au lieu de porter au Médecin la Conſultation, aura fait la réponſe lui-même, afin d'avoir le louis d'or.

Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de notre Voyageur, en le félicitant sur le succès de son Ouvrage. C'est de tous les Romans, celui qui, sans doute, aura le mieux réussi. Nous ne doutons pas aussi qu'il ne s'en fasse promptement, en Hollande, une belle traduction, qui se vendra merveilleusement à Leïpsick, & fera surement plus de fortune sur les bords de l'Elbe & de l'Oder, que la Traduction de son Histoire d'Angleterre n'en a fait parmi nous. Nous ne sçavons pas si le peu de cas qu'on a fait en France de cet Ouvrage, est le motif de la sévérité avec laquelle il nous traite. Mais aussi de quoi s'avise M. Smolett d'écrire son Histoire en même temps que M. Hume fait la sienne? M. Hume, sans flatter ni déchirer aucun parti, sans faire le portrait d'aucun Personnage vivant sous un nom ancien, sans avoir recours à ces petits artifices bibliographiques, que M. Smolett entend, dit-on, si bien, a cru que le meilleur moyen de donner cours à son Livre, étoit

de le faire bon; & il a laissé un Ouvrage qui sera lu dans tous les temps, traduit dans toutes les langues, & qui fera, chez toutes les Nations, aimer & respecter le Philosophe humain & impartial qui en est l'Auteur.

Il a paru il y a quelque temps un autre Livre Anglois, dont le titre seul fait bien connoître la disposition de cette Nation à l'égard des étrangers. Voici le titre. « Le » Guide du Gentilhomme dans son tour » en France, écrit par un Officier de » marine qui a voyagé dernierement, muni » d'un principe qu'il recommande très- » sincérement à ses compatriotes : c'est » de ne pas dépenser plus d'argent dans » le pays de nos Ennemis naturels, qu'il » n'en faut pour soutenir avec décence » le caractere Anglois. »

Le Livre que nous annonçons ici, ne mérite pas qu'on s'y arrête, nous n'en citerons qu'un trait curieux. L'Auteur, en passant par Avignon, a été surpris d'y voir une si grande quantité de belles

femmes ; mais il trouve enfin l'explication de ce phénomene dans le séjour qu'ont fait dans cette Ville un grand nombre d'Anglois, qui ont été obligés de fuir leur patrie avec le Prétendant. On voit par toutes ces petites naïvetés réunies, que les Anglois croient non-seulement que les vrais principes de la politesse dans les manieres, & du bon goût dans les Arts, ne se trouvent que chez eux, mais encore qu'on leur doit ce peu de lumieres, & même de beauté, qui est répandu *dans* le reste de l'Europe.

*FIN du Tome Troisieme.*